

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE MONDAINE
Par Michel Brice
LA SECTE DES AMAZONES
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine

(N° 024)

LA SECTE DES AMAZONES

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

Librairie Plon/GECEP 1979

ISBN : 2-259-00507-1

CHAPITRE PREMIER



La croix de pierre noire bloqua net la retraite de la jeune femme. Granit contre omoplates. Fanny Ambroso se laissa descendre lentement jusqu'à ce que ses fesses atteignent ses talons.

— Non. Il ne manquait plus que les chiens, balbutia-t-elle. Surtout pas ça…

En même temps, elle se fouillait nerveusement, à la recherche du diffuseur de gaz paralysant qu'elle avait pris la précaution d'emporter, justement à cause du risque des chiens. Quand elle sentit au fond d'une poche le contact de la bombe, elle reprit confiance. Elle serra le petit cylindre métallique dans sa paume et le brandit devant elle, prête à presser le bouton de commande…

Fanny Ambroso tendait l'oreille, avec une inquiétude à la limite de l'angoisse. Quelque chose ne collait pas : logiquement, la haute silhouette noire dressée en face d'elle, au milieu du vieux cimetière à l'abandon, aurait dû bondir vers elle.

Et attaquer.

Mais non, elle restait toujours immobile, vaguement découpée, dans la lueur laiteuse de cette nuit de lune montante, contre la masse blanchâtre de l'abbaye à demi ruinée. Fanny Ambroso passa sa main libre contre ses paupières, massant longuement. Elle réfléchissait le plus vite qu'elle

pouvait, essayant de répertorier avec méthode les événements récents, juste pour essayer de deviner ce qui allait maintenant se passer. Et comment on allait l'attaquer. Parce qu'elle en était sûre : dans le silence de la nuit campagnarde tout juste troublé par de rares chuintements de chouette, on la guettait avec des chiens. Deux énormes bêtes aux muscles jouant sous le poil. Elle les avait vues, tout à l'heure, quand elle avait escaladé le mur de la propriété. Une longue silhouette souple en treillis militaire les tenait, côte à côte, par une laisse double. Fanny Ambroso avait même souri pour elle-même : le garde en treillis, c'était une femme. Exactement ce qu'elle s'attendait à voir. Conforme à tous ses plans. Et la preuve que, malgré la nuit, et les vagues renseignements de sa carte, elle ne s'était pas trompée quand elle avait rangé dans un bosquet, à trois cents mètres de là, sa Renault 5, un modèle rare en France, le modèle destiné à l'exportation américaine. « The car[1] », suivant le sigle marqué sur la carrosserie.

Bien sûr, elle n'avait sauté par-dessus le mur qu'une fois assurée que l'attelage surveillante-chiens s'en allait vers la maison principale, derrière l'abbaye, la dernière ronde terminée.

Et puis voilà que soudain, dans le vieux cimetière rempli d'herbes folles et de tombes aux dalles renversées, une énorme silhouette de chien se dressait devant elle, membres postérieurs écartés, membres antérieurs ouverts, museau relevé, prêt à donner l'assaut.

Profitant de l'accalmie, Fanny Ambroso calculait ses chances. En visant bien, elle réussirait à projeter le jet de gaz sur la gueule du molosse. La notice d'emploi était formelle : l'assaillant, homme ou bête, devait s'effondrer, paralysé en quelques secondes. A condition de ne pas « tirer » à plus de deux mètres. Pas facile à juger dans la nuit, et avec la panique… Cela dit, même si elle réussissait à neutraliser le premier dogue, restait l'autre. Où ?… Elle s'arracha à la surveillance de la forme menaçante, à qui les mouvements d'ombre et d'éclairage venus des nuages donnaient des allures d'oscillation, toujours au bord de la détente, et se mit à fouiller des yeux le cimetière abandonné. Toujours rien que des pierres tombales descellées et des croix brisées. A croire que seule celle contre laquelle elle avait buté était intacte. Pas la moindre silhouette pouvant faire penser à l'autre chien, ni à la gardienne.

Fanny Ambroso se releva dans une lente contraction des cuisses, le dos frottant contre la croix de pierre.

— Et puis tant pis, se dit-elle, coincée pour coincée, il n'y a qu'une seule solution. Provoquer l'attaque.

Elle se mordit les lèvres.

— Allez, Fanny, murmura-t-elle pour se donner du courage, tu ne vas pas te laisser manger sans montrer les dents.

Elle s'avança, sa bombe paralysante à bout de bras. Avec, pour seul soutien moral, le sentiment que dans le genre chèvre de monsieur Seguin, elle ne manquait pas, et ça l'aidait de se le répéter, d'une certaine forme de cran.

Arrivée à deux mètres de la bête, toujours aussi immobile, elle avança encore sa bombe, index crispé sur le bouton de commande. Elle appuya soudain, le cœur cognant à éclater dans la poitrine. Le jet de gaz fusa dans la nuit, directement sur le museau dressé.

Fanny Ambroso s'immobilisa tout à fait. Ahurie. La bête n'avait pas eu la moindre réaction. Elle restait dressée, dans la même position, paraissant la narguer.

Dans le ciel, à la verticale du cimetière, la lune réapparut entre deux nuages, ronde, brillante, illuminant tout. Une chauve-souris passa en zigzaguant à ras des cheveux de la jeune femme mais celle-ci n'eut pas un geste de recul.

— Imbécile ! jura-t-elle. Il n'y a que moi pour marcher à des trucs comme ça.

Replongeant sa bombe dans sa poche, elle couvrit les deux mètres qui la séparaient encore du monstre et se mit à rire silencieusement en caressant le mufle froid qui l'avait tant effrayée.

Fanny Ambroso passa sa main sur les lèvres lippues de la statue, jugeant ensuite au toucher de l'épaisseur des joues et des sourcils, de la masse des cheveux lissés mangeant le front. La main suivit tour à tour les deux bras dressés aux poignets chargés de bracelets qu'elle avait pris tout à l'heure pour des pattes de chien-loup aux tendons noueux. Puis elle palpa le « poitrail », de lourds colliers pesaient sur une poitrine ample et dodue. La statue était celle d'une femme. Et quelle femme ! Hanches larges, ventre

gonflé comme par une future maternité au bord d'exploser, cuisses grosses comme des jambons.

— Ça n'est pas vrai, murmura encore la jeune femme ébahie.

Entre les cuisses écartées de la statue, et qu'elle n'avait pas vu tout à l'heure tant les herbes folles étaient hautes, et balancées par le souffle mou de la nuit, il y avait un autre personnage féminin. A genoux celui-là, et qui offrait au ventre de la statue, à plein visage collé entre les aines, ce qu'en termes de sexologie on appelle un cunnilingus.

Fanny Ambroso se recula, rameutant de vieux souvenirs. Une enquête sur l'art brahmanique aux Indes, quelques années plus tôt, pour un article destiné à *Sélection du Reader's Digest,* une de ses multiples aventures de journaliste « free-lance ». Comme toujours, elle avait soigneusement potassé la question avant de partir. Élémentaire précaution quand on est journaliste. Trop de confrères l'oublient.

— Stûpa[1] de Bharhut, ou de Sanchi, estima-t-elle à voix basse, comme si elle parlait à un auditoire invisible. C'est très ancien. Deuxième siècle avant Jésus-Christ. Et l'influence alexandrine n'est même pas parvenue jusqu'au sculpteur…

Elle se pencha :

— Ah, voilà les traces de la vedika[2] à laquelle on l'a arrachée.

Saisie par un réflexe de prudence, elle jeta autour d'elle un regard circulaire. Non, rien à signaler. La femme et ses chiens, comme elle l'avait pressenti avant d'avoir cette subite et idiote panique devant une statue faisant penser de loin à un dogue, étaient bien rentrés à la maison. Sinon il y a longtemps qu'on aurait surgi sur elle, dans son dos.

Fanny Ambroso se laissa aller en arrière sur le tapis de mousse recouvrant une pierre tombale dont elle se moquait bien de savoir qui gisait dessous, et depuis combien de siècles. Elle replongea sa main droite dans la poche de son survêtement de jogging et sortit un paquet cubique de tabac gris. Puis un autre paquet, plat celui-là, et plus petit. Du papier à cigarettes Job, avec une tête de zouave sur le dessus. Elle prit un peu de tabac, le disposa soigneusement – à tâtons dans la nuit, mais elle avait l'habitude du geste – dans une feuille de papier gommé dont elle humecta le bord avec sa langue avant de rouler le tout d'une main experte. La flamme de son

briquet-tempête brilla sourdement contre le bout de sa cigarette camouflée entre ses paumes. Elle aspira goulûment une première bouffée.

— Ma vieille Fanny, on n'a pas idée de paniquer comme ça. Tu vieillis…

Apparemment, la silhouette de Fanny Ambroso, journaliste « free-lance », même enveloppée dans un survêtement de sport, ne pouvait que démentir l'appréciation désabusée de sa propriétaire. Si la statue indienne prise cinq minutes plus tôt pour un dogue dressé avait eu des rétines à la place de ses yeux de pierre, elle n'aurait pu que noter, dans la lumière pâle de la lune, que la jeune femme n'avait guère plus de trente ans, des cheveux blonds flottants, des seins pointant sous le blouson du survêtement et de longues jambes avec de fines chevilles dans leurs chaussettes de laine blanche, au-dessus des Adidas de jogging, pointure petit trente-huit.

Fanny Ambroso se débarrassa d'un mouvement d'épaule de son sac à bandoulière. Elle le posa précautionneusement à côté d'elle.

Dedans, toutes les « munitions » de son reportage. D'abord, une torche électrique, une corde de nylon aussi fine que résistante dont un bout, légèrement plombé, comportait une boucle, une paire de gants de cuir à garniture renforcée au creux de la paume, pour protéger celle-ci contre réchauffement de la corde en cas d'escalade. Ensuite, il y avait, roulés dans des carrés de tissu, un micro-magnétophone transistorisé et un appareil photo, un Olympus japonais de contrebande, vu la modicité des notes de frais dans la profession, et dont la caractéristique principale était de permettre l'utilisation des toutes nouvelles pellicules ultra-sensibles mises au point par le fabricant.

Fanny tira une longue bouffée de tabac gris. Puis elle se mit à vérifier les nœuds sur sa corde en récapitulant la situation. La première partie du travail était réalisée. Elle était dans la place. La Croix Noire. Cet ancien monastère abandonné depuis la Révolution et dont elle avait trouvé l'adresse moyennant 2500 F, une petite fortune, payés à un certain maître Ramatuel, se disant alchimiste. Les alchimistes… spécialistes, paraît-il, pour muer le plomb en or. 2500 F contre une adresse, voilà qui était une jolie manière de faire de l'or, entre parenthèses.

Elle se leva et vira sur elle-même, souple et vive dans ses Adidas. Examinant avec curiosité dans la pénombre la croix de pierre contre laquelle elle avait buté tout à l'heure en reculant, terrorisée par cette sculpture obscène dressée sur son chemin. Une croix de granit… Bien sûr,

c'était ça, la raison du nom de ce lieu. La seule croix encore dressée, noire comme le jais, et seule intacte au milieu du cimetière de ce presbytère ruiné en 1789. Après, il avait servi de carrière à des entrepreneurs.

Puis un fermier l'avait racheté. Le cloître était devenu étable et écurie. L'église s'était transformée en grange à foin. A la mort du fermier, ses héritiers avaient mis le tout en vente. Ils avaient eu du mal à trouver un acquéreur, et avaient dû fortement baisser leur prix. Tous ces détails, c'était ce mystérieux maître Ramatuel qui les avait donnés à Fanny, lui révélant même le prix final – cinquante millions de centimes – enfin payé par une association. Cette association mystérieuse, justement, qui l'avait déterminée à jouer, cette nuit de mai, les exploratrices non désirées.

Fanny Ambroso revint, cigarette aux lèvres, vers les tribades de pierre. Quand elle s'en approcha, la sculpture venue de l'Inde renvoya vers le visage de la journaliste la lumière de la lune : petit miracle de réflexion lumineuse des gouttelettes du gaz paralysant projeté dix minutes plus tôt par un réflexe d'autodéfense. De ses yeux morts, la divinité lesbienne, mise en extase pour l'éternité par la langue d'une esclave d'avant Jésus-Christ, paraissait étudier la jeune femme. Le vague sourire brahmanique des lèvres lippues appréciait visiblement, trouvant Fanny Ambroso à son goût, et non sans raison. La journaliste était ravissante. Lèvres délicatement ourlées, nez relevé, pommettes saillantes, joues légèrement creuses, sourcils en arc, elle n'avait peut-être pas le type à la mode voici plus de deux mille ans en Inde, mais les canons de la beauté évoluent et, à l'aube de l'an 2000, Fanny Ambroso était quelqu'un qui méritait l'attention. Même en survêtement de jogging, sa tenue préférée pour les expéditions professionnelles du genre de celle qu'elle mettait en œuvre cette nuit, à cent kilomètres de Paris, du côté de Montereau (Seine-et-Marne).

La journaliste se réintéressa à la statue venue du fond des âges.

— Je suis vraiment dans la place, se dit-elle, Ramatuel, d'une certaine manière, n'a pas volé ses 2500F.

Dans le vieux cimetière, aucune des tombes, aucune des croix, même celle qualifiée du nom de « Noire » et qui avait donné son nom à la propriété, n'était aussi vieille que la sculpture érotique plantée au milieu des herbes folles. Mais si la statue venait de très loin, on ne l'avait pas transportée ici depuis très longtemps. Et elle « collait » tellement bien à

l’enquête que Fanny Ambroso était venue préparer… Un monde de femmes. Rien que des femmes, jusque dans les ornements…

Fanny Ambroso cala ses deux coudes sur le bord de la fenêtre, vérifiant que ses Adidas prenaient bien appui sur un nœud de la corde au-dessous d’elle, dans le lierre dévorant le transept de l’abbaye.

— Ça va, la sécurité ? s’interrogea-t-elle à mi-voix.

Ses pieds répondirent que oui. Libérée de ce problème d’intendance acrobatique, Fanny Ambroso se concentra sur le cap suivant de son « opération la Croix Noire ». A savoir l’introduction dans les lieux via la fenêtre.

— Ma vieille, grogna-t-elle, à toi d’avoir des biceps.

Elle se hissa, nuque plongeante dans l’embrasure.

Fanny se recroquevilla derrière la balustrade de chêne sentant le produit contre les vers du bois.

— Ne bouge plus, se dit-elle, surtout, ne bouge plus. Enfin, pas trop…

Fébrilement, elle vida son sac d’expédition. Elle sortit de leur grand mouchoir protecteur le magnétophone et l’appareil photo. Puis elle s’assura qu’ils étaient en bon état de marche, chargés l’un de sa cassette vierge et l’autre de son film à émulsion ultra-rapide. Tout allait bien. Adieu la crainte et l’angoisse. Comme chaque fois qu’un reportage entrait enfin en action, elle avait tout oublié, les aléas du danger, le risque, les complications possibles. Véritable journaliste qui ne peut respirer que lorsque son enquête va commencer, sur place, « sur le tas ». Ce que sa nuit allait lui rapporter, elle le savait, ce ne serait pas la fortune. Et de toute façon, il faudrait se battre, négocier, vendre, discuter pied à pied sur les notes de frais. Mais tout ça, elle s’en moquait. Une seule chose la passionnait : le reportage, l’enquête. En tout cas, elle savait qu’elle tenait un scoop. Et les scoops, ça se paye. Celui-ci, une fois réglé le mois de location de son studio, plus les dépenses courantes, devrait lui permettre de rembourser quelques dettes criardes.

Une façon de coup de poker, ce reportage… On lui avait parlé d’une étrange secte de femmes, huit jours plus tôt dans une boîte de nuit où elle avait ses habitudes, autant pour chercher l’aventure que pour ce qu’elle appelait « l’occasion boulot ». De fil en aiguille, elle avait fini par contacter ce « maître Ramatuel ». Un alchimiste présenté comme plein de renseignements sur tout ce monde souterrain des groupes et associations bizarres qui gravitent dans l’ombre, ignorés du public. Effectivement, le personnage avait eu des phrases qui l’avaient appâtée. Mais ses tuyaux n’étaient pas gratuits… Fanny avait dû engager tout son loyer du mois à venir, et le montant d’une note de frais touchée la veille pour obtenir une adresse « intéressante ». Sans garantie d’ailleurs. Mais elle avait risqué le coup. Après, elle était évidemment allée trouver Gaston Serveau, directeur du mensuel *l’Étrange.* Un magazine tout à fait adéquat pour publier son article et ses photos, si elle réussissait son reportage.

Le directeur de *l’Étrange* l’avait bien assuré de son intérêt pour l’affaire. Sans avancer un sou, le vieux grigou. Il savait bien pourtant qu’on pouvait faire confiance à Fanny Ambroso… Mais le métier de « freelance » a les inconvénients de ses avantages : contre la liberté, le risque. Financier…

Fanny Ambroso cessa brutalement de ressasser ses soucis. Elle releva avec douceur une mèche blonde qui gênait la vision de ses yeux gris pâle et se concentra.

En bas, dans l’église retapée avec talent et goût dont elle occupait la place de l’ancien orgue, le spectacle, à la lueur des bougies disposées partout sous les vitraux, commençait à prendre tournure de la façon la plus intéressante qui soit, côté reportage.

— J’ai le titre de la série, grimaça Fanny Ambroso, « la Secte des Amazones », il n’y a pas d’autre titre possible.

Elle vérifia encore une fois que son magnétophone était bien réglé pour l’enregistrement et haussa son appareil photo jusqu’à son œil droit. L’index prêt à déclencher l’ouverture du diaphragme.

CHAPITRE II



Au-dessous de Fanny Ambroso, à peu près six mètres plus bas dans la vieille église transformée en temple d'un tout autre culte, il n'y avait que des femmes. Douze exactement, elle en fit le compte en promenant ses yeux à travers l'étonnant décor. Murs de pierres apparentes, avec des vitraux à l'ancienne, mais représentant des scènes sexuelles, toujours uniquement avec des femmes. La plupart des scènes relevaient du même principe que celui de la sculpture du cimetière. Le sol était dallé. D'origine, sans aucun doute : on ne taille plus aujourd'hui de si beaux et si larges pavés de grès, parfaitement raccordés les uns aux autres. La voûte, sous la charpente d'une beauté à couper le souffle de n'importe quel restaurateur de vieilles demeures, était faite de lattes de châtaignier, comme il fallait, le seul bois qui soit rebelle aux toiles d'araignées. Sous la lumière étonnamment puissante des dizaines de bougies réparties partout, des meubles anciens luisaient doucement. Coffres massifs italiens et anglais en noyer sculpté, avec pilastres et motifs floraux, meubles d'entre-deux, armoires architectoniques à moulures guillochées, tables de chêne et d'ébène à pieds torsadés. Deux des murs supportaient d'immenses tapisseries anciennes aux couleurs passées. L'une représentait une chasse d'amazones dans le style du XVIIe siècle. Les chasseresses, poitrine nue, montaient leurs chevaux à cru et tiraient à l'arc sur des sangliers. Du côté du bras tendu, il n'y avait pas de sein : les amazones de la mythologie procédaient à l'ablation du sein correspondant à leur tir, pour que sa masse ne gêne pas le départ de la

flèche… L’autre tapisserie montrait une scène saphique. Plusieurs femmes entremêlées, nues, grasses et blanches, dans des coussins indiens, servies par des valets aux allures d’éphèbes impubères.

La journaliste ne cessait pas de faire fonctionner son appareil photo. Attentive à manœuvrer en douceur le mécanisme de rechargement. En fait, pas grand-chose à craindre. Les « amazones » modernes, en bas, avaient mis une musique étrange, syncopée et céleste à la fois, dont le bruit couvrait tout.

Dans le décor de la vieille église, le plus curieux, c’était deux choses. D’abord, une table vernie noire, immense, disposée au centre, à l’ancienne place de l’autel, sur des pieds de marbre bleu veiné. Longue d’environ trois mètres, large de près de deux, elle était échancrée dans l’un de ses côtés étroits d’une coupure en arc de cercle profond. Brillante sous le seul spot de la vaste salle, elle paraissait être l’objet essentiel de la cérémonie en cours de déroulement, même si elle était présentement délaissée. Ensuite, il y avait la chaise à porteurs. Une ancienne chaise en bois sculpté et doré à motifs de feuillages et de rocailles, ornée de toiles peintes à fond d’or et à décors d’amours et de personnages. Féminins exclusivement, là encore. Largement vitrée, elle avait sa porte grande ouverte. Dedans, sur la banquette en cuir : une femme.

La cinquantaine. Mais une cinquantaine diablement bien conservée. Cheveux noirs gonflés et laqués, nez fin, bouche ourlée, très rouge, la femme avait des pommettes saillantes et des sourcils épais, en arc prolongé. Vêtue d’une robe longue lui cachant les pieds, en tissu noir, souple et luisant qui dessinait ses formes amples et rebondies, elle avait le sein gauche nu, gonflé, avec un bout proéminent, maquillé d’un rouge aussi violent que celui des lèvres. De sa place, Fanny voyait parfaitement le visage, dur et sec, aux yeux impérieux. Curieusement, elle lui trouva une ressemblance, dans l’expression à la limite du démoniaque, avec l’ayatollah Khomeiny, tel qu’elle l’avait vu en photo : même maintien royal, quasi divin, même regard de braise. Une autre image la traversa aussitôt, celle du trône de Jim Jones, le révérend du Temple du Peuple à Jamestown, en Guyana, peu avant le massacre de célèbre mémoire.

Fanny reporta son attention sur les onze autres femmes. Disposées en arc de cercle devant la prêtresse, elles étaient assises par terre, sur le dallage, en tailleur. Elles aussi étaient vêtues de robes satinées, découvrant le sein

gauche. Mais les robes étaient rouges. Toutes jolies, maquillées à outrance, elles avaient les mains posées, paumes en l'air, sur leurs genoux écartés. Elles se tenaient très droites. Le bas de leur robe, relevé jusqu'à offrir le triangle sombre de leur pubis entre leurs cuisses découvertes, s'évasait en corolle autour d'elles. Leurs yeux convergeaient vers la chaise à porteurs, mais aucune ne regardait la prêtresse plus haut que la ceinture, comme si un code leur interdisait de croiser leurs regards avec le sien.

Fanny les observa une à une. Outre leur beauté, elles avaient en commun la jeunesse. Moyenne d'âge, estima-t-elle : vingt ans. L'une, sur la gauche, paraissait ne pas en avoir plus de seize ou dix-sept. La plus vieille, ne devait pas dépasser vingt-cinq ans. Fanny nota encore que sous leur rimmel et leur fond de teint, elles avaient les yeux légèrement fiévreux, un peu cernés, et les joues creuses.

« C'est bien ça, se dit Fanny. La règle des sectes. La fatigue. Les privations. Pour ne pas trop penser. Ni juger… »

Il y eut une brusque accélération de la musique dans les enceintes disposées aux quatre angles de l'église. Puis un silence, très bref. La cassette enregistrée et qui tournait quelque part, sans doute dans un des coffres de noyer, se mit à diffuser un air nouveau, doux, enveloppant, un peu sirupeux.

La prêtresse se dressa hors de sa chaise à porteurs et se mit à parcourir le demi-cercle de ses assistantes. Majestueuse, faisant ondoyer les plis de sa robe à chaque pas. Puis elle se dirigea vers un des coffres et y prit un gros livre à couverture noire. Surprise, Fanny s'aperçut qu'un crucifix était collé sur le cuir de la couverture. Tête en bas. A l'envers.

La prêtresse revint près de la table vernie noire et, s'y appuyant des fesses, haussa lentement le livre à bout de bras, en offrant la couverture au regard de toutes les filles les unes après les autres. Elles se mirent à fixer le christ retourné de leurs prunelles agrandies, paupières écarquillées.

La musique se poursuivait, lancinante, balancée, avec une lente accélération du rythme qui faisait penser au *Boléro* de Ravel. Mais ce n'était pas lui. Fanny avait à la fois l'impression de connaître cette musique et de ne l'avoir jamais entendue. Cela faisait penser à des airs de liturgie orientale mêlés de mesures islamiques, recommençant sans fin, reprenant les mêmes thèmes en les croisant sur un ton au-dessus.

La voix de la prêtresse s'éleva soudain, forte, presque rauque, martelant les syllabes.

— Le livre. Notre livre…

Fanny Ambroso colla un peu plus son Olympus contre la pommette droite de son visage. Tournant de la main gauche l'objectif de l'appareil pour parfaire la mise au point. Ce qu'elle voulait, c'était bien voir le livre que la prêtresse commençait à ouvrir, avec des gestes emphatiques.

« Voilà ce dont je me doutais », murmura-t-elle, pour elle-même, prodigieusement intéressée.

La prêtresse tourna une page, puis une autre, pour arriver enfin à la page de titre… Du haut de sa balustrade, Fanny se mit à lire des lèvres, toujours en silence, à travers les lentilles de son zoom.

Titre : « La Sainte Bible ».

Sous titre : « Qui comprend l'Ancien et le Nouveau Testament, traduits sur les textes originaux, hébreu et grec, par Louis Segond, docteur en théologie. »

Puis, plus bas : « Nouvelle édition revue avec parallèles ».

Et enfin : « La Maison de la Bible, Genève – Paris

— Marseille – 1978. Imprimé en Suisse. »

« La Bible protestante »… murmura Fanny pour elle-même.

Elle se concentra : la prêtresse tournait les pages. Cela dura longtemps. Finalement, elle s'arrêta à une page préalablement marquée par un signet.

Fanny était juste au-dessus d'elle. A travers la loupe de son objectif, elle put distinguer le texte, sur la page de gauche, entre les mains musclées aux ongles longs et peints d'un rouge profond de la prêtresse :

« Isaïe – 31 – 32 »

« Non, se dit-elle, ahurie, elle ne va pas se mettre à lire la Bible… »

La prêtresse se cambra un peu plus.

— A genoux, au nom du Très-Bas ! fit-elle d'une voix forte.

En même temps, elle tapotait de la main la couverture de la Bible.

« Et voilà, se dit encore Fanny, tout est clair. Le crucifix à l'envers… Le Très-Haut retourné qui devient le « Très-Bas », les femmes réunies en secte

contre l’Homme, symbolisé par le Christ. Et blasphémé, ici, dans une ancienne église, par le biais d’une messe à l’envers… »

Elle se passa la main devant les yeux.

« Mais pourquoi la chaise à porteurs ? Ah, mais bien sûr, les porteurs… Les hommes réduits aux portefaix, aux esclaves… Les tapisseries d’amazones, ces femmes faites reines. Tout est clair. »

Les filles prosternées oscillaient sur le carrelage de grès, yeux de plus en plus brillants, poitrine soulevée de lentes aspirations mécaniques. Fanny se demanda tout à coup si elles n’étaient pas droguées. Comment savoir ? Au point d’étonnement où elle en était elle-même, elle avait l’impression de ne plus être capable de juger de quoi que ce soit, et luttait presque pour se rappeler qu’il ne fallait pas oublier d’enregistrer le son, et de photographier le plus souvent possible.

— Femmes triomphantes, levez-vous, écoutez ma voix.

Cambrée, juchée sur ses talons hauts, la prêtresse lisait sa Bible d’une voix déclamante. Fanny, l’œil toujours rivé à l’objectif de son appareil, lisait elle aussi le texte sacré, six mètres sous elle.

Le paragraphe 2 d’Isaïe, numéroté 3,16-24,1, 13 ; 10.12.27, ne correspondait pas à la lecture de la prêtresse. Pas du tout. Le vrai texte était :

« Femmes insouciantes.

« Levez-vous, écoutez ma voix.

« Filles indolentes,

« Prêtez l’oreille à ma parole.

« Dans un an et quelques jours,

« Vous tremblerez, indolentes.

« Car c’en est fait de la vendange.

« La récolte n’arrivera pas.

« Soyez dans l’effroi, insouciantes. »

Ce que la prêtresse traduisait par :

« Filles victorieuses,

« Prêtez l’oreille à ma parole.

« Dans un mois et quelques jours,

« Vous triompherez, victorieuses.

« Car c'en est fait du règne des hommes.

« Leur récolte n'arrivera pas.

« Soyez dans la paix, victorieuses. »

La prêtresse reprit souffle, et Fanny s'aperçut que désormais elle ne trahissait plus son texte :

— Déshabillez-vous ! cria-t-elle.

« Mettez-vous à nu.

« Et ceignez vos reins ! »

Comme frappées par un courant électrique, les onze filles se mirent à obéir. Arrachant leur robe, la roulant en ceinture autour de leur taille. Elles s'étaient levées et se balançaient d'une jambe sur l'autre, le regard de plus en plus fou.

— Ma ! se mirent-elles à crier toutes ensemble. Tu es l'incarnation vivante. Ma, tu es celle qui nous dirige !

Au nom de la Très-Haute, précipitons le Très-Bas dans l'abîme !

Elles s'agenouillèrent toutes ensemble, battant le dallage de grès avec leurs paumes. Comme des lavandières qui battent le linge.

Au-dessus d'elles, Ma secouait frénétiquement sa bible truquée au crucifix inversé. Allant et venant d'un pas saccadé. Prise à son tour d'une furie démoniaque et blasphématoire. Bouche mouillée de bave blanche. Articulant des mots désormais sans sens ni suite.

Là-haut, derrière sa balustrade, Fanny avait poussé à fond le micro de son magnétophone, et elle ne cessait plus de mitrailler avec son Olympus, attentive à ne pas photographier quand ses « sujets » bougeaient trop. Rapport à la sensibilité de son film, auquel il ne fallait quand même pas imposer trop de mouvements, vu l'impossibilité d'utiliser le moindre flash.

Ma et ses filles dansaient maintenant, souples, déhanchées. Les filles nues. Elle, la prêtresse, toujours en robe découvrant son sein gauche. Les yeux exorbités, elles ondulaient de tout le corps, répétant comme une litanie :

« La Très-Haute « La Très-Haute « a vaincu « le Très-Bas… »

Rivée à sa balustrade, Fanny essayait de ne pas perdre conscience. Tout ça n’était pas possible. Pas vrai. Tout près de Paris, cette dinguerie inimaginable… Et pourtant, il n’y avait pas de doute. C’était bien réel. Concret, indubitable.

Peu à peu, elle comprenait. La vieille prêtresse bien conservée avait convoqué ce soir les « méritantes » de sa secte pour une cérémonie. Maligne, astucieuse et truqueuse. Il suffisait d’avoir pu lire par-dessus son épaule la Bible qu’elle interprétait à sa façon. Mais dans quel but ? Pourquoi tout ça ? Sans doute, il y avait les phrases attrapées au hasard dans les bredouillis de la surexcitation de la « messe » battant désormais son plein de danses incroyablement lascives autour de la table vernie noire aux formes si bizarres. Mais Fanny ne comprenait pas encore tout. Le véritable « pourquoi et comment ». Le secret de la secte qu’elle avait déjà nommée celle des Amazones.

Aussi vite qu’elle s’était déclenchée, la danse sacrée s’arrêta. Les onze filles se réunirent en demi-cercle comme avant, se rhabillant à toute vitesse avant de se rasseoir sur le dallage de grès. Ma, la prêtresse, se réintroduisit dans sa chaise à porteurs.

— Très bien, les filles, articula-t-elle avec une satisfaction princière, je suis contente de vous.

Elle se racla la gorge, et Fanny manqua éclater de rire : une vision venait de la traverser, celle d’une prof sur son estrade, reprenant sa classe en main après un chahut. C’était exactement cela.

— Faites entrer les punies, fit la prêtresse d’un ton déclamatoire.

Alors, Fanny sut qu’elle avait la réponse à ce qu’elle cherchait depuis tout à l’heure. Le secret des sectes. Récompense et punition. Elle venait de voir la récompense, le droit de participer à la messe noire, toutes les sectes font ça. Claustration, comme ici, c’était évident, distillation savante des ordres, des rites, des règlements. Les filles admises ce soir étaient celles qui avaient bien mérité de la secte. Et qu’on récompensait en les faisant assister à la lecture de la Bible à l’envers, et aux danses s’ensuivant. Maintenant, il allait y avoir les autres. Les fautives, celles dont les malheurs conforteraient les méritantes dans leur attitude, les dresseraient encore plus.

Mais encore une fois, dans quel but précis toute cette cérémonie abracadabrante ? Il y avait de toute évidence un sens caché, une signification « religieuse ». C'était ce que Fanny Ambroso, accroupie derrière sa balustrade entre son micro-magnétophone et l'Olympus dont elle rechargeait le magasin d'un film nouveau avec des gestes professionnels, avait passionnément envie de savoir. Même si elle commençait à avoir sa petite idée sur la question.

Avant de partir, Fanny avait bien entendu potassé un sérieux dossier sur les sectes, ces mystérieuses résurgences en plein XXe siècle des croyances noires venues du fond des âges. Chaque fois, à la base, il y avait la notion du fanatisme. Le contraire de la raison. Un Mage, un Maître, un Prêtre, un Gourou, un Initié, peu importait le mot, annonçait qu'il avait découvert le secret de l'Univers. Et aussitôt, les croyants affluaient. Il s'agissait d'en faire des troupes dévouées corps et âme jusqu'à la mort. Et ça marchait, à peu près tout le temps. Il suffisait d'appliquer des règles simples. Le premier levier était la culpabilité. Convaincre les disciples qu'avant ils étaient des coupables. De quoi ? De ne pas avoir eu la Révélation eux-mêmes. Après, il y avait le lavage de cerveau, l'assénement incessant, lancinant, de la croyance. En alternant récompenses et punitions. En infantilisant le sujet, en le poussant à un tel sentiment d'insécurité qu'il finissait par appeler comme son dernier espoir de survie l'obéissance totale et aveugle au Maître devenu sa seule raison d'exister.

Entraînement collectif, jamais de solitude, jamais de répit, travaux pénibles, séances répétées de lavage de cerveau, nourriture réduite au minimum, toutes les sectes appliquent la même méthode.

Et bientôt, dans les cerveaux déréglés, les zones du raisonnement et de la conscience s'étiolent. Tandis que les zones de la croyance, présentes chez tout individu, se développent comme des champignons vénéneux.

Ce mécanisme de la programmation des cerveaux, bien connu des psychologues et des savants, c'est celui de l'embrigadement des pays de l'Est, et celui des sectes, à l'Ouest. C'est comme un engrenage terrifiant auquel il est quasi impossible de s'arracher, une fois le premier pas franchi. A moins d'avoir une belle dose de bon sens. Défaut que les Maîtres savent

vite déceler. Mais peu leur importe ; il y a tant de crédulité dans le monde… Les sectes n'ont jamais beaucoup de problèmes de recrutement.

Fanny observait avec une intense curiosité la vieille prêtresse aux yeux brillants comme des braises. Visiblement, c'était une femme prodigieusement intelligente. Que pouvait-elle manigancer ? Quels étaient ses vrais projets ?

Fanny se mordit soudain les lèvres, s'insultant intérieurement.

« Décidément, se dit-elle encore, tu baisses vraiment, ma petite, tout ça te brouille le jugement. Bien sûr, le sein découvert, tu avais trouvé le mot et tu en oubliais la vraie signification. Les Amazones… Elles voulaient conquérir le monde… Instaurer la domination des femmes… »

Elle se lissa lentement les tempes avec les paumes, étonnée de les sentir aussi brûlantes.

« Pas possible, reprit-elle. C'est son truc, à celle-là ? Le gouvernement des femmes ? »

Elle se sourit pour elle-même.

« Pourquoi pas, après tout ? En tout cas, ses mascarades ont l'air de marcher, ici. »

CHAPITRE III



Fanny Ambroso écarquilla les yeux :

— Je suis chez des folles, se dit-elle. Encore plus folles que je n'aurais pu l'imaginer.

Dans la vieille église, la deuxième partie de la cérémonie commençait.

Les punies étaient introduites tour à tour. Conduites devant Ma par des filles sèches et dures aux cheveux ultra-courts, presque tondues, en robes noires strictes et bottes lacées. L'Olympus de Fanny photographia onze arrivées. Onze, comme les méritantes de tout à l'heure. Avec les gardiennes ou les gouvernantes, puisque leur tenue faisait plutôt penser à ce mot, cela faisait en tout exactement vingt-six femmes dans l'église. Plus Fanny. Était-ce le chiffre total de la secte ? Ou seulement une partie ? Les immenses bâtiments cachaient-ils d'autres présences ? Il faudrait absolument le savoir. Mais pour l'instant, Fanny avait déjà assez de ce spectacle rituel pour préparer des feuillets et des feuillets d'article.

Les onze nouvelles représentaient, l'une après l'autre, tout ce que le délire humain peut imaginer quand il s'agit de ridiculiser la gent féminine.

Les punies étaient déguisées. Chacune dans un genre différent. Et tellement démentiel qu'en d'autres circonstances, Fanny aurait éclaté de rire. Mais là, les harnachements avaient quelque chose de diabolique qui donnait froid dans le dos.

Il y avait la fouetteuse. Bottée de cuir verni et lacé, comme il se doit, jusqu'en haut des cuisses. Nue, après, jusqu'aux gants du même cuir montant jusqu'aux aisselles. Cheveux blond cendré flottant en boucles souples, la fille tenait à deux mains un fouet à chien. L'air mauvais plus que nature avec ses lèvres enduites de rouge violacé et crispées dans un rictus qui se voulait cruel. Les hanches étaient larges, la poitrine généreuse, presque lourde. A côté d'elle, dans le demi-cercle disposé autour de la chaise à porteurs, l'éventail se continuait. La coquette, habillée en bergère Louis XV, seins offerts au-dessus d'un corselet baleiné, longs cils fardés et regard modeste. Puis la prude, en chemisier sage boutonné haut et jupe à plis sur des bas de laine et des sabots. Mais la jupe était fendue sur le devant, jusqu'au ventre qu'aucun slip ne protégeait. Après il y avait la garce, en talons surélevés et jupe moulante sous un boléro de strass. La distraite, occupée à remettre en place le désordre de son corsage mal boutonné. La rêveuse, blonde et molle dans une chemise de nuit vaporeuse, les pieds nus sur le carrelage. Ensuite, quelques indéterminées, jean et tee-

shirt, short et blouson de cuir, robes rétros. Puis l’exhibitionniste. Attifée d’un mélange savant de bouts de tissu dont le but évident était de compliquer la vie de leur propriétaire pour obliger une hanche à apparaître, un sein à se dévoiler, une bretelle à tomber. Restait la dernière amazone. Elle, c’était la vraie victime désignée de la soirée. Intégralement nue, très jeune peut-être seulement quinze ans, elle se tenait à quatre pattes sur le carrelage, bras et cuisses écartés au maximum. A son cou, un collier clouté d’où pendait une laisse de chien.

Le menton relevé, elle tendait son visage vers la vieille prêtresse assise dans sa chaise à porteurs. Bouche ouverte, langue sortie, yeux mi-clos. Ses cheveux blonds étaient tirés en deux nattes de chaque côté de ses épaules, ses petits seins aux pointes roses bougeaient au rythme de sa respiration.

Fanny Ambroso, qui ne s’étonnait plus de rien, remarqua sans surprise que, sur les fesses relevées, il y avait des marques de fouet toutes fraîches. La journaliste nota aussi, comme chez toutes les autres, les cernes sous les yeux et la pâleur du visage. Toutes ces filles, dont la plus âgée n’avait pas vingt-cinq ans, étaient visiblement épuisées.

La vieille parlait. Voix grave et lente. Avec le ton calme et sûr des Mages. C’était exactement ça : propos délirants énoncés comme s’il s’agissait d’évidences absolues, irréprochables. Ce dont il s’agissait, c’était de problèmes de nourriture. La prêtresse, assise, sein gauche découvert, dans sa chaise à porteurs, avait fait quelques remarques. Les comptes de la communauté révélaient que les dépenses du budget alimentation s’élevaient dangereusement. Sans doute, il y avait l’inflation, mais ce n’était pas une raison. Après tout, le potager était là… Conséquence : on supprimerait la viande. Les achats, désormais, se réduiraient au pain, au sel et aux produits que la communauté ne pouvait pas fournir par elle-même.

— Josiane, fit aimablement la prêtresse en se tournant vers la prude, il est bien évident que tu continueras à faire les courses habituelles pour moi. Mais pour moi seule, c’est compris ?

Josiane s’inclina, muette. Ma, elle le savait, adorait les huîtres, exclusivement les bêlons, les steaks épais et de premier choix, les fromages de qualité, les fruits exotiques, sans compter les vins. Avec un penchant pour le sancerre.

Ma claqua des doigts.

— Suzanne, approche.

La rêveuse s’avança, dansante sur le carrelage de grès. Autour d’elle, les enceintes acoustiques disposées aux quatre coins de l’église se déchaînaient, de plus en plus sidéralement syncopées.

— Nue, fit la vieille femme d’un ton glacial.

Suzanne fit passer sa chemise de nuit par-dessus ses épaules et la laissa tomber à côté d’elle.

Ahurie, Fanny Ambroso remarqua alors seulement un détail, qui collait avec la pâleur générale des filles, et qui devait leur être commun à toutes : Suzanne avait les côtes et les os des hanches qui saillaient, clavicules apparentes, biceps et cuisses grêles. Elle était visiblement sous-alimentée.

— Rentre le ventre ! s’exclama la prêtresse.

Suzanne s’exécuta, avec une vivacité apeurée.

— A la bonne heure, reprit Ma. Rappelle-toi bien une chose : je ne supporte que le ventre creux chez une fille. Quand je te ferai mettre enceinte, tu auras droit au gros ventre. Pas avant.

Elle se tourna vers une des filles en longue robe rétro.

— Viens, toi, Gladys, fit-elle avec une affection subite, et mets-toi nue comme elle.

Fanny Ambroso écarquilla les yeux : à dix mètres d’elle, une fille enceinte. Ventre énorme, seins lourds aux pointes gonflées. Mais aussi maigre, pour le reste, que les autres. Ma avait fait approcher Gladys vers la chaise à porteurs. Maintenant, elle lui palpait le ventre.

— Ça bouge ? murmura-t-elle.

Gladys fit oui de la tête.

— Très bien. Souhaite que ce soit une fille. Si c’est un garçon…

La future mère sourit, avec un regard de folle.

— Ne vous inquiétez pas, Ma, je le tuerai moi-même.

Fanny se détourna. A la limite du dégoût. Mais de plus en plus intéressée. Professionnellement. Son indicateur payé à prix d’or, ce bizarre maître Ramatuel, ne lui avait pas menti. « Du travail intéressant pour vous… » Intéressant, c’était le moins qu’on puisse dire. A la limite, Fanny se demandait si son reportage, ce n’était pas directement à la police qu’il

faudrait le remettre en sortant d'ici… Elle grimaça. Et ses frais ? La police ne les payerait jamais. En tout cas, elle était sur un drôle de scoop.

Elle se pencha en avant. Ma recommençait à parler. Cette fois, c'était le délire total. Et Fanny comprit, en l'entendant, qu'elle avait vu juste, tout à l'heure. Ce qu'elle avait pressenti, la prêtresse l'exposait elle-même, en détail, confirmant point par point l'intuition de la journaliste.

Ma regonflait le moral de ses troupes. La victoire de la femme sur l'homme, l'ennemi héréditaire, était proche. Dans le monde entier, le réseau avait des ramifications sûres. Encore six mois de patience et le pouvoir était à la portée des femmes. Seulement, il fallait obéir à Ma. Aveuglément. Elle seule connaissait la Voie. Elle seule, en France, avait su se battre et lutter. Pour l'instant, la Croix Noire n'était que le microcosme de la révolution des femmes sous les directives de Ma. Il ne fallait pas chercher à juger, seulement obéir.

Ma parcourut des yeux son cheptel d'esclaves soumises. Toutes debout, au garde-à-vous, sauf la petite blonde à quatre pattes.

— Vous êtes des feignantes, reprit-elle d'une voix contrariée. Je suis allée au jardin cet après-midi, les salades sont mal arrosées. Les radis se dessèchent.

Reprise par un geste d'enfance, Fanny se frotta les yeux. De nouveau, l'impression de rêve cauchemardesque qui l'avait saisie en arrivant ici la reprenait. Mais il fallait l'admettre : c'était la réalité. Une diablesse au sein gauche découvert grondait des disciples déguisées en filles de bordel parce qu'elles n'arrosaient pas assez les radis…

Ma tendit l'index dans un geste circulaire.

— Les lilas, dans ma chambre, n'ont pas été changés ce matin. Il y a plein de lilas en fleur derrière le mur de moellons.

Elle crispa les mâchoires.

— Vous mangez trop. Vous dormez trop. Désormais, le repas de midi sera encore plus frugal et le lever est avancé à quatre heures.

Elle rit :

— Vous ferez matines, comme au couvent.

Elle se tourna vers la fouetteuse…

— Myriam, tout le monde ici à quatre heures a partir de demain. Pour laver le dallage à la brosse et au savon.

Elle se renfonça dans sa chaise à porteurs. Mauvaise.

— Ça vous prendra bien jusqu'à sept heures. Après petit déjeuner. Une demi-heure. Puis le service habituel jusqu'à midi. A midi, gymnastique, sous mes fenêtres. L'après-midi, jardinage. Je veux qu'on bêche partout, systématiquement, j'aime la terre meuble.

Les onze filles calculaient mentalement. Il y avait, en plus, le reste du travail. L'entretien, le lavage, le ménage, toutes les occupations d'un manoir de cinquante pièces et de vingt hectares. Plus, le soir venu, le maquillage et la « préparation ». Chacune, à tour de rôle, selon des fiches distribuées, devant tenir une place précise. Ma ne se couchait jamais avant deux heures du matin. Elle ne se levait jamais avant onze heures. Pour les filles, ça ne ferait plus que deux heures de sommeil, et sur des châlits de bois, avec une maigre paillasse pour matelas.

L'une des gardiennes-gouvernantes se précipita. Ma venait encore de claquer des doigts. La fille s'activa, sachant visiblement tout ce qu'elle devait faire. D'abord, elle arrêta la musique, puis elle revint ranger les punies à la queue leu leu dans ce qui avait été la nef de l'église. Face à la table vernie noire derrière laquelle Ma était allée se mettre. Debout. Entourée des méritantes. Enfin, la gouvernante alla chercher une sorte de livre de comptes sur un buffet et le déposa respectueusement sur la table.

Ma avança sa longue main sèche aux ongles peints d'un rouge sanguin. En même temps, elle jeta les yeux sur la file d'attente. La première punie était la blonde en cuissardes et gants de cuir.

— Avance, Myriam, jeta Ma.

La blonde fit quelques pas en avant et s'agenouilla face à la table. Elle tenait toujours son fouet à la main droite. Tête baissée, cambrée, elle ne bougea plus.

Ma s'absorbait dans la lecture de la page du jour du livre de comptes. De son poste d'observation, Fanny ne pouvait évidemment pas lire ce qui y était écrit. Mais elle comprit vite qu'il s'agissait d'un tout autre genre de comptes que celui prévu par l'imprimeur de l'ouvrage.

— Ainsi, finit par dire Ma, il paraît que tu as eu pitié de Juliette. Si je lis bien, Juliette avait mérité le fouet sur les seins, pour avoir volé une part

supplémentaire, à midi. C'est le châtiment, tu le sais. Elle t'a suppliée, je vois ça comme si j'y étais. Et tu ne l'as fouettée que sur les reins.

Elle dardait son regard noir sur Myriam.

— Tu sais parfaitement que les reins, ce n'est que pour les fautes vénielles, et que c'est très grave de voler de la nourriture. Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense ?

Myriam se voûta.

— Rien, Ma, balbutia-t-elle. C'est vrai, j'ai eu pitié d'elle. Elle se tordait les mains en pleurant, je n'ai pas pu…

Elle releva le visage, très pâle :

— Juliette n'a que quinze ans.

La vieille femme martela la table du poing.

— Les ordres valent pour toutes ici, quel que soit leur âge ! hurla-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ces filles qui ne m'obéissent pas ? Vous n'êtes rien. Vous avez tout à apprendre. C'est moi qui détiens l'enseignement et qui sais comment vous l'inculquer. Moi seule, tu entends ?

Elle se radoucit.

— Qu'est-ce que tu veux ? reprit-elle d'une voix de vipère. Que je te chasse ? Que tu retournes dans la nuit ordinaire de la bêtise humaine ? Que tu te retrouves livrée comme ces millions et millions d'idiotes que les hommes exploitent comme des choses depuis des siècles ? Tu es venue ici pour être initiée au grand secret des Amazones, les vraies reines du monde. Le passage est dur, il faut subir les épreuves. Mériter l'honneur d'avoir été choisie.

Dans le magnétophone de Fanny, les paroles de Ma s'enregistraient, longue et lente litanie d'asservissement. Fanny ne sentait plus les courbatures provoquées par sa position inconfortable, recroquevillée derrière sa balustrade. Une fascination énorme l'envahissait. La conscience d'assister à quelque chose qui dépassait de très loin le monstrueux. La pige que lui rapporterait son reportage, les conséquences qu'il ne manquerait d'avoir du côté de la police, tout cela, elle s'en moquait, désormais. Ce qui se passait ici, il fallait que ça se sache. Rien d'autre ne comptait.

Ma resta silencieuse un long moment, reprenant son souffle après son homélie. Autour d'elle, toutes les filles attendaient, les yeux si fous que Fanny se demandait si au fond elles n'étaient pas tout simplement droguées.

Mais ce ne devait même pas être ça. L'explication était plus simple. La bêtise. La croyance, la frénésie d'obéissance et l'astuce diabolique d'une spécialiste du lavage de cerveau.

Ma tendit brusquement la main.

— Cambre-toi, Myriam. Tu as de beaux seins, tu sais, je ne l'ai pas assez remarqué.

La fille obéit, un peu haletante. Elle avait au-dessus des côtes saillantes, une poitrine vraiment très lourde, avec des bouts proéminents, très bruns.

— On ne te fouette pas souvent, dis-moi, Myriam ? reprit la prêtresse.

Myriam détourna la tête.

— Ma… murmura-t-elle, je vous en prie.

La vieille éclata de rire.

— Allons, vous autres, ça vous amuserait de vous rattraper un peu ? Elle y va de bon cœur avec le fouet, non, quand vous désherbez à quatre pattes entre les plants de salades ou quand vous cirez le parquet ? Chacune son tour. Ce soir, c'est Myriam qui va crier.

Elle dirigea le menton vers un coffre de chêne.

— Va là-dessus. Et toi, Juliette, prends-lui son fouet.

Trois minutes plus tard, Myriam gisait sur le coffre, chevilles attachées aux poignets, distendue, ventre ouvert, seins offerts, gorge renversée. Au-dessus d'elle, Juliette, la gamine aux fesses zébrées.

— Marque-la au sang, ordonna Ma. Entre les jambes et sur les seins. Je veux l'entendre te supplier à son tour. Mais ne te laisse pas attendrir quand elle le fera. Frappe encore plus fort. De toute façon, elle te rendra un jour la pareille. Alors, donne-toi du bon temps, ce sera toujours ça de pris.

Juliette leva le fouet et l'abattit, hésitante. Myriam se tordit, mordant ses lèvres.

— J'ai dit : au sang, insista la vieille.

Le fouet retomba, cinglant. Myriam hurla.

— Voilà, continue plus fort, et n'aie pas peur de fouetter le sexe. C'est le meilleur, tu comprendras vite.

Ma appela de l'index Gladys, la future mère.

— Viens, toi, fit-elle.

Là-bas, les hurlements de Myriam se faisaient assourdissants : Juliette appliquait les ordres à la lettre.

— Bâillonnez-la, fit la prêtresse, excédée, on ne s'entend plus.

Dans le silence retrouvé, que ne troublaient plus que vaguement les râles étouffés de la fouetteuse fouettée, Ma poussa un soupir de satisfaction.

— Ouf, dit-elle, ça va mieux.

Elle palpa le ventre de Gladys.

— Et toi, fit-elle doucement, quelle faute as-tu commise ? Dis-le-moi toi-même.

Elle tapota le livre de comptes.

— Et ne mens pas. C'est inscrit ici.

Au bout d'une demi-heure, les onze coupables avaient reçu leur verdict. Pas de jury. Les méritantes n'étaient là que comme témoins. Ma jouait à elle seule le rôle de la loi, de l'accusation, de la défense, et du jury. Myriam avait été la seule à recevoir son châtiment illico. Visiblement à titre d'exemple. Pour faire réfléchir les autres.

Recroquevillée contre un pilier du transept de l'église, elle pleurait sans bruit, secouée de longs frissons. Les bras serrés sur sa poitrine lacérée, les cuisses repliées au-dessus de ses bras. Les autres punies avaient repris leur place de tout à l'heure. Humbles. Méditant leurs châtiments. Ça allait de la corvée de cuisine supplémentaire à l'apprentissage, par cœur, de tant de pages d'un nouveau règlement intérieur de la communauté, en passant par une privation de sommeil ou de nourriture. Rien de très extraordinaire, dans l'ensemble, vu le rythme habituel des mortifications imposées ici jour après jour. Magnanime, Ma avait consenti à lever la punition prévue par le règlement pour Juliette, la petite mineure coupable d'avoir eu trop faim. Que Myriam, la fouetteuse de service, ait été cruellement châtiée d'avoir eu l'initiative de la même bonté, n'avait aucune importance. Ma était libre de ses générosités comme de ses rigueurs.

Ma sortit de sa chaise à porteurs. Petite, grasse, déhanchée sur ses hauts talons, son sein nu tremblotant. Elle alla jusqu'à la table noire découpée sur

laquelle elle s'étendit, le ventre au-dessus de l'évidement. Cuisses ouvertes, jambes pendantes.

— Viens, Gladys, dit-elle, ce soir, c'est toi.

Derrière sa balustrade, Fanny Ambroso se retint de jurer. Elle était au bout de son troisième rouleau de pellicule. Elle se dépêcha d'en disposer un nouveau dans le logement. Quand elle put enfin photographier, la tête de Gladys avait disparu sous la jupe de la vieille folle. Pratiquant un cunnilingus exactement semblable à celui auquel se livraient les lesbiennes de pierre au milieu du cimetière dévasté. La prêtresse haletait, renversée, offerte. La fille enceinte s'activait de son mieux à genoux sur le dallage. Autour d'elles, les autres disciples s'étaient réunies en couples, un peu partout. Imitant leur Ma. Se consolant à tour de rôle de leur existence de misère et de sévices. Juliette s'était rapprochée de Myriam avec un sourire timide, espérant le pardon.

Myriam lui avait aussitôt ouvert les bras. Pas rancunière. Les ordres venaient de Ma. Juliette n'avait été que son instrument. Comment lui en vouloir ? A présent, couchée sur la fille balafrée, Juliette lui dévorait la bouche à lents coups de langue et de lèvres, murmurant « pardon » d'une voix morte, caressant d'une main les seins meurtris et de l'autre le ventre où perlait du sang.

— Demain, délira Myriam, gorge renversée, je t'attacherai entre les deux bouleaux… derrière la remise… Jambes en l'air, à l'équerre.

Elle releva la tête.

— Je me vengerai, je te jure que je me vengerai.

Elle prononçait ces mots d'un ton doux et affectueux, comme s'il s'agissait entre elles deux d'un jeu aux complicités secrètes.

— Tu fouettes bien, tu sais, murmura-t-elle en chavirant des prunelles.

Juliette s'était relevée. Allant fouiller à l'intérieur d'un bahut. Elle revint avec un leurre attaché aux hanches.

— Oh oui, murmura Myriam. Défonce-moi. Vas-y, comme tu veux.

Elle se mit très vite à geindre, le ventre secoué de saccades de bonheur.

Fanny Ambroso dut encore recharger son appareil photo. Et son magnétophone. Déjà deux heures d'enregistrement effectuées. Elle se passa la main sur le front. Elle était de plus en plus moite de transpiration. Un insupportable malaise l'envahissait. Jamais elle n'aurait cru que des femmes

soient capables d’autant de raffinement dans le vice et les supplices. Elle essayait de se ressaisir, de se persuader qu’elle ne vivait pas un cauchemar. Mais non, tout était vrai. Atrocement vrai. Au-dessous d’elle, dans une église désaffectée, deux douzaines de fille esclaves et une prêtresse démente se tordaient les unes contre les autres, haletantes, gémissantes et hurlantes. Et ça paraissait ne jamais devoir finir.

Peu après deux heures du matin, Ma se fit servir un souper. Foie gras, champagne, plateau de fromages et fruits exotiques. Assise sur sa table de métal luisant, elle mastiquait avec gourmandise. Rangées en demi-cercle devant elle, les filles l’observaient, menton plaqué sur le rebord de métal, bien rangées côte à côte, bras relevés, mains derrière la nuque, et, bien sûr, du côté invisible, les genoux nus sur le dallage froid.

— Quand nous prendrons le pouvoir, dit Ma, vous aurez toutes droit au festin. En attendant, il faut mériter l’avenir.

Elle rit :

— Je parle des méritantes. De celles qui obéissent bien, qui ne renâclent pas au service, ne trichent pas.

Fascinée, la journaliste observait les visages hâves et épuisés qui buvaient des yeux foie gras et fromages. Des friandises dont toutes ces filles avaient depuis longtemps perdu le goût…

Ma repoussa son assiette.

— Germaine, ordonna-t-elle, enlève.

La fille désignée se leva. Petite brune méditerranéenne qui avait dû être sculpturale avant les privations. Il lui restait tout de même une jolie chute de reins et des seins en poire, qui se balançaient tandis qu’elle allait jusqu’à la grande armoire. La fille en sortit un objet qui intrigua Fanny. Une sorte de boule de cuir munie de deux lacets longs et forts. Puis des menottes d’acier bruni. La fille revint vers Ma, elle introduisit d’elle-même la boule de cuir dans sa bouche et noua les lacets derrière sa nuque, serrant au maximum. Puis elle glissa successivement chaque bracelet à ses poignets devant elle, faisant claquer le mécanisme. Après, elle tendit les bras en avant et se mit à débarrasser.

« Ça y est, je pige, se dit Fanny, on la bâillonne pour qu'elle ne soit pas tentée de manger. Et on lui enchaîne les poignets devant afin qu'elle ne puisse pas faire sauter le bâillon.

Germaine s'en alla, portant le plateau chargé vers les cuisines. Ce soir, c'était elle qui était de corvée de cuisine… Quand elle revint, Ma vérifia de la main, avant de la détacher, qu'elle n'avait pas trouvé quand même le moyen de se libérer du bâillon et de manger.

Elle ôta le tout.

— Tu es une bonne fille, murmura-t-elle en lui flattant la croupe. Si tu continues dans cette voie, je te récompenserai, plus tard.

Elle étudia tour à tour les silhouettes rangées d'elles-mêmes devant elle, au garde-à-vous, toutes nues, maintenant. Elle sourit, ses filles étaient exactement comme elle les aimait. Epuisées, blanches, cernées. Elle les parcourait des yeux, cherchant qui elle pouvait préférer. Myriam, la fouetteuse au corps balafré ; Juliette, la gosse qui appelait parfois sa mère en cours de dressage ; Josiane, celle qui rougissait toujours quand elle la faisait se déshabiller et les autres, toutes différentes mais pourtant toutes semblables. Humbles, vaincues d'avance… Elle fit signe à Gladys d'approcher.

— Qui t'a mise enceinte, au juste ? Je ne me rappelle plus.

Gladys battit des paupières.

— Paulo…

— Ah, oui. C'est très bien. Il fait des filles, généralement, c'est très bien. Tu auras une fille. Allez, va faire descendre la table. Le moment est venu.

Fanny Ambroso commença à se demander si, cette nuit, elle allait avoir le temps de digérer toutes les surprises trouvées ici : Actionnée de loin par l'index de Gladys posé sur un bouton, la table se mettait à descendre sous terre, disparaissant lentement dans une ouverture de son socle..

A présent, la table remontait, toujours silencieuse, comme quand elle avait disparu dans le sol tout à l'heure. Il y eut un chuintement de rouages quand elle reprit sa place. Fanny écarquilla les yeux : sur la table, un homme.

Nu. Attaché bras et jambes en croix. Qui l'avait donc attaché, en bas, dans les sous-sols ? Il y avait donc d'autres esclaves ? Combien ?

L'homme était jeune, musclé, beau. Au milieu de son front, sous de courtes mèches brunes bouclées, une marque, rouge, imprimée entre les sourcils. Il paraissait dormir, indifférent aux folles penchées côte à côte sur lui.

« Ça ne va pas, ça ne va décidément pas, murmura Fanny. Réveille-toi, tout ça, c'est des hallucinations. Tu n'es pas ici, tu es à Paris, chez toi, dans ton lit, en train de lire le dernier *Cosmopolitan* en croquant des gâteaux au chocolat. »

Elle faillit se pincer, et se retint, consciente du ridicule de sa réflexion. Hélas, elle était bien où elle avait voulu être. Dans l'antre de la secte des Amazones. Et maintenant, après des scènes d'une folie à se taper la tête contre les murs, on passait à l'homme. Pour quoi faire, après avoir tant craché sur l'homme ?

Elle oublia tout. Magnétophone et appareil photo, se recroquevillant dans son survêtement, incapable de faire autre chose que d'observer, et de noter mentalement.

Ma désigna une fille. Au hasard.

— Colette. A toi d'officier.

La fille, une petite brune aux cheveux très courts, s'avança mécaniquement vers la table. Elle se conduisait comme si elle savait tout ce qu'il fallait faire, comme si la nouvelle cérémonie s'était déjà souvent déroulée.

Elle se mit à genoux, docilement, dans l'échancrure de la table. Le sexe du gisant disparut dans sa bouche. Au bout de cinq minutes, elle se rejeta en arrière, exorbitée, la bouche inondée.

— Avale, ordonna Ma.

Colette obéit, à longues déglutitions saccadées.

Fanny porta les deux mains à ses lèvres. Pour s'empêcher de hurler : En bas, le bruit lancinant d'un couteau de cuisine électrique s'élevait. L'instrument était tenu par la vieille prêtresse qui relevait de l'autre main le sexe redevenu souple de l'homme drogué. La double scie vibrante qui jetait tous ses feux dans la lueur des bougies s'abaissa vers le sexe, cherchant la base, à ras des poils du pubis.

Fanny hurla. Incapable de se retenir, lâchant à pleins poumons toute l'horreur accumulée depuis le début de la soirée. Et cette répulsion terrible pour la mutilation atroce qui se préparait.

Fanny reculait vers la petite fenêtre par où elle était entrée, se dépêchant d'enfouir dans son sac le magnétophone et l'appareil photo. Débouchant d'un escalier tout proche, deux filles apparurent. Aussi nues l'une que l'autre. La première était Myriam, fouet à la main. L'autre était l'une des gouvernantes au crâne presque tondu. Elles s'approchaient lentement, l'air sûres d'elles. En bas, Ma se mit à hurler, entourée de sa cour de cauchemar :

— Attrapez-la !

Fanny respirait très vite tout en commençant à repousser à tâtons la fenêtre derrière elle.

— Venez avec moi, fit-elle soudain à voix basse, pour que les deux filles soient seules à l'entendre. Venez. Sauvez-vous. Vous voyez ce qu'elle fait de vous. Des esclaves. Allez, ré veillez-vous, reprenez conscience, suivez-moi.

Interdites, elles l'observaient, balancées sur leurs jambes. Elles n'étaient qu'à trois mètres de Fanny, maintenant, et celle-ci pouvait voir des détails qu'elle n'avait pas pu noter tout à l'heure du haut de la balustrade : le teint était encore plus maladif qu'elle n'aurait pu le croire, le ventre encore plus creux entre les os saillants des hanches. A chaque inspiration, leurs côtes pouvaient se compter.

— Suivez-moi, redevenez libres, insista Fanny en se soulevant à deux mains pour s'asseoir sur le seuil de la fenêtre.

La gouvernante agita soudain les bras en hélice autour d'elle.

— Sorcière ! glapit-elle d'une voix hystérique.

Elle poussa Myriam en avant.

— Arrête-la ! Tout de suite !

Fanny n'eut pas le temps de réagir. Dans une détente nerveuse qui la projeta en avant de deux mètres, la fille au corps balafré surgit sur elle, yeux exorbités, le fouet à la main. Tenu non plus par le manche, mais par le milieu du tressage de cuir. Le fouet siffla vers Fanny.

Celle-ci, à demi sortie de la fenêtre, attrapait déjà sa corde pour s’y suspendre dans un balancement de reins quand elle se bloqua net, les rétines traversées d’éclairs.

Quand elle s’affala, le ventre en travers de l’appui, bras ballants à l’extérieur, cuisses et jambes restées dedans, elle eut le temps de voir dégringoler au sol son sac d’où s’échappaient Olympus et magnétophone. Puis elle se dit qu’elle avait vraiment très mal à la nuque, là où une sorte de coup de marteau l’avait cueillie en pleine fuite. Elle s’évanouit, le nez dans la vigne vierge qui noyait la pierre d’appui de la fenêtre.

CHAPITRE IV



L’inspecteur Aimé Brichot, des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, tourna le loquet de la porte de sa flèche : l’inspecteur principal Boris Corentin. Boris, il le savait, ne fermait jamais à clé son studio de la rue de Turbigo. Expliquant, quand Brichot le lui reprochait, qu’il n’avait rien à voler, chez lui. Et c’était vrai. Une commode banale, un fauteuil Voltaire, quelques chaises, un lit et une penderie. C’était tout son avoir de policier célibataire, avec un réfrigérateur, une cuisinière et un tourne-disque. Plus ses livres, bien sûr. Mais quel voleur s’intéresse à des livres ?

Aimé Brichot se figea sur le seuil. La situation était encore plus grave qu'il ne le craignait. Midi passé, et Boris aurait dû être au bureau à neuf heures pile. Un rendez-vous important avec le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine. Plus qu'important, même. Il ne s'agissait de rien moins que de mettre la dernière main au rapport sur l'affaire Falquier-Latour[3], le sucrier détourneur de filles mineures que Corentin avait été obligé de tuer d'une balle de Smith and Wesson. Seule solution possible pour sauver la vie d'une auxiliaire de police à qui le fou avait mis le couteau sous la gorge. Une sale histoire, où l'inspecteur divisionnaire Dumont, adjoint direct de Charlie Badolini, avait fait preuve d'un doigté magnifique, prenant à son compte la version officielle : suicide du sucrier. Et s'arrangeant pour la faire paraître plausible en cas d'enquête de l'I. G.S. Seulement, il fallait revoir ensemble le rapport définitif. Pour ne pas se couper les uns les autres en cas de curiosité intempestive de la part de l'I.G.S.

A neuf heures et demie, Boris Corentin n'était toujours pas là. Aimé Brichot avait téléphoné chez lui, sans rien obtenir. Ça sonnait toujours occupé. Le téléphone devait être décroché.

Au début, il y avait eu de la surprise chez tous : jamais Boris Corentin n'était en retard. Puis l'agacement avait succédé, mêlé d'inquiétude. A midi, Brichot avait décidé d'aller voir.

Il voyait. Et devant le spectacle, il avait mal, du côté de l'amitié.

Allongé à plat ventre en travers de son lit dévasté, l'inspecteur principal Boris Corentin, considéré comme le meilleur des policiers de la Brigade Mondaine et promis à des destinées à l'échelon directorial – Charlie Badolini, qui n'avait pas de fils, voulait en faire son successeur – ronflait dans son oreiller. Nu, la main droite pendant au bas du lit, tenant une bouteille de whisky vide.

La pièce, à demi éclairée par le soleil de mai filtrant à travers les rideaux mal tirés, sentait la sueur, l'alcool, le tabac froid, et un parfum à bon marché.

— Boris… murmura Brichot en s'avançant, qu'est-ce qui s'est passé ?

Déjà, il avait tout compris. Une sortie, la veille au soir. Une beuverie. Une fille levée, et ramenée ici : le parfum entêtant… Puis, après, la cuite.

Totale, systématique. Mais pourquoi ? Jamais encore Brichot n'avait vu sa flèche dans un tel état.

— Boris ! appela-t-il d'une voix hésitante.

Il remonta nerveusement ses lunettes Amor. C'était encore plus sérieux qu'il ne croyait. Boris ne l'entendait même pas. Toujours complètement ivre. Il avait dû absorber des quantités pharamineuses d'alcool.

Aimé Brichot se mit à arpenter la pièce, désemparé. Il fallait absolument trouver une solution. Inventer quelque chose auprès de Baba. Hors de question de lui dire la vérité. Il devait ça à Boris. Au nom de l'amitié. Sa conduite, l'état où il se trouvait, Brichot n'avait pas à juger. Boris avait ses raisons… Maintenant, la seule question était : comment l'aider, le sortir du mauvais pas où il s'était mis ?

Un grésillement saccadé l'arracha à ses réflexions. Il se pencha machinalement vers le téléphone qui avait roulé au milieu de la pièce et remit en place le combiné. Le bip-bip de l'appareil s'arrêta. Laissant place à un grincement de porte dans son dos.

Il vira.

« Tiens, elle est encore là », se dit-il.

La fille le regarda, debout dans l'encadrement de la salle de bains. Aussi embarrassée qu'il l'était. Mais elle, était nue. Une nudité aussi totale que celle de Boris.

Aimé Brichot eut encore plus mal du côté de l'amitié :

« Boris, se dit-il, douloureusement, tu ne pouvais pas trouver mieux ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Il avait devant lui une fille fatiguée, vieillie, usée. Une de ces prostituées au rabais qui arpentent le bitume dans les quartiers louches… Guère plus de trente ans, mais déjà marquée, le teint gris, les cheveux blonds maltraités par les teintures à bon marché, les yeux cernés. Les lèvres démaquillées étaient grasses et molles. Elle avait un corps à l'abandon, gros seins à bouts épais, taille ronde, ventre en avant, toison noire frisée comme une fourrure de mouton. Au milieu des cuisses, des traces de jarretières, en creux. Les mollets étaient maigres, les pieds déformés par le port de trop hauts talons. Aimé Brichot réprima un tressaillement. Il revoyait toutes ces filles superbes, élégantes et élancées que sa flèche avait l'habitude de sortir ; jamais des prostituées, mais des filles qui étaient ses égales.

« Il l'a fait exprès, se dit-il, il a voulu s'humilier, se punir. Mais de quoi ? »

La prostituée parut prendre enfin conscience de sa nudité. Elle recouvrit ses seins d'un bras, cachant son ventre de l'autre.

— Vous êtes qui ? fit-elle, craintive.

Aimé Brichot aspira une longue bouffée d'air, cherchant ses mots. La prostituée l'observait avec un air gentil. Le ton de sa voix était celui d'une brave fille sans complications, gênée d'être surprise encore chez son client. Pas du tout le genre classique des prostituées, qu'il ne connaissait que trop, dans les rafles de police : arrogantes, vulgaires, des chapelets d'ordures sortant des lèvres.

— Je suis son ami, murmura-t-il, je…

La fille fronça les sourcils, inquiète.

— Vous êtes un flic, vous aussi ? Qu'est-ce que vous faites là ? Comment vous êtes entré ?

Brichot comprit que Corentin avait dû se livrer la veille au soir, ce qui aggravait son cas, côté bêtises.

— Oui, je suis un flic, fit-il.

Il désigna du menton le ronfleur.

— Et son ami. C'est vrai, je ne mens pas.

La prostituée poussa un soupir de soulagement.

— Je préfère ça, avoua-t-elle. Vous m'avez fait peur. J'ai cru que vous veniez cambrioler, et…

Elle battit des paupières, sans poursuivre. Mais c'était inutile. Brichot avait compris. La crainte du viol, seule avec un intrus dans un studio où son client aurait été bien incapable de la défendre, même s'il en avait eu envie, vu son état.

Aimé Brichot fit trois pas en arrière, de plus en plus mal à l'aise. Et pris d'une intense pitié : sur la gorge de la fille, il y avait des cicatrices. Des marques de coups. Un souteneur très exigeant, et colérique de surcroît, sans aucun doute…

— Il a beaucoup bu, n'est-ce pas ? interrogea-t-il en essayant de sourire.

La fille hocha la tête.

— Pour ça oui, fit-elle. Il n'arrêtait pas.

Il se détourna.

— Il ne fallait pas le laisser faire…

Elle l'étudia, ahurie :

— Mais, fit-elle, ce n'était pas à moi de l'empêcher. Les clients font ce qu'il veulent.

Brichot sursauta, au mot « client ». Elle venait de lui rappeler la vérité qu'il essayait de chasser : Boris payant une fille…

Elle haussa les épaules, presque pathétique.

— Tenez, inspecteur, fit-elle, je vais me rhabiller, et partir. Mais votre ami, il faut s'en occuper, ça ne va pas.

Elle se passa les deux mains dans les cheveux.

— Qu'est-ce qu'il avait donc à répéter qu'il a tué un homme, et qu'il n'arriverait jamais à se faire à cette idée ?

Elle s'était tournée vers Corentin :

— Enfin, excusez-moi, ce n'est pas mon affaire. En tout cas, votre ami, il fait drôlement bien l'amour.

Elle avait jeté ça avec un regard admiratif.

— Ivre mort, il recommençait. Jamais vu. Vous pouvez dire qu'il a une sacrée santé…

Elle se pencha, passant ses doigts dans les cheveux de Corentin.

— Allez, dors, murmura-t-elle avec affection.

Elle vira vers Brichot.

— J'ai l'habitude des hommes, monsieur l'inspecteur, quand ils ont trop bu, ils deviennent sadiques, tous. Sauf lui. Tenez, excusez-moi de parler boulot, mais il m'a donné du plaisir, pas plus tard qu'il y a deux heures, et pour la troisième fois.

Elle attrapa la robe de chambre de Corentin et s'en couvrit.

— Laissez-le dormir, c'est un gentil, même s'il a tué.

Elle entra dans la salle de bains.

— Je ne m'impose pas longtemps, fit-elle, juste le temps de me refaire une beauté.

Elle sourit :

— Ne vous inquiétez pas. Il a payé.

Elle jeta encore un œil mouillé en direction du ronfleur.

— Allez, je ne te compte pas les suppléments. C'était pour moi.

Elle grimaça, amusée :

Quand même, qu'est-ce qu'il transpirait le whisky, le taureau…

Aimé Brichot se faisait l'impression de veiller un mort. Qui serait mort en ronflant, et aurait décidé de persévérer dans l'éternité. Il était deux heures de l'après-midi et Boris dormait toujours. Il le couvrit avec le drap, puis se dirigea vers la kitchenette, où il trouva de quoi se faire un sandwich. Vers trois heures, il décida d'appeler Jeannette, sa femme, pour lui demander conseil. Jeannette fut rapide et précise : Il avait raison, il ne fallait pas dire la vérité à Baba.

— Mais qu'est-ce que je vais lui raconter ? questionna Brichot, désespéré.

— N'importe quoi. Tiens, j'ai une idée. Dis-lui que Boris s'est intoxiqué hier soir avec des huîtres. Il adore ça, tout le monde le sait. Tu l'as trouvé malade comme une bête, tout seul chez lui, et tu as dû appeler le médecin.

Brichot se tira la moustache.

— On est en mai, Jeannette, prostesta-t-il, les mois sans « R », on ne mange plus d'huîtres.

— Alors, dis que ce sont des rillettes qui ont tourné. Boris adore aussi les rillettes. Rappelle-toi comme il les dévore quand je lui en donne à dîner.

La voix tabagique de Charlie Badolini grinça dans l'écouteur.

— Surtout, restez avec lui ! Une intoxication, ça peut être très grave.

Il y eut un petit chuintement dans l'appareil.

— Quand même, dites-lui qu'il se méfie des rillettes, à l'avenir.

En raccrochant, Aimé Brichot se demandait si le patron avait vraiment été dupe de son mensonge : chez les Brichot, on n'avait jamais été des champions dans cette catégorie-là.

Charlie Badolini reposa l'écouteur et se tourna vers l'inspecteur divisionnaire Dumont. Celui-ci était dans une bonne période, celle d'un régime. Amaigri, l'œil clair, il paraissait avoir rajeuni de dix ans. En tout cas il ne semblait pas avoir trop de mal à chasser son rêve le plus tenace : une gigantesque choucroute au champagne. Analyses médicales obligent…

— Qu'en pensez-vous ? fit le patron de la Brigade Mondaine. Brichot me raconte des histoires. Je le connais comme si je l'avais fait. Vous voulez que je vous dise mon avis ? Corentin n'a pas digéré l'affaire Falquier-Latour. Hier soir, à l'idée de reparler de tout ça ce matin, dans mon bureau, il a eu envie d'une cuite. Et ça a dégénéré. C'est tout. J'en mets ma main au feu. A l'heure qu'il est, il doit cuver une de ces gueules de bois…

Il sourit, amusé.

— Quand même, reprit-il, il devrait commencer à devenir raisonnable ! Enfin, c'est quelqu'un à qui on peut pardonner une petite faiblesse de temps à autre, non ? Bien sûr, tout ça reste entre nous. Pas un mot à Corentin ni à Brichot. La fidélité en amitié, c'est sacré.

Dumont se remua sur sa chaise, compréhensif. Toujours la célèbre préférence de Charlie Badolini pour Boris Corentin, le fils qu'il aurait rêvé d'avoir, y compris avec ses excès…

— Au fait, reprit le patron de la Brigade Mondaine, on a réellement besoin de lui pour ce rapport Falquier-Latour ?

L'inspecteur divisionnaire Dumont fit la moue.

— Non, c'était juste pour le principe.

Charlie Badolini se fit amène.

— Il vous doit une fière chandelle, vous savez. Et nous vous devons tous aussi une fière chandelle. Vous avez été parfait.

Dumont sourit modestement.

— La fameuse entraide de la police, émit-il. Après tout, à quoi ça aurait pu servir que la vérité se sache ? Vous voyez les articles dans les journaux qui ont pris pour vocation de tout critiquer ? Non, je n'ai fait que mon devoir d'ancien.

Il tâta sa bedaine réduite par Ie jeûne du régime. Assez satisfait de son homélie.

— N'empêche, conclut Charlie Badolini, vous avez eu du réflexe sur le tas, ça ne s'oublie pas.

Dumont daigna apprécier l'hommage. Aussi près qu'il était de la retraite, c'était toujours bon à classer dans sa mémoire, un satisfecit de commissaire divisionnaire. Il vient souvent un moment où ce genre de chose est utile à ressortir.

Boris Corentin mâchouilla longuement. Avec un rictus de douleur. Il avait l'impression que, dans sa bouche, sa langue pesait une tonne.

— Mémé, balbutia-t-il, je n'ai pas trop déconné ?

Brichot se fit perplexe.

— A première vue, l'un dans l'autre, tu es resté dans des limites acceptables.

Il se gratta la moustache.

— Boris, fit-il, quand je dis : acceptable, je suis gentil. Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il t'a pris ? Le patron va être furieux. Espérons encore qu'il va marcher à mon roman.

Corentin remonta avec dignité son drap jusqu'à son cou.

— Qu'est-ce que j'ai mal au crâne ! geignit-il. Sois gentil, il y a de l'aspirine sur la commode…

— C'est bien le moment de se plaindre, gronda Brichot en se levant.

Il tendit les comprimés, avec un verre d'eau cherché à la cuisine.

— Tiens, bois, chat de gouttière.

Corentin but sans protester. Brichot alla s'asseoir dans le fauteuil Voltaire.

— J'ai vu la fille, elle était encore là quand je suis arrivé. Tu trouves mieux d'habitude ! Tu baisses…

Corentin le fixa.

— Ah ? Elle m'avait dit : « Je m'en vais. »

— Elle ne s'en est pas allée. Elle avait sommeil, elle aussi.

Corentin ferma les yeux. Il avait l'impression que sa tête était un tambour d'orchestre jamaïcain. Ses tempes résonnaient comme sous les coups de poing d'un batteur drogué.

— D'une certaine façon, elle est assez sympa, tu ne trouves pas ? insista Brichot, sadique.

Boris Corentin rameuta péniblement des souvenirs de bars inconnus, de conversations lamentables. Un visage ultra-maquillé aux cheveux flous surnageait. Avec, en dessous, un décolleté profond où deux seins blancs tressautaient à chaque éclat de rire de leur propriétaire. Rire provoqué par l'immense astuce de la conversation de son vis-à-vis : le pilier de bar de nuit, Boris Corentin.

— Sympa, oui, articula-t-il péniblement en se souvenant avec un haut-le-corps subit du décolleté qui l'avait tellement excité, il ne savait plus où.

— Ça valait réellement le coup de te mettre dans des états pareils, la perspective d'avoir à reparler de l'affaire Falquier-Latour ? jeta Brichot, contracté.

Corentin se voûta.

— Ah, tu avais compris…

— Évident, *my dear.* On avait rendez-vous, ce matin, toi et moi, où tu sais et pour ce que tu sais. Alors, je vais te dire : tu as repensé à tout ça, hier soir. Tu t'es revu pressant la détente, et tuant un homme, et tu t'es mis à boire… Mais bon Dieu, quand est-ce que tu réaliseras que ton geste a sauvé une vie humaine ? Et qu'il n'y avait pas d'autre solution ?

— Tu as raison, reconnut Corentin, je suis idiot…

Il se fit frileux dans ses draps. Aimé Brichot l'étudiait, curieux. Ahurissant, comme sa flèche avait l'air frais, malgré sa nuit de dingue. Même pas de poches sous les yeux, et le blanc de l'œil toujours blanc. Il rêva avec une ébauche de jalousie sur le pouvoir de récupération dont la nature a doté certains. Pas lui. Deux apéritifs, et c'était la crise de foie assurée. Boris, avait bu en une nuit l'équivalent de ce que lui buvait en trois mois, et encore, et il était net, propre, parfaitement réveillé, avec tout juste un petit mal de tête. A la limite, l'hypothèse rillettes avariées serait dure à faire passer. Une intoxication alimentaire, ça marque.

— Tu ne t'en tireras pas aussi facilement, grinça-t-il. J'avais bonne mine, moi, chez Baba, ce matin ! Et tu crois que ça m'a amusé de lui téléphoner pour lui raconter n'importe quoi ?

Corentin prit l'air penaud.

— Tu as raison, Mémé. Il faut me pardonner. Merci quand même pour tout.

Il crispa ses mâchoires.

— Pourvu que je n’aie pas trop dit de conneries, hier soir…

Aimé Brichot se leva.

— Ah ça, tu en as dit !

Corentin se bloqua.

— Comment tu le sais ? fit-il inquiet.

— Je sais, coupa Brichot presque aigre. La fille m’a raconté tes déblatérations morales.

— Ah oui ? fit Corentin.

Il se rejeta en arrière.

— Qu’est-ce que je peux m’en vouloir…

Aimé Brichot se leva :

— Allons, fit-il gaiement, tout ça, c’est le passé. Regarde, il fait beau dehors. Ça faisait si longtemps…

Il prit l’air soucieux, brusquement.

— Tu te sens capable d’aller au bureau ?

Corentin joua les étonnés :

— Peut-être, mais pourquoi faut-il que j’y aille, au juste ?

Aimé Brichot se gratta la calvitie.

— Baba a une idée pour toi. Enfin, pour nous.

Charlie Badolini luttait pour ne pas examiner cliniquement Boris Corentin. Entre parenthèses, c’était déjà fait. Avec un certain respect. Pas la moindre trace sur son visage des excès de la nuit précédente. Car, du premier coup d’œil, il avait confirmé son intuition. Une intoxication alimentaire, une vraie, ça marque. Il savait. Il en avait eu une. Une fois. Jamais oubliée.

— Monsieur Corentin, commença-t-il, aimable, vous avez vite récupéré. Mes félicitations.

Corentin se sentit déshabillé.

« Mince, pensa-t-il, il se doute de quelque chose. »

Il releva bravement la tête.

— Merci, monsieur le divisionnaire. Et veuillez m’excuser pour ce matin.

Charlie Badolini roula des yeux. Avec, dans le regard, un éclair ironique à peine perceptible.

— Un empoisonnement alimentaire peut arriver à tout le monde, n’est-ce pas ?

Il s’était tourné vers Brichot. Celui-ci serra ses fesses sur sa chaise. Sans rien dire. Un ange aux tempes migraineuses s’était mis à voleter dans le bureau directorial avec des doses pesantes d’alcool sous les ailes.

Corentin préféra ne pas répondre. Dans la situation d’infériorité où il se trouvait, c’était préférable.

— Bon, reprit gaiement Charlie Badolini, puisque vous voilà de nouveau d’attaque, nous allons parler travail. J’ai quelque chose à vous proposer.

Il se pencha.

— Vous aimez les blondes, Corentin ?

Corentin vacilla un peu sur sa chaise.

— Je ne vois pas le rapport, avoua-t-il.

Le patron de la Brigade Mondaine daigna ne pas abuser de son effet.

— Je connais une blonde, trente ans, jolie, intelligente…

Il toussa.

— Et qui a disparu.

Il ouvrit un dossier.

— Écoutez-moi bien. Un certain Serveau, Gaston Serveau, directeur d’un magasine appelé *l’Etrange,* a signalé la disparition, depuis trois jours, d’une journaliste free-lance du nom de Fanny Ambroso, partie enquêter sur une secte bizarre sur laquelle, hélas, nous n’avons pas d’autres renseignements. Avant de partir, elle lui avait dit qu’elle prenait des risques. Mais elle n’avait pas voulu en dire plus. Refusant de révéler où elle allait.

Il se pencha en avant.

— Vous voulez voir la photo ?

Corentin tendit la main.

— Donnez toujours, fit-il, princier.

Il examina le cliché. Attentif. Une fille ravissante, c’était vrai. Avec un petit nez relevé à narines larges de bonne vivante. Les yeux brillaient,

précis, nets, « crevant » Ie cliché.

— Je prends, dit-il.

Charlie Badolini s’étouffa.

— Vous prenez quoi ?

— L’enquête, non ? C’est de ça que vous vouliez parler ?

Dans son coin, Brichot sourit, satisfait ; tout rentrait dans l’ordre. Boris redevenait Boris, et il y était pour quelque chose, lui, Aimé Brichot.

Charlie Badolini alluma une Gauloise bleue.

— Monsieur Dumont, fit-il rêveusement en se dirigeant vers la fenêtre qui donnait sur la Seine, vous avez eu encore une fois raison. C’est exact, rien d’autre que la disparition d’une jolie fille ne pouvait sortir Corentin de sa déprime.

Il agita sa cigarette entre index et majeur.

— Vous savez, inspecteur, fit-il avec une fausse colère dans le ton, que je commence à trouver que vous avez un peu trop souvent raison, ces temps-ci ?

CHAPITRE V



— Ça s'appelle comment, ton truc spécial ? interrogea Ginette Rabisseau.

Loulou observa celle qu'il surnommait mentalement « la vieille » sans que l'expression franchisse le seuil de ses cordes vocales, évidemment. A quarante-trois ans, son âge avoué, Ginette n'était sans doute pas mal conservée avec son joli petit visage fin aux yeux en amande et son corps un peu gras, à la limite du replet, comme il préférait chez ses partenaires, mais elle avait quand même son âge. Pattes d'oie, une vague flétrissure de la peau sous le menton, et un léger début de ptôse aux seins. Tout à fait remarquable à part ça. A vingt ans, Ginette Rabisseau avait dû posséder de vrais obus, comme on disait à son époque, paraît-il. Le malheur était que les obus amorçaient leur descente balistique.

Il plissa ses grosses lèvres gourmandes de sanguin.

— Il y a plusieurs noms, dit-il. Les colonnes d'Hercule. Le chèvre-pied. Ou bien la double aubépine.

Elle se tortilla dans ses draps de lit rose bonbon.

— La double aubépine ? Ça c'est tordant. Pourquoi ?

Il haussa les épaules. Magnifique. Ginette le buvait des yeux. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Elle s'était fait lever à la brasserie du Palais, non loin du quai des Orfèvres, où elle prenait un sandwich après son service du matin, quand un grand garçon blond de vingt-cinq ans au plus avait commencé à lui faire de l'œil. Ginette Rabisseau, veuve d'un policier tué l'année précédente par un gangster fou, lors d'une opération sur un hold-up de succursale de banque dans le XIIe arrondissement, avait subi la disparition de son mari avec un double chagrin. Celui, d'abord, de perdre un être cher, un compagnon de vingt ans. Mais aussi celui de perdre un fameux compagnon de plaisir. Restée veuve, elle n'avait pas tardé à se tortiller du côté des hommes. Avec des succès divers. Quatre aventures en un an, et rapides. Une misère. Et puis, elle avait connu Loulou. Huit jours plus tôt. Depuis, le bonheur. Trop beau pour durer, se disait-elle. Alors, elle passait par tous ses caprices.

— Les colonnes d'Hercule, je crois que je comprends, reprit Ginette, l'air de réfléchir profondément, le chèvre-pied aussi. La double aubépine, j'avoue que ça me laisse perplexe…

Elle avança les ongles et gratta les pectoraux larges, dessinés en chapiteau entre les épaules noueuses.

— Si on essayait ? minauda-t-elle, je comprendrais peut-être mieux…

Maintenant, elle se laissait faire, la tête abandonnée de côté, bras ouverts. Loulou lui avait relevé les jambes à la verticale, l'aidant à prendre appui de ses talons contre ses propres épaules. Doucement, il la fit se soulever en s'accrochant à lui avec ses talons, pour pouvoir mouvoir son bassin. Agenouillé contre elle, le ventre contre ses cuisses relevées, il avait saisi ses jarrets. Il la pénétra lentement, avec de petits coups de reins attentifs, jusqu'à se coller complètement à elle.

Maintenant, elle se moquait bien de savoir pourquoi cette position s'appelait la double aubépine. Tout ce qui l'intéressait, c'est que c'était bon. Elle se sentait comblée, sans la moindre gêne, pénétrée au plus profond de son ventre. Obéissant aux conseils de Loulou, elle allait et venait du bassin, tirant sur ses talons rivés dans sa nuque.

Il veillait à ne pas trop précipiter les choses. Merveilleux d'invention, sachant toujours deviner quand elle était au bord d'exploser. Enfin, il sut qu'elle ne pouvait plus se retenir.

— Bouge, toi seule, dit-il.

Elle accéléra les balancements de son bassin. Son accès de bonheur fut si violent qu'elle se tordit, la tête secouée de droite à gauche dans l'oreiller. Quand elle reprit conscience, elle leva vers lui des yeux transfigurés.

— Ah, je t'aime, murmura-t-elle, en refermant lentement les cuisses.

Loulou la laissa récupérer dix bonnes minutes. Ayant demandé si ça la gênait qu'il fume une cigarette, elle avait dit que non, émue par l'attention. C'était plutôt à elle de se montrer attentionnée. Quand on a la chance d'avoir un amant dont on pourrait être la mère, il ne faut pas se montrer maladroite.

— Ginette, fit Loulou en produisant un joli rond de fumée, je ne voudrais pas avoir l'air de jouer les profiteurs, mais je voudrais te demander un petit service.

Elle battit les paupières.

— Bien sûr ; mon chéri, mais si c'est de l'argent, je te préviens, je suis sans réserve.

Une ombre passa sur son visage.

— Je suis veuve, tu sais, et le salaire d'une femme de ménage, ça ne va pas chercher loin.

La plupart des femmes de ménage, quai des Orfèvres, sont des veuves de policiers. Toujours la « grande famille » qui tend la main en cas de malheur. Ginette Rabisseau travaillait le matin à la Brigade Mondaine.

Loulou chassa de son front, d'un mouvement de nuque, une mèche qui lui descendait sur l'œil.

— Rassure-toi, reprit-il, souriant. Il ne s'agit pas d'argent.

Il se leva et se dirigea vers son blouson de cuir, posé en travers d'un fauteuil bas. Il en extirpa un petit appareil photo japonais.

— Regarde ça, dit-il en revenant s'asseoir contre l'épaule de Ginette.

Elle se pencha, attentive. Ses seins se balançaient entre ses bras.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? interrogea-t-elle, intriguée.

Il prit une longue inspiration.

— Ginette, je t'ai dit qu'autrefois j'ai été gigolo, que je me suis racheté, et que ça n'a pas été facile, crois-moi. Eh bien, je voudrais aider les autres. Ceux qui sont toujours dans le pétrin, et qui veulent s'en sortir, sans savoir comment y parvenir.

Il la fixait, l'air sincère.

— J'en connais plusieurs, tu t'en doutes. Mais pour réussir ce que je veux, fonder une espèce d'amicale, d'entraide, tu comprends, j'ai besoin de beaucoup de noms.

Il se serra un peu plus contre la veuve du policier.

— Les noms dont j'ai besoin, dit-il, il y en a plein dans le fichier des archives de la police.

Ginette prit l'appareil photo et le retourna entre ses doigts.

— Je commence à comprendre, murmura-t-elle. Tu voudrais que je photographie des fiches.

Il approuva.

— Ça n'est pas bien compliqué, dit-il avec entrain. Quelques centaines de clichés. Tu as le temps, je ne suis pas pressé.

Elle reposa l'appareil photo.

— C'est grave, ce dont tu me parles. Tu me promets que c'est vraiment pour aider les gens ?

Elle posait la question par pure conscience, se cachant à elle-même une hypothèse qu'elle ne voulait pas envisager : que Loulou se serve d'elle dans un but mystérieux et inavouable.

— Ginette, fit-il après un long silence, tu t'imagines quoi, vraiment ? Est-ce que je me permettrais de te mêler à quelque chose de louche ?

Il plongeait ses yeux bleus dans les siens, visiblement attristé. Elle entoura ses épaules de ses bras.

— Bien sûr que non, tu es fou… Je te crois, mais mets-toi à ma place…

Elle vibra.

— Ce que tu me demandes est illégal.

Il soupira :

— Si on s'attachait à ça dans chaque acte de la vie, on ne ferait rien. Tu n'as donc pas compris que je n'ai pas d'autre moyen de connaître ceux qui s'embourbent dans ce que je n'ai que trop connu ? Est-ce que j'ai accès aux archives, moi ? Non, alors, comment veux-tu que je fasse ? A part te demander de m'aider.

Il se tourna sur lui-même, princier.

— Je ne fais rien que te demander, remarqua-t-il pardessus son épaule.

Ginette Rabisseau mit en balance deux choses précises. Un : le dos puissant qui se dressait devant elle, avec toutes les promesses, si souvent tenues, que sa magnificence physique impliquait. Deux : l'affaire des fiches, tellement délicate. Sa réflexion ne dura pas longtemps.

Juste les deux petites minutes nécessaires à chasser dans un repaire secret de sa mémoire, et de son jugement, les quelques questions gênantes relatives à l'opération demandée, vu sa situation de veuve de policier et de femme de ménage du quai des Orfèvres. Un aperçu des risques encourus, en cas de complications, lui fit encore un peu battre le cœur. L'image du corps somptueux de Loulou chassa toutes ses craintes. Tant pis pour les risques. Elle verrait bien. Demain est un autre jour.

— Ça marche comment, ton appareil ? fit-elle d'un ton faussement distrait.

Loulou termina sa démonstration.

— Tu vois, fit-il, enjoué. Rien de plus facile. Clic, clic, et clic… C'est tout, je me charge du développement.

Il parut réfléchir.

— Ah, j'oubliais. Cette fois, c'est un vrai service…

Les yeux de Ginette s'embrumèrent.

— Ah, non, tu me demandes déjà beaucoup.

Il rit :

— Fais ta paniquée, ça te va très bien ! Voilà, il y a une fiche que je voudrais que tu ne photographies pas. La mienne. Berthier Jacques.

Elle haussa les épaules.

— J'imagine bien. Tu me prends pour une gourde.

Il secoua la tête.

— Arrête. Tu ne la photographies pas, mais tu la prends.

— Je la prends ? s'exclama-t-elle, ahurie.

— Oui, tu la prends, entre tes doigts, et tu me la donnes.

Elle vacilla un peu.

— Ça, c'est totalement interdit.

Il lui enlaça la taille.

— Mon poulet rose, sois gentille. Je veux oublier mon passé. Là-bas, dans l'île de la Cité, mes antécédents sont inscrits noir sur blanc dans des tiroirs. Ça me tourne les sangs de savoir que, n'importe quand, quelqu'un peut sortir ma fiche.

Il soupira avec une consternation pathétique.

— J'ai fait des fautes, d'accord, mais pourquoi ça me collerait à vie ? Tu trouves ça juste, toi ? Je suis honnête, je travaille, j'ai le droit d'exiger que la société tire un trait sur mon passé, que j'ai payé, que j'ai rayé. Au lieu de ça, qu'est-ce qu'elle fait, la société ? Elle me garde en fiche, comme un malfaiteur, qu'on peut un jour, à volonté, couvrir d'enquiquinements.

Ginette ne l'écoutait plus. Le visage collé contre la peau, dans le creux de son cou, juste au-dessus de la clavicule, elle humait à pleines narines la formidable odeur de la jeunesse. Douce sueur saine, chaleur du sang qui battait dans une artère à la base du cou…

« Normal, se dit-elle, j'ai l'âge où il faut commencer à payer, de quelque manière que ce soit… »

Elle passa ses lèvres sur le cou, de gauche à droite, remontant jusqu'au menton piquant.

— Berthier, Jacques, fit-elle à voix basse, je me rappellerai.

Elle avait planté son doigt sur le front de Loulou, entre les sourcils un peu au-dessus.

— C’est quoi, ça ? Tu ne me l’as jamais dit.

Il rit.

— Tu ne m’as jamais encore posé la question.

Il haussa les épaules.

— Un vieux souvenir. Une époque idiote. Une secte, tu vois, genre assimilé Krishna. J’y avais une maîtresse. Elle a tellement insisté…

Ginette contempla la marque curieuse. Ronde comme une pastille. Imprimée en creux dans la peau, légèrement ambrée. On aurait dit une tache de vin.

— Tu ne la fais pas enlever ?

Il se toucha le front de l’index.

— Oui, un jour, peut-être, ça doit se gommer.

Il exhiba ses dents parfaitement rangées dans un sourire d’ivoire.

— Ça intrigue, fit-il, et moi, je m’en fiche.

Elle changea de sujet.

— La double aubépine… fit-elle rêveusement, je ne vois toujours pas pourquoi ça s’appelle comme ça.

Il cherchait ses lèvres.

— Tu veux qu’on recommence ? On aura peut-être l’illumination.

Elle ouvrit ses bras.

— Tiens, fit-il en se collant contre elle, je t’apprendrai d’autres positions. La victoire sans ailes, la chair de l’orchidée, la baguette du sourcier.

Il releva la tête.

— A moins que tu ne sois curieuse plutôt du grand écart, du triangle des Bermudes ou du compas de Phidias ?

Elle releva les jambes à la verticale, cherchant à atteindre ses épaules avec ses talons.

— Retravaillons la double aubépine, tu veux ? Pour le reste, on verra une autre fois.

La première chose qui vint à la conscience de Fanny Ambroso, ce fut une douleur en tenaille de chaque côté de la tête. Avec, en plus, comme une morsure à la nuque. Là où elle avait reçu un coup de manche de fouet.

Mais le fond de la douleur, elle le comprit tout de suite, c'était une migraine atroce, lancinante, comme si elle avait trop bu la veille. Elle n'avait pris qu'une seule cuite dans sa vie. Il y avait des années, elle s'en souvenait, quand elle était journaliste stagiaire. Pour « frimer » avec des camarades hommes. Une expérience jamais renouvelée.

Après, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas se lever du lit de fer où elle était couchée. Pour cause d'entraves. Un système bizarre et dément. Son poignet gauche était attaché à sa cheville gauche, son poignet droit à sa cheville droite. Elle était sur le dos et, quand elle voulait refermer les cuisses, les liens exerçaient une traction douloureuse sur sa colonne vertébrale, à la hauteur des épaules.

Elle se mordit les lèvres s'apercevant qu'elle était nue.

Machinalement, elle vérifia ce qu'elle savait déjà. Aucune issue. Porte cadenassée dans le mur, pas de fenêtre, juste une grille d'aération, comme si elle était dans une cave. D'ailleurs l'atmosphère, tiède, était humide. Un climatiseur ronronnait contre la grille d'aération. Elle se figea, notant un détail qui lui apparaissait seulement dans la faible lumière de l'ampoule nue pendue au plafond : murs et porte étaient matelassés. Comme dans une chambre d'hôpital psychiatrique.

Elle se coucha de côté. Là au moins, ses cuisses ne s'ouvriraient plus même si cela lui faisait mal. Elle se mit à réfléchir. Sa langue était dure, sèche. Pas de doute, on l'avait droguée. Pourquoi, sinon, était-elle si faible ? Et si bizarre ? L'impression de flotter sur son matelas. Elle se tordit pour examiner ses bras.

C'était bien ça. A la saignée du coude gauche, un petit point rouge. On l'avait piquée. A quoi ? Elle cessa vite de chercher. Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était réveillée et, déjà, elle se sentait épuisée, tournoyante, de plus en plus pâteuse.

Juste avant de sombrer de nouveau, elle eut l’impression fugitive qu’un œilleton s’était mis à briller au centre de la porte.

La traction sur ses muscles était devenue intolérable et inconsciemment, dans son sommeil revenu, elle vira sur elle-même. Reprenant sa position première, sur le dos, cuisses ouvertes à l’équerre, jambes repliées vers ses poignets.

CHAPITRE VI



Malgré l’heure d’été, en vigueur depuis plus d’un mois, il faisait largement jour à six heures du matin. Ginette Rabisseau franchit dans le soleil le seuil du 36 quai des Orfèvres. C’était l’heure d’aller au travail.

Elle se rendit chez le préposé. Celui-ci lui remit toutes les clés des bureaux, y compris celles des archives. Puis elle alla chercher son matériel, et s’équiper pour son travail de la matinée : le nettoyage de ces lieux préservés et secrets que sont les bureaux, annexes et archives de la PJ.[4]

Ginette essayait de réprimer les battements de son cœur. Elle se disait qu’elle était folle, et que son mari devait se retourner dans sa tombe de policier mort en service commandé. Mais c’était plus fort qu’elle. Loulou voulait sa fiche, et les photos de quelques autres.

Elle n’était pas naïve au point de ne pas se rendre compte que si elle ne lui obéissait pas, il n’y aurait plus jamais de « leçons d’amour » et qu’à quarante-trois ans, on retrouve difficilement une telle « affaire ».

Ginette expédiait son service à toute vitesse. Tout allait bien pour l’instant. Elle n’avait croisé que deux inspecteurs en vadrouille de fin de nuit. Sept heures, la bonne heure. Celle où il y a un trou dans la fréquentation des archives. Il fallait se dépêcher.

Elle vérifia encore une fois que personne ne la suivait, sortit son appareil pour s’en remémorer le fonctionnement, et se dirigea vers le fichier.

A neuf heures moins le quart, c’était fini. Une bonne centaine de fiches photographiées, sans jamais avoir été troublée. Elle rangea son appareil dans la poche de sa blouse, tâtant au passsage la fiche Berthier Jacques, qu’elle avait ôtée de sa boîte avec un effort de volonté tout particulier. Si Robert, son mari, l’avait vue…

Elle se bloqua, le sang abandonnant ses artères. Derrière elle, des pas. Elle vira doucement.

— Ah, monsieur Rabert[5], fit-elle, soulagée, vous êtes bien matinal…

Rabert ronchonna dans son double menton apoplectique.

— Je m’en serais bien passé, croyez-le bien, madame Rabisseau.

Il la connaissait bien. Une des plus sympathiques des femmes de ménage, et assez jolie, ce qui ne gâtait rien.

Elle le laissa passer.

— Des problèmes ?

Il toussa :

— Bof, rien d’exceptionnel. Un nom à vérifier dans le fichier.

Elle pria, mentalement, pour que le nom ne soit pas : Berthier Jacques.

Ginette Rabisseau étudiait les liasses de billets avec stupéfaction.

— Mais, fit-elle, très digne, je n'ai pas fait ça pour de l'argent !

Loulou prit l'air très contrarié.

— Arrête ton char, geignit-il, fidèle à son expression favorite dans les moments d'agacement. Un travail, ça se paye. L'association a des fonds.

Il se pencha.

— Je veux que tu acceptes. Sinon, je croirais que tu n'as fait ça que pour moi, et ça, c'est hors de question. Ça ruinerait notre amour.

Elle vacilla :

— Tu m'aimes donc ? Tu ne me l'as jamais dit.

Il l'enveloppa.

— Crétine, on a de la pudeur, même quand on est un homme.

Il se remua sur les fesses.

— Viens, on va répéter le compas de Phidias.

Tandis qu'ils gigotaient sur le lit, les billets de banque tombaient un à un par terre. Dix en tout. Dix billets de 500 francs, soit 5 000 francs.

A côté d'une fiche de police au nom de Berthier Jacques, déchirée en deux.

Et dont le titulaire croyait fermement que sa récupération le mettrait définitivement à l'abri des curiosités policières.

Boris Corentin émit un sifflement satisfait.

— Mon coco, fit-il en se tournant vers Aimé Brichot, elle me plaît de plus en plus, cette Fanny Ambroso.

Il tapota de la main la liasse d'articles réunis le matin même, grâce à des amitiés, dans d'autres genres d'archives que celles de la police. Des archives de journaux.

— Elle a du style, de la vigueur, et du bon sens.

Il eut une moue admirative.

— C'est quelqu'un.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— En plus, elle est jolie, non ?

Corentin éclata de rire :

— Ça gâte le talent ?

Aimé Brichot daigna admettre d’une inclinaison de la nuque.

— Ton plan, Sherlock Holmes ?

Corentin sortit une feuille de couleur jaune.

— Voici la C.R.[6], on va faire un tour chez elle. Tu es du voyage ?

Brichot se leva.

— Tu peux compter dessus.

CHAPITRE VII



Fanny Ambroso ouvrit les yeux. Pour refermer aussitôt ses cuisses, dans un mouvement de pur réflexe. Au point où elle en était, qu’avait à faire la pudeur dans sa situation ?

Une vieille femme aux chairs rebondies dans une étrange tenue d’équitation, jean délavé roulé au-dessus de bottes au cuir craquelé, tee-shirt noir boudinant aux aisselles, l’observait avec attention.

— Qui êtes-vous ? jeta Fanny, étonnée elle-même de la vigueur de son interjection et de la sûreté de son élocution : la drogue qu’on lui avait infligée avait décidément « passé ». Et sa victime avait recouvré toute sa conscience. Presque totalement reposée, même, par de longues heures de

sommeil. Toute migraine avait disparu, seule restait une sourde douleur à la nuque, souvenir d'un certain manche de fouet.

Ma s'assit sur le lit.

— Drôle de question. C'est moi qui devrais être en droit de vous demander qui vous êtes.

Elle rit :

— Au fond, vous savez d'ailleurs très bien qui je suis. Logique : si vous êtes venue ici, c'est que l'endroit vous intriguait. Donc, que vous vous êtes renseignée sur lui.

Elle posa la main sur le pied nu de Fanny.

— Alors que moi, j'ignorais votre existence jusqu'à hier soir. Ne perdons pas de temps. Dites-moi qui vous êtes et ce que vous êtes venue faire ici.

Le regard s'était brusquement durci. Au-dessus d'elle, le climatiseur ronronnait toujours, diffusant une chaleur sèche qui tendait la peau des lèvres de Fanny à la limite de la craquelure.

La journaliste se détourna. Reprenant sa position de côté : l'œil de la prêtresse dont elle avait pu apprécier les talents lesbiens, hier soir, ne se faisait que trop précis…

— J'attends votre réponse, insista Ma, glaciale.

Fanny tordit la nuque vers elle.

— Je ne réponds pas à un interrogatoire de flicarde, surtout attachée comme ça, et dans cette tenue.

La vieille prêtresse éclata de rire.

— Tiens, elle n'est pas banale, celle-ci. Elle crâne, ça m'intéresse.

Elle se mit à jouer avec les doigts de pied de Fanny, les étudiant tour à tour entre pouce et index.

— Tu sais que tu as de jolis orteils ? C'est rare. Le médius plus long que le pouce, comme chez les Grecs, signe de race.

Fanny retira son pied, grimaçant un peu : la rétractation de sa jambe avait tiré sur le lien retenant son poignet correspondant.

— Bien vu, siffla-t-elle, fièrement. Mon père est de Florence. Les premiers papiers de famille datent du XIVe siècle. Du côté de ma mère aussi, ce n'est pas ordinaire. Trieste. Notables ayant pignon sur rue depuis le Moyen Age.

Ma papillota des paupières.

— Tu fais quoi en France ?

Fanny Ambroso la fixa, agacée.

— Faisons un accord, dit-elle, si vous me tutoyez, je vous tutoie, sinon, revenons au vouvoiement réciproque. Quant à moi, je préfère.

La prêtresse émit un sifflement satisfait.

— Très bien, j'aime ce genre de réaction. Alors, j'ai une proposition à faire. Tutoyons-nous.

Fanny secoua la tête :

— J'ai dit que je préférais le vouvoiement.

La patronne de la secte de la Croix Noire se plia un peu sur ses reins. Ahurie. Jamais une fille ne lui avait parlé de cette façon. Le Cas. Avec un grand « C ». Celle-là, il fallait qu'elle l'ait. Absolument, même si au début, elle avait à mettre les pouces. La victoire n'en serait que plus agréable.

— O.K., petite butée, fit-elle, on revient au vouvoiement.

Elle réavança la main.

— Vous êtes jolie, vous savez.

Fanny se mit à haleter. La main dure de la massacreuse de filles se mettait à glisser entre ses cuisses serrées.

— Laissez-moi, murmura-t-elle entre ses dents.

Elle se cabra, faisant grincer les ressorts de son sommier d'un violent coup de reins.

— Et puis j'en ai marre ! hurla-t-elle. Détachez-moi. Ça suffit comme ça, le cinéma. Je ne suis pas une de vos esclaves béates et dociles. Qu'espérez-vous faire de moi ?

Ma la laissa s'exciter une petite paire de minutes.

— Tout doux, la rétive, fit-elle d'une voix tendre. Je suis désolée. Mais il est hors de question que je vous détache.

Fanny se mordit les lèvres. Furieuse contre elle-même. Elle venait de commettre un impair. Deux exigences l'une après l'autre, c'était l'erreur tactique caractérisée. Ma avait accepté de revenir sur la question du tutoiement. Il était idiot de vouloir juste après exiger plus d'elle, dans la situation précise, à savoir celle d'une dépendance absolue.

— Bon, fit-elle, je vous écoute.

Elle plissa les paupières.

— Reprenons la question.

Ma sourit :

— D'accord. Qui êtes-vous ?

Fanny secoua la tête.

— Erreur, je ne parle pas de celle-là. Je voulais dire celle que je vous ai déjà posée : qu'allez-vous faire de moi ?

Ma se caressa les côtes, réfléchissant.

— Tout dépend de vous, finit-elle par dire.

— Ça veut dire ?

Ma sourit. Avec un éclair de cruauté dans les prunelles.

— Vous restez, ou vous ne restez pas ?

— Je ne comprends pas, mentit Fanny.

Ma secoua longuement la tête de gauche à droite.

— Mais si, vous comprenez très bien. Rester, ça veut dire entrer dans la secte. Ne pas rester, ça veut dire…

Elle balaya l'air d'un mouvement gracieux du poignet.

— Il y a tant d'individus sur terre. Un de plus ou un de moins…

Fanny Ambroso réfléchissait à toute vitesse. Essayant de rameuter à son secours ce qui lui avait toujours paru comme la qualité principale de l'intelligence : le bon sens. Le simple bon sens. Elle gisait sur un lit, grotesquement entravée. Livrée aux caprices d'une folle qu'elle avait eu l'occasion de voir à l'œuvre. Pas question de fuir. Autant rêver au mouton à cinq pattes. Par conséquent, la logique était de biaiser. D'avoir l'air d'accepter. Avec une petite crispation morale. Vu ce qu'elle avait pu observer hier soir… Mais avec une consolation en forme de pari à la clé : quand elle sortirait d'ici, car elle en sortirait, elle avait confiance en son étoile, ce n'était pas des articles pour ce ringard pingre de Gaston Serveau qu'elle écrirait, mais un livre, et chez le meilleur éditeur, *of course.* Celui qui lui promettrait, contrat en main, le meilleur des lancements publicitaires, les meilleurs pourcentages et tirages.

Elle se tourna vers Ma, l'air volontairement vaincue.

— Vous êtes la plus forte, murmura-t-elle avec un tremblement étudié dans la voix.

Elle sourit avec une douceur parfaitement imitée.

— Que voulez-vous de moi ?

Ma se redressa. Un éclair de triomphe dans les yeux.

— Parfait… murmura-t-elle. Mais d'abord, justifiez la façon dont vous êtes attachée.

Fanny écarquilla les yeux. Décidément, il fallait apprendre à s'habituer aux règles de folie des conversations d'ici.

— Justifier quoi ? fit-elle.

Ma s'agaça.

— Mais, vous êtes idiote ou quoi ? Cette nuit, vous avez bien vu ? Pourquoi croyez-vous donc que je vous ai fait attacher de cette façon ?

Elle avança une main autoritaire, fouillant entre les genoux.

— Une fille, reprit-elle durement, c'est fait pour s'ouvrir. Les hommes disent : « Pour nous ». Moi, je dis : « Pour moi ». Ouvrez.

Fanny s'exécuta.

— Plus loin, dit Ma, les genoux contre le matelas. Très bien. Voilà. A l'équerre.

Sa main plongea. Fanny se crispa, se battant contre l'autre logique. Pas celle d'ici. L'inverse, celle du monde normal, qui lui disait que tout ça était fou. Elle se plia à la logique qu'elle avait choisi d'accepter. Pour raison de reportage, et aussi par curiosité profonde, son vrai seul vice. Savoir. Comprendre. Étudier.

Elle était en pleine étude. Elle accentua l'ouverture de ses cuisses, sans trop de problèmes moraux, finalement : jamais les femmes ne l'avaient attirée. Hétéro totalement. Alors quoi ? D'une certaine façon, qu'est-ce que ça pouvait impliquer comme conséquences d'offrir son sexe à une femme ? Situation clinique et voilà tout. Tout aurait été différent si Ma avait été un homme. Là, Fanny aurait préféré mourir. S'il était une chose dont elle avait horreur, c'était d'être forcée en amour. N'aimant pas les femmes, au fond, elle se moquait bien de s'exhiber à celle-là.

Elle s'ouvrit complètement.

— Ça va comme ça ? fit-elle, se disant aussitôt qu'elle avait mis un peu trop d'ironie dans le ton.

Ma se pencha, cheveux noirs roulant en boules jumelles sur ses épaules.

— Joli, murmura-t-elle d’une voix changée. Les grandes lèvres sont saines, bien roses, et la toison est riche, comme j’aime.

Elle avança la main, s’arrêtant en chemin.

— Tu permets ? fit-elle, l’index tendu.

Fanny se cabra.

— Décidément, vibra-t-elle, lasse, je ne cesse pas de persévérer dans la répétition, aujourd’hui. Contrat conclu : j’accepte l’expérience. Mais je reste d’acier sur l’accord du vouvoiement.

La vieille sorcière fixa attentivement les yeux qui la défiaient avec insolence.

— Faites excuse, la Florentine mâtinée de Trieste, je me suis laissée aller.

Dans un mouvement gracieux du poignet, elle releva délicatement la main.

— Cela dit, fit-elle, vous permettez ?

Fanny rejeta sa nuque dans son matelas.

— Que je permette ou pas, qu’est-ce que ça change ?

Elle haleta tout le temps que la main de Ma la fouillait. Précise et curieuse, jaugeant sa profondeur, sa largeur, l’élasticité des muscles internes.

Quand l’autre main vint à la rescousse de la première, Fanny avait décidé que toute honte était bue. Elle s’ouvrit encore plus pour aider à la progression de l’exploration.

— Bien, murmura Ma, tu es, pardon, vous êtes compréhensive. Preuve d’intelligence.

Fanny eut envie d’appeler un ballon d’oxygène sauveur. On s’attaquait à ce qu’une femme a véritablement de plus personnel.

Ma tira entre pouce et index le clitoris.

— Bonheur de mes jours, balbutia-t-elle, si j’ai déjà vu un clito comme ça, je veux bien être pendue.

Les doigts s’activaient. Doux, caressants. Fanny se mit à gémir.

— Laisse-toi… Laissez-vous aller, murmura la sorcière. Voilà, ça durcit, ça ne demande qu’à grimper. Bon Dieu, quelle santé !

Sa main s’activait, diaboliquement experte, avec les joues de chair qu’elle tirait peu à peu vers l’extérieur, sans forcer, délicatement.

Fanny se tordait. Elle ne truquait plus. Jamais on ne l’avait caressée comme ça. Il fallait être une femme pour savoir les gestes exacts, les patiences à respecter, les brusques renouvellements de pression à exercer.

Elle hurla sans retenue quand Ma le voulut. Exactement quand elle le voulut. Tordue sur son matelas dans ses entraves. Heureuse et follement honteuse de l’être.

La prêtresse marchait de long en large à travers la pièce. Fumant une longue cigarette turque à bout doré.

— Merci, fit-elle, j’aime la sincérité.

Fanny avait choisi de tout dire, sa profession, son nom, son reportage. Sauf un détail, son informateur. Maître Ramatuel. Une vraie journaliste ne révèle jamais ses sources…

— Comment êtes-vous arrivée jusqu’ici ? questionna Ma. Comment avez-vous eu l’adresse ?

Fanny se détourna.

— Le hasard. Une conversation surprise dans un café de nuit.

Ma se planta devant elle, avide.

— Quel café ? Quelle conversation ?

Fanny la fixa, jouant l’humilité.

— Je drague le soir, fit-elle. Du côté de Pigalle…

Elle cherchait désespérément une solution pour sa réponse. Le souvenir de la marque au front de l’homme d’hier soir lui revint brutalement.

— Curieux, fit-elle, mais c’est la vérité. Un homme avec une marque ronde entre les sourcils. Il était ivre. Il a parlé de la Croix Noire, un endroit mystérieux qui paraissait avoir beaucoup d’importance pour lui.

Elle sourit.

On est partis ensemble à l’hôtel. Après ce dont vous vous doutez, il a dormi tout de suite. J’ai fouillé ses vêtements.

Elle regarda Ma droit dans les yeux.

— Il y avait l’adresse dans ses affaires.

La prêtresse parut frappée par la foudre. Elle se tordit les mains.

— Décris-le-moi ! hurla-t-elle.

Fanny inventa, au hasard de l'inspiration du moment.

— Un grand blond. Costaud. Charmeur.

Ma parut étudier une galerie de portraits secrets dans ses rétines.

— Merci, conclut-elle avec effort, je crois que je vois, j'aviserai.

Elle revint vers Fanny.

— Mon Dieu, fit-elle, changée, je suis cruelle avec vous. Allons, on va vous détacher.

Quelques minutes plus tard, une longue fille blonde apparut. Vêtue du propre survêtement de Fanny. Un plateau-repas à la main.

Fanny décida que ça suffisait pour les questions. Elle se jeta sur les fromages et les fruits offerts avec une bouteille de lait. A profusion, les fromages, et de la meilleure qualité.

Ma avait donc décidé de la traiter avec des égards particuliers. Combien de temps ces faveurs dureraient-elles ?

Et quel prix fallait-il s'attendre à payer pour qu'elles durent…

CHAPITRE VIII



Boris Corentin examina avec attention la concierge. Intéressé. Saisi par un réflexe d'homme. Était-ce de sa faute si ça lui faisait quelque chose, du côté du sentiment, de tomber sur une concierge jeune et jolie ?

La jeune femme le fixa. Éternel échange de regards entre les sexes…

— C'est au troisième, fit-elle d'une voix changée.

Elle se tourna vers le plus « policier », dans son esprit, des deux inspecteurs débarqués dans sa loge.

Aimé Brichot. Au mieux de sa forme dans un nouveaux complet de combine via un indic du Galfa Club, aux Galeries Lafayette. Un joli tissu bleu clair travaillé façon dernière mode dans la coupe.

— Ah oui, fit-elle, la commission rogatoire.

Aimé Brichot remit dans sa poche la feuille de papier jaune prouvant qu'ils étaient dans la légalité, et que la visite domiciliaire qu'ils venaient faire était parfaitement conforme au code.

La jeune femme tendit la main vers son tableau de clés.

— Nous sommes bien d'accord, fit-elle, ses yeux bleus plantés tour à tour dans les lunettes Amor d'Aimé Brichot et dans les yeux noirs, sans lunettes, de Boris Corentin. En l'absence de l'intéressé, une visite domiciliaire doit toujours s'effectuer avec témoin…

Corentin s'inclina, l'œil rivé sur la poitrine généreuse dans le chemisier faussement sage.

— Absolument d'accord, fit-il. Vous êtes requise en tant que concierge. Tout à l'heure, après notre examen des lieux, vous signerez avec nous le procès-verbal officiel destiné à notre service, la Brigade Mondaine.

La concierge sourit avec effort.

— Mais cela va de soi, fit-elle. Allez, suivez-moi.

Boris Corentin et Aimé Brichot se sentaient un peu gênés. Perquisitionner dans un appartement classique, normal, c'est une chose. Perquisitionner chez une femme seule, c'en est une autre ; un appartement de femme seule, c'est toujours différent de la normale. Idiot peut-être, mais vrai. Il y avait là des choses plus personnelles qu'ailleurs. Même si elles

étaient banales. Skis appliqués contre un mur de l’entrée. Photos masculines dans la salle de bains. Fouillis de robes et de lingerie dans la chambre.

Ils nageaient, au fur et à mesure qu’ils progressaient dans le petit appartement, dans l’impression de violer une intimité forte et pesante. Visiblement, la locataire était une femme sortant de l’ordinaire : belles lithographies sur les murs, bonnes bouteilles rangées dans la cuisine, draps noirs brodés sur le lit d’au moins un mètre cinquante de large.

Boris Corentin se tourna vers Aimé Brichot :

— Je m’occupe du bureau, tu veux ? Étudie le reste.

Derrière eux, la concierge s’était assise dans un fauteuil crapaud. Allumant une cigarette. Elle croisa les jambes, les étudiant tous les deux. Gêné, Corentin se demanda si elle ne faisait pas, en Sorbonne, une thèse sur les flics.

Il serra les dents. Aléa du métier que de se sentir observé par un témoin requis. Le seul ennui était que le témoin était une jeune et jolie femme.

Boris Corentin, assis derrière Ie bureau de Fanny Ambroso, reposa les liasses de papier blanc. Rien d’intéressant, du moins pour leur enquête : un article en préparation sur le golf. Et c’était tout.

Sa main heurta l’agenda de la journaliste. Il le prit et se mit à le feuilleter. D’expérience, il savait combien un agenda, aussi banal soit-il, peut être source d’enseignements.

Il s’agissait d’un agenda à la semaine, cinquante-deux semaines dans l’année, cinquante-deux pages. Corentin feuilleta, par acquit de conscience. Distrait, n’entendant pas les tiroirs que Brichot ouvrait et refermait partout dans le reste de l’appartement. Mais attentif au regard, dans son dos, de la jeune concierge. Un regard critique, presque hostile. Il se mit à penser à des phrases qui pourraient « retourner » la jeune femme, lui faire comprendre que les flics, ce ne sont pas forcément des ennemis, que ça défend la société. Et que tout le monde a besoin d’eux. Même quand on leur en veut pour leurs erreurs, comme si eux seuls n’avaient pas le droit d’être humains.

Son index s’arrêta dans le feuilletage des pages. Au toucher, il avait suivi une bizarrerie, un manque… Il se pencha, oubliant le regard derrière lui.

— Mémé ! souffla-t-il, viens voir.

Brichot s'approcha.

— Regarde, il y a un truc curieux, fit Corentin à voix basse. La page de la première semaine de mai, la semaine dernière, est manquante. On l'a arrachée. Qui ? Fanny Ambroso ? Je vois mal pourquoi…

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre.

— Mémé, fit-il d'une voix encore plus sourde, quelqu'un est venu ici avant nous. Un professionnel, qui a juste pris ce qu'il voulait prendre, cette page d'agenda. Comment ? Pourquoi ? C'est ce qu'il va falloir qu'on trouve.

Il jeta un regard à la concierge par-dessus son épaule.

— Pas un mot à elle, reprit-il. Au cas où elle serait dans le coup.

Aimé Brichot tapa leur rapport sur la propre machine de Fanny Ambroso, ignorant délibérément la feuille arrachée à l'agenda. Puis ils signèrent tous les trois, tour à tour, la concierge en dernier.

— Vous avez encore besoin de moi ? fit-elle en rendant le stylo.

Corentin la fixa.

— Aujourd'hui, non, mais un de ces jours, ça se pourrait.

Elle le regarda, l'air de lui dire : « Qu'est-ce que tu attends ? » Il se détourna. Il avait toujours eu horreur des nymphomanes.

Au moment de quitter les lieux, Aimé Brichot tomba en arrêt devant un cendrier, dans le couloir. Il attrapa entre deux doigts un mégot. Le reste d'une cigarette à bout doré.

La concierge secoua la tête.

— Je vois ce que vous voulez dire. Non, Mlle Ambroso ne fume que du tabac gris.

Boris Corentin s'interposa, aimable.

— Intéressant, fit-il. Une cigarette inhabituelle.

Il se pencha.

— Madame, fit-il. Il faut vraiment essayer de vous rappeler si une tête inconnue de vous est entrée dans l'immeuble cette semaine.

La concierge le regarda, soutenant le feu de ses yeux noirs.

— Croyez-vous vraiment que je ne vous l'aurais pas dit ? fit-elle d'une voix blanche.

Corentin s'en alla en se disant que parfois, dans la vie de flic, il faut savoir supporter les femmes, même quand on n'en a pas envie.

Ginette Rabisseau consulta la pendule à quartz à formes design sur sa table de nuit. Sept heures du soir déjà. 19 heures, comme disait la pendule avec ses lettres de tableau d'aéroport. Logiquement, Loulou aurait dû être dans ses bras depuis deux heures de temps.

Elle se crispa, trouvant soudain que son maquillage, sa coupe de cheveux toute neuve de la matinée, et son parfum, devenaient tragiquement incongrus, vu la situation. Elle baissa les yeux vers sa chemise de nuit transparente. Un modèle acheté le matin même, à grands frais, grâce à la somme offerte par Loulou, rue de la Paix, dans une boutique dont la vitrine l'avait longtemps fait rêver.

« Loulou, geignit-elle, tu ne t'es pas servi de moi, au moins ? »

Elle tendit machinalement la main vers son téléphone. Arrêtant son geste dans sa course. Le visage décomposé, elle venait juste de réaliser une chose à laquelle elle n'avait encore jamais fait attention : elle ne connaissait ni l'adresse ni le numéro de téléphone de cet amant pour lequel elle avait fait quelque chose d'odieux pour une veuve de flic : cambrioler les archives d'un service de police.

CHAPITRE IX



La robe était jolie, très bien coupée, avec des manches courtes très amples descendant jusqu'aux coudes et un boutonnage façon châle, légèrement échancré. En d'autres circonstances, Fanny Ambroso aurait été heureuse de la porter. Quand on est ravissante, tout ce qui vous met en valeur est le bienvenu. Malheureusement, les circonstances n'étaient pas celles d'un cocktail, ou d'un dîner aux chandelles avec un beau garçon dont on se dit de plus en plus à le regarder qu'il y a de grandes chances pour qu'il tienne, une fois au lit, les promesses des yeux, du sourire et du baratin. Le tissu de la robe, non plus, n'était pas de ceux qu'une femme convenable, même douée d'un fort appétit côté sexe opposé, puisse se permettre de porter.

La robe était faite d'une gaze ultralégère. Et ultra transparente. Fanny avait parfaitement conscience que, d'en face, on ne pouvait rien perdre des rondeurs généreuses de ses seins, de leurs bouts gonflés, de la minceur de sa taille, du délié de ses hanches et, surtout, du noir triangle de sa toison entre ses cuisses. Elle était pieds nus.

Elle frissonna. Autant de rage rentrée que de froid pur et simple : la pièce où on l'avait conduite, un bureau sans plus de fenêtre que sa cellule, avait le même climatiseur mural, qui ronronnait avec une agaçante vibration métallique quelque part du côté d'une vis desserrée. Si Fanny n'avait pas été attachée à sa chaise (on lui avait relié les poignets derrière le dossier avec des menottes de police dont la chaînette était enroulée à l'un des pieds) elle se serait levée pour réparer le défaut. Voyageuse comme elle l'était, par profession, elle avait l'habitude des climatiseurs déréglés des chambres d'hôtels tropicaux. Le petit ennui classique. A gauche du moteur, elle connaissait, il suffit de glisser un Kleenex plié en quatre entre deux tôles…

Elle soupira, impuissante. Le bruit l'énervait de plus en plus. En outre, elle l'avait tout de suite remarqué, le climatiseur était réglé sur « Froid » et à la graduation maximum. Petit raffinement destiné à lui créer des soucis côté chaleur vitale, et dont, au fond, elle ne s'étonnait pas. Toujours la fameuse technique d'embrigadement des sectes. Une petite gêne, apparemment sans importance, imposée au sujet. Qui, à la longue, devient insupportable, comme le supplice chinois de l'eau tombant sur le visage, goutte à goutte.

Dès ce matin, l'embrigadement avait commencé. Une gouvernante était entrée dans sa cellule, un livre à couverture noire à la main. Patiemment, trois heures durant, elle lui avait lu, et commenté, une ahurissante profession de foi à Ma. Fanny avait dû l'écouter debout. Nue. Et la gouvernante l'avait laissée avec cinq pages dactylographiées sans interligne qu'elle devait apprendre par cœur pour le lendemain matin. Une sorte de résumé de l'Évangile féminin ressassé pendant ces trois heures.

Fanny était assise face à un bureau métallique classique. Sur la gauche, une armoire de rangement pour classeurs, sur le bureau, des lettres. La plupart du genre factures de téléphone, d'électricité, relevés bancaires. Il y avait aussi des magazines étrangers inconnus d'elle, qui lui parurent être de langues très différentes et dont elle n'arrivait pas à lire les titres à l'envers. En revanche, elle reconnut très bien la marque du paquet de cigarettes turques posé sur la pile de courrier.

Un être étrange l'avait introduite ici. Sur le coup, malgré la plénitude de la poitrine dans le chemisier largement échancré où apparaissait la dentelle du soutien-gorge et les rondeurs dansantes des hanches dans une jupe serrée, elle avait pensé : « On dirait un travesti, un homme qui se fait piquer aux hormones. » Mais l'idée lui avait paru folle. Ça ne collait pas avec cette secte d'amazones. Un travesti, c'est la dérision des femmes. Par acquit de conscience, elle avait même observé les mains et les poignets, les chevilles au-dessus des hauts escarpins vernis noirs. Non, elle se trompait. Tout cela était fin, féminin, et le visage était parfaitement lisse. Quand même, il y avait eu la voix quand on lui avait demandé, en l'attachant, si les menottes n'étaient pas trop serrées. Beaucoup plus proche du ténor que du soprano, et un peu cassée, la voix classique des travestis. Mais après tout, l'intonation

pouvait se mettre sur le compte du tabac : la jeune femme avait les doigts un peu jaunes.

La fille était repartie, avec un long sourire gentil. Restée seule, Fanny s'était mise à attendre devant le bureau vide. Attendre, elle commençait à se dire qu'il faudrait s'y habituer…

Au bout d'un temps qui lui parut avoir duré bien plus d'une heure, la porte se rouvrit enfin dans son dos. Elle se garda bien de se retourner, devinant sans avoir besoin de voir que la prêtresse était derrière elle.

Elle serra les mâchoires. Dans le bureau, la température avait dû descendre au-dessous de dix degrés. Une heure dans ce froid, en robe de gaze, avait produit le résultat escompté. Pieds glacés sur le carrelage, flancs parcourus de longues ondes frémissantes, Fanny se gelait peu à peu. Depuis un moment, elle avait du mal à empêcher ses chevilles et ses bras de trembloter nerveusement.

Ce qui l'irrita le plus, quand Ma s'assit en face d'elle, de l'autre côté du bureau, c'est qu'au même moment, ses épaules décidèrent de commencer à trembler elles aussi. Répercutant leur tremblement dans la chair de ses seins libres sous la gaze. Pratiquement au rythme de la vibration de la vis du climatiseur, dans le mur.

Ma était en vison, un superbe manteau merveilleusement coupé, la qualité principale des manteaux de fourrure. Une belle peau, quand on y met le prix, cela se trouve facilement. Un bon coupeur, c'est plus rare. Ma avait un bon coupeur.

La vieille femme alluma une cigarette turque avec un briquet Cartier en or massif.

— Je voudrais vous expliquer un peu ce que nous faisons ici, et pourquoi nous le faisons, dit-elle en observant attentivement Fanny. Je ne vous demande que de m'écouter.

Elle croisa les jambes et, sortant des gants de cuir noir d'un tiroir, les enfila soigneusement.

— Ce matin, si je ne me trompe, fit-elle avec un bon sourire, Michèle a dû vous expliquer certaines premières choses, n'est-ce pas ?

Fanny inclina la tête, le regard neutre.

— Attention, reprit la vieille prêtresse. Il faudra connaître par cœur, vraiment par cœur, demain matin, le règlement dont elle vous a laissé le texte. C'est capital.

— Je le connaîtrai, promit Fanny.

Son véritable souci n'était pas là. Elle avait toujours eu une excellente mémoire. Ce qui l'ennuyait plus, c'était qu'elle commençait à se sentir tout à fait exaspérée par le bruit du climatiseur. Et malade de froid…

Elle serra les dents, bien décidée à lutter. En donnant le change. A savoir : ne pas céder trop vite. Sinon, on ne croirait pas à la sincérité de sa conversion.

Une nouvelle heure avait dû se passer. Pour savoir de quoi il s'agissait ici et pourquoi, Fanny comprenait, à présent, que ses hypothèses étaient bien au-dessous de la vérité : le délire de la secte était absolument total. Ma ne projetait rien de moins que de livrer le monde à la domination des femmes. Carrément. Elle était pour la France la représentante d'une secte à l'échelon international. La prise du pouvoir était pour bientôt et elle ne semblait pas poser de problème. Il s'agissait à peu près de prendre exemple, en le renversant, sur la révolution islamique. Si Khomeiny avait si facilement balayé le régime du shah et dilué son armée, une des plus puissantes du monde, c'était que dans le pays, un immense courant souterrain, la foi islamique, le soutenait. Or, dans le monde entier, il existait un autre immense courant souterrain, celui de la soif du pouvoir des femmes, quelles que soient leurs origines sociales, leurs nationalités, leurs races. C'était bien autre chose comme soutien. Le jour venu, quand les dirigeantes le décideraient, les femmes passeraient à l'action, et le monde basculerait. Les hommes seraient réduits en esclavage, juste retour des choses. On les conserverait pour les tâches de nécessité, on sélectionnerait les meilleurs reproducteurs. Des femmes-médecins avaient depuis longtemps étudié les contrôles génétiques à faire. Ceux-là, on s'en servirait comme étalons, recueillant leur sperme. A la deuxième génération, il ne resterait plus que les « bras de travail » indispensables, et les étalons. Tous les autres, les inutiles, les « bourdons », comme dans les ruches, auraient été impitoyablement éliminés.

Les femmes, qui représentent déjà plus de la moitié de l'humanité, en formeraient alors les trois quarts, sinon plus. Tout risque de révolte serait réduit à néant. Sans doute, avait ajouté Ma, Fanny devait se demander pourquoi, l'autre nuit, dans une soirée représentative de ce que serait le monde futur, quand les reines des ruches secrètes pourraient enfin sortir de leurs retraites, il y avait des femmes « seigneures » et des femmes « serves ». Eh bien, c'était parce que l'inégalité existe partout, même chez les femmes. Les « seigneures » auraient tous les droits, y compris celui du plaisir. D'ailleurs, dans une deuxième phase, on ne garderait plus que les étalons hommes, les « bras » seraient éliminés à leur tour, le temps que des « bras » féminins apprennent à les remplacer. Ainsi, le monde reviendrait enfin à sa seule solution acceptable, que connaissent depuis des milliers d'années ruches, termitières et fourmilières ; le régime absolu de la femme, et la réduction de l'homme à sa seule nécessité : la fourniture du sperme reproducteur. Lors du vol nuptial, les reines abeilles emmagasinent dans leur corps assez de spermatozoïdes pour les refournir, un à un, à chaque ponte, sur chaque œuf, pendant des années. Les femmes futures feraient pareil, sauf que le sperme serait conservé dans des banques.

Fanny se détourna, se mordant les lèvres : ce qu'elle redoutait arrivait : elle commençait à claquer des dents.

Ma alluma une nouvelle cigarette et se leva, faisant le tour du bureau.

— Pauvre petite, murmura-t-elle avec une hypocrisie parfaite, vous êtes glacée.

Elle se pencha, avançant la main. Fanny se rejeta en arrière. Ma déboutonnait son haut de robe. Très vite, la gaze fut rabattue plus bas que les épaules, dégageant les seins.

Ma examina avec des yeux avides les pointes durcies par le froid et la gorge haletante.

— C'est merveilleux, la chair de poule, reprit-elle. J'ai toujours adoré les seins qui ont la chair de poule.

Elle retourna s'asseoir dans son fauteuil, remontant le col de son vison autour de son cou. Fanny se dit que quand elle sortirait d'ici, car elle sortirait, comment lutter si elle n'en avait pas la conviction, elle assassinerait Ma par le froid, l'enfermant nue dans un congélateur géant. Avec un tuyau vers l'extérieur pour respirer, et prolonger le supplice.

— Vous comprenez bien, reprit Ma comme si elle avait deviné, qu'il n'est pas question de sortir d'ici si vous ne ralliez pas notre camp. Pas d'article, pas de révélations. Ou vous êtes des nôtres, ou vous mourrez.

Ses lèvres se tendirent dans un sourire mécanique.

— Vous êtes intelligente, vous êtes destinée au rang des « seigneures ». Argent, pouvoir, puissance, esclaves à votre service. Pour tous vos désirs.

Elle agita l'index :

— Attention, soyons franches, par esclaves, j'entends des filles, exclusivement. Le commerce des hommes est interdit.

Même si elle l'avait voulu, Fanny aurait été bien incapable de protester : les hommes, les bras des hommes, le ventre des hommes, les baisers des hommes, elle aimait. Et elle n'aimait que ça. Seulement, parler cela aurait signifié claquer des dents. Elle choisit le silence.

Ma hocha la tête.

— Réfléchissez, reprit-elle, je ne suis pas pressée.

Elle caressa son vison.

— Au fait, j'allais oublier… Ne comptez pas qu'on puisse vous retrouver ici. Je me suis chargée du problème, votre voiture est au garage. J'ai vérifié vos nom, profession, etc. Le nécessaire a été fait pour qu'on ne puisse jamais retrouver votre trace.

Fanny eut l'impression que l'angoisse la réchauffait de plusieurs degrés, que voulait dire au juste la folle ? Que signifiait : « le nécessaire a été fait » ? Si elle s'en voulait de ne pas avoir eu la prudence de révéler un peu plus de choses sur son enquête à Gaston Serveau, le directeur de *L'Etrange,* elle comptait encore au moins sur son agenda, chez elle, où elle avait noté le nom de maître Ramatuel et l'adresse de la Croix Noire…

— Alors, ma proposition ? jeta Ma, l'air brusquement excédé.

Fanny secoua lentement la tête de droite à gauche. Ma étudia lentement le corps dépoitraillé qui frémissait de froid devant elle.

— Je suis méchante, fit-elle, je vais te faire réchauffer.

Elle sourit :

— A partir de maintenant, fini le vouvoiement. Ça commençait à me fatiguer.

Fanny croyait toucher le fond de la honte et de la souffrance. Troussée en travers du bureau, tête dans le vide, bras tendus en croix, les poignets enchaînés aux pieds du bureau, elle subissait les assauts d'un géant.

L'homme était entré, nu, humble, l'air soumis. Une marque au milieu du front, les yeux vagues, visiblement drogué, il était athlétique, couvert de poils bouclés. La jeune femme en chemisier et jupe étroite le tenait par la main. Elle l'avait dirigé vers Fanny, le disposant entre ses cuisses écartées. Puis, d'une main experte, elle l'avait fait se dresser, le guidant ensuite vers Fanny.

Maintenant, c'était atroce. Contre ses fesses, Fanny sentait le contact d'un pubis à forte toison rêche qui allait et venait avec la régularité d'un pilon réglé par ordinateur. L'homme avait pris son ventre. Chaque fois qu'il avançait, elle se disait, paniquée, qu'elle allait éclater, se briser, se mutiler à jamais. Il était énorme et quand il arrivait au fond d'elle, elle sentait tous ses organes internes refluer douloureusement vers ses poumons.

L'étalon avait un sexe de cheval…

Ma se pencha vers le visage effaré de Fanny.

— Puisque tu aimes l'homme, fit-elle, accepte-le par là où les hommes préfèrent.

Elle lui caressait les joues. Presque tendre.

— Pauvre chatte, murmura-t-elle, tu as mal, hein ? Tu as froid, on te défonce. Si tu te voyais… Ouverte, massacrée, en larmes. Ah, quel bonheur d'aimer l'homme !

Elle lui prit la tête à deux mains, la relevant.

— Idiote, viens avec nous.

Fanny éclata en sanglots, incapable de se maîtriser plus longtemps. Le membre de l'homme en elle lui paraissait prendre des proportions de cauchemar. Elle ne le voyait pas, mais elle était sûre qu'il était épais et long comme un bras. Il lui écartelait le ventre, le creusait comme un pieu. Chaque coup de reins lui était une abominable souffrance.

— Encore un quart d'heure, ordonna Ma. Pour te faire passer le goût des hommes.

Fanny laissa aller sa nuque en avant. Une seule chose comptait : tenir, ne pas demander grâce. Attendre, attendre…

Réinstallée sur sa chaise, entravée comme tout à l'heure, Fanny regardait, ahurie.

La jeune femme s'était déshabillée sur un ordre de Ma. Un corps de femme parfait, ça c'était vrai. Mais avec une petite différence : entre les cuisses, un sexe d'homme, atrophié, minuscule. Elle avait donc pressenti la vérité : un travesti piqué aux hormones.

— Claude ? fit Ma.

Le travesti s'agenouilla contre l'homme, happant d'un mouvement goulu des lèvres le membre toujours dressé. Il l'avala lentement, mâchoires désarticulées par le diamètre. Mais sans paraître souffrir, comme s'il avait une longue habitude. Ma n'avait finalement pas permis que le supplice de Fanny aille jusqu'au bout, calmant l'homme-zombie chaque fois qu'il s'excitait trop.

— Tu comprends, expliqua-t-elle, il s'agit de recueillir son sperme, c'est un bon étalon, et il produit en majorité des filles.

Elle s'immobilisa, attentive.

— Voilà… Claude, avale-le bien, tire-lui toute sa semence.

Elle se tourna vers Fanny.

— Le travesti, c'est pour l'extraction du sperme. Chez nous, aucune femme ne « reçoit ». Tu as bien compris que Claude est piqué aux hormones pour ressembler à une femme. Comme ça, les étalons le prennent pour une vraie, tu sais, exactement comme les taureaux à qui on fait travailler des vagins artificiels entourés de systèmes qui les trompent.

Claude était vraiment un expert. Il mangeait le membre avec une avidité énorme, tournant et retournant son visage, se caressant les seins, tirant sur les bouts, pour pousser l'étalon drogué au paroxysme de son désir. Puis ses mains remontèrent le long du corps, actives, ingénieuses, gagnant les tétons, qu'elles se mirent à pincer, à tourner.

L'athlète poussa un hurlement, fonçant à coups de reins frénétiques, renversant Claude sur le sol, tombant sur lui, lui défonçant le visage avec de longs ahanements sauvages.

— A genoux, commanda Ma.

Claude s'exécuta. Ma tendit le flacon à large col.

— Donne la semence.

Le travesti obéit. Rendant ce qu'il avait recueilli, à longues déglutitions profondes, jusqu'à ce que tout soit restitué. Ma referma le récipient et se dirigea vers un petit meuble, un réfrigérateur spécial. Elle y introduisit le flacon, après avoir noté quelques signes sur l'étiquette.

Claude se rhabillait, indifférent, placide. Il sortit, reprenant l'étalon par la main.

— Claude est merveilleux, fit affectueusement Ma, une fois restée seule avec Fanny, j'en ai une dizaine comme lui, mais c'est le meilleur, tu as vu ses gros seins gonflés ? ça le met dans des états, les étalons…

Elle se pencha vers Fanny :

— Que tu es bête, reprit-elle, tu ne veux donc pas comprendre ? Tu préfères quoi ? Les supplices ou le pouvoir ? Parce que si tu préfères les supplices, tu n'as pas fini, crois-moi. D'abord, le froid te va trop bien. Quand tu vas retourner dans ta cellule, tu auras une surprise, même température qu'ici : et ça durera.

Elle balaya l'air de la main.

— Les autres surprises, je te les réserve…

Curieusement, Fanny s'habituait au froid. Son ventre avait cessé d'être douloureux. Enfin, il l'était un peu moins… Elle réfléchissait, estimant ses chances de tenir. Peut-être plus importantes qu'il n'y paraissait. Sans doute, Ma était folle, mais dans sa folie, elle avait compris qu'elle, Fanny, était quelqu'un, alors, il n'était pas possible qu'elle la pousse à bout…

Elle faillit choisir tout de suite de s'avouer vaincue, se reprenant à la volonté. Non. Il fallait réfléchir encore un peu..

— Ramenez-moi à ma cellule, voulez-vous, dit-elle, je demande quelques heures de délai.

Ma sursauta.

— Ah, tu commences à devenir raisonnable. D'accord, je te donne douze heures. Après on changera de méthode.

Fanny fut parcourue d'un frisson incontrôlable en entrant dans sa cellule : Une vraie glacière. Le climatiseur était devenu un congélateur…

— Tiens, reprit Ma en l’attachant, poignets contre chevilles comme il semblait que ce soit le seul destin de Fanny, j’ai une nouvelle pour toi, si ça t’intéresse : Gladys, la petite enceinte d’hier soir a accouché ce matin, à cinq heures.

Ses yeux noirs se dardèrent vers Fanny.

— Je ne me trompe jamais, c’était une fille. Comme je le lui avais annoncé.

Elle caressa longuement le ventre de Fanny :

— Toi, tu vas être des nôtres, je le sens…

Elle sortit, toujours enveloppée de son vison.

Restée seule, Fanny s’aperçut, épouvantée, que le climatiseur venait brusquement de changer de régime. Une soufflerie s’était déclenchée, dirigeant contre le lit où elle gisait un courant d’air polaire.

« Ça va comme ça, se dit-elle, fini de crâner, je joue le jeu. »

Juste après, elle constata, terrifiée, qu’elle n’avait plus aucun moyen de se manifester. Douze heures, avait dit la vieille folle. Elle n’allait pas rester douze heures dans son frigo ! Elle réfléchit à toute vitesse, et finit par trouver la solution, évidemment prévue par la folle.

Trois minutes plus tard, à genoux devant la porte matelassée, elle tapait du front contre le seul endroit qui puisse résonner : l’encadrement de la porte.

Il lui fallut une heure pour que la gardienne, jean et tee-shirt noirs, fouet pendant à la ceinture, vienne enfin ouvrir.

— Va prévenir Ma, balbutia Fanny. Dis-lui que je suis d’accord.

La fille l’observa.

— Salope, lâcha-t-elle, tu n’as pas été courageuse très longtemps.

Fanny se détourna. Il y a des moments où l’intelligence, c’est de ne pas être courageux trop longtemps…

— Va lui dire, je t’en prie.

La gardienne releva le poignet, consultant sa montre.

— Ma dîne, fit-elle. Dans trois heures.

La porte claqua. Fanny se laissa aller sur les dalles de pierre, secouée de sanglots de rage et de désespoir à la fois.

Alors, elle se rappela les pages du règlement à apprendre, posées près de sa couche. Elle se propulsa jusqu'à elles et se mit à lire attentivement. Pour aider le temps à passer. Et sachant très bien que, ça aussi, c'était programmé.

Quand la porte se rouvrit, trois heures plus tard, elle ne réagit pas. Ma se pencha, la retournant à deux mains :

— Elle s'est évanouie, fit-elle, avec un sourire cruel.

Elle claqua des doigts vers la gardienne.

— Sauna, ordonna-t-elle. Puis bas résille, talons aiguille, maquillage de pute, et amène-la-moi au salon.

CHAPITRE X



Tandis que Gaston Serveau s'activait pour récupérer une pile de photos osées balayées d'un revers de poignet dans le feu de la conversation, Boris Corentin nota que le directeur de la revue *l'Étrange* avait une pilosité remarquable malgré sa calvitie. Le crâne luisait, mais le dessus des mains, au-delà des poignets de sa chemise bleu ciel, débordait de poils jusqu'à la deuxième phalange des doigts. Il se rappela son âge, noté sur sa fiche de police – tous les journalistes ont leur fiche… – 67 ans. Et visiblement une sacrée santé. Corentin se demanda un instant si Fanny Ambroso et lui…

Possible, la fiche de la jeune femme témoignait, elle aussi, d'une forte activité sentimentale. C'est fou ce que la police peut savoir sur les journalistes.

— Excusez-moi, fit Gaston Serveau en fixant tour à tour Corentin et Brichot avec de petits yeux rapides.

Il rit, provoquant une explosion de rides entre les pommettes et le bas de ses joues.

— Un reportage sur Bangkok, le Bangkok spécial. Il y a une semaine que les photos traînent sur mon bureau, je suis débordé.

— Tant mieux pour vous, apprécia Corentin, ça prouve que les affaires marchent.

Serveau s'inclina.

— Pas mal, merci, fit-il avec une modestie feinte.

De fait, ça marchait à merveille. *L'Étrange,* une riche idée qu'il avait eue à la retraite. Malin, il avait réussi à se glisser dans une « charrette » juteuse de *France-Soir.* Une de celles où la direction liquidait avec indemnités grassement payées. Un joli pactole aussitôt réinvesti dans une revue dont il flairait depuis des années les possibilités avantageuses. Il avait frappé dans le mille. Un mois plus tôt, il avait pu se permettre d'emménager avenue Marceau, dans le deuxième étage d'un hôtel particulier. Journalistes au fixe, secrétaires, archivistes et administratifs, il en était à un personnel de dix-huit personnes. Son seul regret : ne pas avoir commencé à se mettre à son compte à quarante ans. Il serait aujourd'hui milliardaire.

— Nous parlions de Fanny Ambroso, fit Brichot, aimable.

Gaston Serveau se frotta le nez.

— Ah, oui, pardonnez-moi.

Il contracta douloureusement les sourcils.

— Vous avez des nouvelles ?

Corentin se pencha.

— On espérait que vous nous en donneriez.

Serveau se regratta le nez.

— Alors, fit-il, de plus en plus triste, nous sommes embarqués dans le même bateau, celui de l'ignorance.

Tout ce qu'il savait, c'est que Fanny était, outre ses talents de reporter hors pair, une fille toujours précise comme une horloge, jamais de retard dans la livraison d'un article. Elle le donnait au jour et à l'heure promises. Une vraie professionnelle. Seulement, comme tout vrai professionnel, elle était avare de confidences sur son travail. Ainsi, il avait beau fouiller sa mémoire, il ne lui revenait pas le moindre indice pouvant aider à savoir où elle était allée.

Une secte de femmes, et c'était tout…

— Quand même quelque chose, corrigea-t-il. C'est hors de Paris. Elle m'a dit en riant que je devrais payer des frais de kilométrage. Combien ? Je n'en sais rien, je n'ai évidemment pas pensé à le lui demander. Tout cela était dit sur le ton de la plaisanterie.

Corentin insista :

— Cherchez bien, il n'y a pas quelqu'un, ici, à la rédaction, à qui elle se confie plus qu'aux autres ? Une amitié, une confiance plus grande…

Gaston Serveau se passa la main dans sa calvitie qui n'avait rien à envier, en perfection, à celle d'Aimé Brichot.

— Peut-être, oui, fit-il vaguement. Paulo, un photographe. Elle lui demande souvent de l'accompagner.

Corentin et Brichot affichèrent le même air intéressé.

— Il est là ? fit Corentin.

Gaston Serveau se leva.

— Je vais voir.

Grand, brun, costaud, sourire charmeur, trente ans au plus, Paulo était joli garçon. Corentin se demanda tout de suite si, entre Fanny Ambroso et lui, il n'y avait pas plus que de simples rapports de travail.

Paulo s'assit sur une chaise. Écoutant attentivement l'exposé de son directeur. Quand celui-ci eut fini, il se tourna vers Corentin.

— J'ai peut-être quelque chose d'intéressant pour vous, fit-il. Il y a quatre jours, Fanny m'a confié un rouleau de pellicule à développer. J'ai un atelier chez moi.

Il haussa les épaules.

— J’avoue que je ne l’ai pas encore développé. Elle n’avait pas l’air pressé.

— Elle ne vous a rien dit sur ce que contenait ce rouleau de pellicule ? fit Brichot.

Le photographe l’étudia :

— Non, rien que je me rappelle.

Où est-il, ce film ?

Paulo réfléchit.

— Tiens, rit-il, je crois bien qu’il est encore dans mon sac, attendez.

Il revint, brandissant un rouleau noir et jaune.

C’est celui-là. Vous voulez que je le développe tout de suite ?

Il vira vers Gaston Serveau :

— Vous me permettez, patron, d’utiliser le labo du journal ?

Gaston Serveau se renversa contre son dossier.

— Évidemment, et dépêchez-vous.

Corentin prit la loupe et se pencha sur la planche de contacts encore humide. C’était curieux. D’abord, plusieurs clichés de la tour Saint-Jacques, cet ancien lieu de rendez-vous des occultistes au Moyen Age. Puis des images d’un cimetière difficilement identifiable, et enfin, en trois exemplaires, pris de plus en plus près, un porche encadré de deux têtes de diable.

— Vraiment, reprit Corentin en tendant la planche de contacts à Aimé Brichot, elle ne vous a rien dit sur ce que tout cela signifiait ?

Paulo secoua la tête.

— Vous savez, un rouleau ou un autre, c’est le boulot…

Aimé Brichot toussota, l’œil rivé sur sa loupe.

— Ça vous ennuierait de faire un agrandissement du dernier cliché du porche, le plus net ?

Paulo sourit.

— Bien sûr que non. Celle-ci, vous dites bien ?

Il sortit.

Corentin reposa l’épreuve mouillée sur le bureau.

— Maigre, comme résultat, Mémé, tu ne crois pas ?

Aimé Brichot se tira les poils de la moustache.

— Maigre, avoua-t-il.

Il reprit le cliché.

— Enfin, ça serait intéressant de mieux étudier cette inscription dont on ne voit que la première lettre, sur le porche. Un « R »…

Corentin se tourna vers Paulo.

— Nous pouvons garder le cliché ?

Le photographe hocha la tête.

— Si ça peut vous aider à retrouver Fanny.

Il crispa les mâchoires.

— Pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé…

Ginette Rabisseau poussa un profond soupir, sa décision était prise, tout était clair désormais pour elle. Loulou s’était servi d’elle. Disparu comme par enchantement, juste après le service rendu. Elle ne pouvait pas rester avec ça sur la conscience.

Elle prit du papier à lettre et une plume.

« Monsieur le Commissaire Divisionnaire, commença-t-elle. » Tout le temps que sa plume gratta le papier elle resta contractée, négligeant de relever la mèche qui lui couvrait l’œil gauche. Une nouvelle pensée l’encourageait dans ce qu’elle faisait : après tout, c’était aussi un moyen de retrouver Loulou…

Dans le vieux réfectoire du couvent à sol dallé et voûtes successives soutenues par des piliers massifs, cinq tables de chêne massif étaient rangées parallèlement. Chacune sous une voûte. Deux bancs de bois par table, aussi longs qu’elle. Le soleil de midi, passant par les carreaux de

verre blanc qui remplaçaient les anciens vitraux, éclairait les rangées. Rien que des filles. Douze par table. Soixante en tout. Ou plutôt soixante-trois. Fanny avait noté : à la dernière table, il y avait quinze filles au lieu de douze.

Toutes les filles étaient nues. Sauf les gouvernantes. Une par table. Sanglées chacune dans leur uniforme noir éternel. Comme les autres, avant d'entrer, Fanny avait dû se débarrasser de ses vêtements. Pour la plupart, c'était le jean et le tee-shirt qu'elles portaient pour les travaux du potager, ou du ménage. Plus des sabots claquants à semelle de bois. Les tenues « habillées », c'était pour le soir. Dans la journée, sauf exception due au seul caprice de Ma, on était en jean et tee-shirt. Fanny, bien sûr, faisait partie des exceptions. Elle, c'était une robe de coton bleu, très infirmière, qu'elle avait dû suspendre à une patère de l'entrée avant de se diriger vers sa place. La robe qu'on lui avait fait mettre avant de réciter sa leçon. Devoir dont elle s'était d'ailleurs acquittée sans aucune faute. Avec pour récompense un texte encore plus long à apprendre pour le lendemain. Et inculqué, cette fois, non individuellement, mais dans une assemblée d'autres filles sagement rangées dans une pièce ressemblant furieusement à une salle de classe. Avec une gouvernante pour maîtresse sous un crucifix renversé. L'enseignement avait été d'une débilité à pleurer de consternation : un long exposé, au tableau noir, de l'infériorité physiologique de l'homme par rapport à la femme… Les autres élèves avaient bu ces paroles stupides comme l'Évangile. Fanny les avait singées de son mieux. L'œil en coin vers les fenêtres, jaugeant de leur solidité en cas de tentative d'évasion. Même si elle voulait encore tenir quelques jours, vu son enquête, elle commençait néanmoins à songer de plus en plus sérieusement à la fuite.

A sa gauche, au réfectoire, une grosse blonde d'une vingtaine d'années, aux seins épais couverts de taches de rousseur, l'œil bovin, qui raclait sa soupe avec conviction, avalant tout, sans mâcher même les morceaux de carottes et de pommes de terre. Fanny se détourna, dégoûtée, vers sa voisine de droite. Là, elle ne comprenait plus. La fille, plus âgée, près de trente ans, était fine et jolie. Très jolie même, avec un petit nez retroussé au-dessus de lèvres ourlées. Elle avait souri à Fanny en s'asseyant, avec un regard vif et

intelligent. Qui pouvait-elle être ? Une secrétaire ? Sans doute, oui. Fanny l'avait pensé en l'imaginant habillée. Ça collait bien comme supposition. Très maigre, côtes saillantes, joues creuses, elle paraissait épuisée par les privations et le travail. Tout à l'heure, dans le potager qu'une gouvernante lui avait fait visiter, Fanny l'avait vue s'arc-bouter avec des ahanements pour tirer une charrette de terreau. Sans doute, une des esclaves à vie dont parlait Ma. Mais pourquoi ? Toujours les mêmes questions lancinantes : qu'est-ce qui avait bien pu amener cette fille ici ? Un désespoir d'amour ? Des problèmes d'emploi ? Quelle folie l'avait poussée à écouter les racoleuses ? Car il y en avait, cela ne faisait aucun doute. Dans les rues, au porte à porte, dressées, souriantes, convaincantes. Mystères insondables de l'âme humaine…

Sur les omoplates de la fille, il y avait des traces de coups anciens. Ses cheveux, soyeux et fins, qui auraient été si jolis après une mise en plis, pendaient lamentablement, collés par la sueur. Les ongles écaillés et fendus, les mains rougies et salies par le travail de la terre, elle mangeait avec application, savourant chaque bouchée de la soupe fade et froide. Tout à l'heure, avant le repas, lors de la prière récitée debout en commun, elle avait été de celles qui scandaient le plus fort le refrain :

« Femmes triomphantes,

« Levez-vous, écoutez ma voix. »

Juste après elle : une gouvernante, parcourant sa table des yeux, surveillant que personne ne parlait. C'était interdit. Elle, dans son assiette, avait la même soupe, mais avec un supplément. Celui des gouvernantes : quelques cubes de viande.

Fanny plongea sa cuiller dans son assiette. Essayant de ne pas avoir trop l'air d'observer. Pourtant, il y avait encore quelque chose de passionnant : Les hommes.

Ils étaient cinq, un par table, et ils faisaient le service. Pantalon de cuir noir collant, chemisette noire à manches courtes. Et, autour des reins, un ridicule petit tablier brodé blanc. Tous étaient jeunes, costauds et beaux. Fanny avait reconnu l'étalon qui l'avait tant fait souffrir… Mais il n'avait rien manifesté en la voyant. L'air absent. Mécanique. Drogué, comme les autres. Et avec la même marque au front.

Fanny comprenait. Les hommes faisant le service de table, comme le font d'habitude les femmes dans le monde normal. Ici, encore une fois, tout

était retourné.

Le repas ne dura pas plus d'un quart d'heure. Après la soupe, il n'y avait qu'un fruit. Une pomme à moitié blette. Au commandement des gouvernantes, toutes les filles se levèrent et se rangèrent à la queue leu leu dans la travée centrale. Nouveau commandement. La longue file nue se mit en route vers les patères du hall d'entrée pour se rhabiller. Derrière, les hommes se mirent à desservir, plus mécaniques que jamais.

La gouvernante arrêta Fanny par le bras.

— Non, toi, tu viens par ici.

Fanny se bloqua, laissant passer celles qui retournaient au jardin, ou se dirigeaient vers le reste de la maison pour les travaux du ménage.

— Là-bas, intima la gouvernante.

Fanny se dirigea vers un groupe de quatre autres filles. Vêtues comme elle de robes bleues.

— Suivez-moi, reprit la gouvernante.

La pièce, encore une fois, était voûtée et dallée, mais bien plus petite que le réfectoire. Meublée de buffets cirés et d'armoires hautes et sculptées, elle avait, à l'une de ses extrémités, une pendule ancienne à décor peint de fleurs dont le balancier égrenait les secondes dans le silence. Au milieu, une autre grande table, d'autres bancs. Fanny s'assit à la place qu'on lui désignait. Devant une pile d'argenterie, des chiffons, des produits à faire briller. Chaque fille avait pris sa place, sans hésitation. L'une à la couture, l'autre au repassage, les deux autres au cirage des chaussures et à l'étiquetage de pots de conserve. Fanny se mit au travail. Docile, dans le tic-tac de la pendule.

A quinze heures, on les fit se lever. Pour une nouvelle prière. Puis encore à dix-sept heures. Toujours le même texte, que Fanny commençait à connaître sur le bout des doigts, avec le même refrain dément :

« Femmes triomphantes,

« Levez-vous. Ecoutez ma voix. »

Sans cesse le travail était renouvelé. Après l’argenterie, les cuivres, puis les étains. Ça paraissait ne jamais devoir finir. Comme ses compagnes, Fanny s’activait, silencieusement, se demandant depuis combien de jours, de mois, d’années peut-être, les autres faisaient ça.

Et commençant à se dire, paniquée, que peut-être elle aussi, allait devenir une prisonnière…

Vers dix-neuf heures, la gouvernante tapa dans ses mains. C’était fini. Il fallait aller se préparer pour le soir. Dans le grand hall d’entrée, Fanny retrouva les jardinières. Blanches, les paupières lourdes de fatigue, les mains terreuses. Elle prit sa place dans la file qui s’engagea dans le grand escalier en colimaçon.

A peine entrée dans sa cellule, elle s’appuya du dos au mur et se prit la tête à deux mains. Effrayée. Elle commençait à perdre espoir de sortir un jour de cet enfer.

La porte se rouvrit. Une gouvernante apparut.

— Viens. A la douche. Dépêche-toi, Ma t’attend.

CHAPITRE XI



Jean Beauvoir, dit Jeannot la Science ancien électricien des services techniques de la Préfecture de Police, devenu le « sauveur technique » des

cas désespérés de la Brigade Mondaine, écrasa sa Celtique maïs dans le gros cendrier de bistrot placé à côté de son microscope électronique.

— Tiens, Boris, fit-il avec amitié, tu viens me dire bonjour ou tu as besoin de moi ?

Corentin s'en voulut aussitôt. Jeannot la Science avait raison. Dans son laboratoire de fortune aménagé sous les combles du quai des Orfèvres, on ne venait le voir que quand on avait besoin de lui. Pour lui demander de trafiquer une table d'écoutes, de miniaturiser un système de transmission radio, d'inventer un gadget scientifique capable de suivre à la trace une voiture déjà munie d'un brouillage radio.

— Excuse-moi, fit Corentin, gêné. Il y a l'amitié, bien sûr, mais c'est vrai que j'ai un problème.

Jeannot la Science sourit :

— Je plaisantais, bien sûr, tu as tes propres soucis. Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

Corentin tendit une photo. Expliquant succinctement de quoi il s'agissait.

— On a l'impression, Mémé et moi, qu'il est peut-être possible de déchiffrer le nom, sur le porche, dont on n'a que la première lettre, un « R », comme tu vois.

Jeannot la Science se concentra sur le cliché.

— Tu as la pellicule, au moins ? fit-il.

Corentin se fouilla.

— Bien sûr.

— Donne.

Il se dirigea vers le petit local noir installé au fond des combles.

— Tu as le temps de faire un tour. Reviens dans une demi-heure.

Corentin se pencha.

— Mais c'est une plaque d'avocat ! s'exclama-t-il. Me Ramatuel, quel drôle de nom !

Il se releva :

— Tu es champion, Jeannot. Tu t'y es pris comment ? Jeannot la Science alluma une Celtique, son bon gros visage froncé de plaisir.

— Rien de spécial, fit-il, évasif, des trucs simples. Corentin n'insista pas. Une des raisons d'exister de Jeannot la Science, dans son labo oublié, c'était d'avoir ses secrets à lui, ses tours de main.

— Tu viens peut-être de sauver la vie à une fille, Jeannot, dit-il avec conviction.

Jeannot la Science soupira.

— J'espère bien que oui.

Aimé Brichot reposa son téléphone.

— Mince, fit-il, la dernière solution a échoué elle aussi.

Corentin se voûta :

— On fait chou blanc. Pas vrai…

Il n'y avait pas un Ramatuel dans l'annuaire. Ni à Paris ni en province. Ils avaient vérifié, patiemment, des heures durant. Et bien sûr, aucun avocat de ce nom inscrit au barreau, où que ce soit.

— Serveau sait peut-être ! s'exclama Corentin. Tu as son numéro ?

Il saisit fébrilement son appareil.

En raccrochant, il souriait :

— Je crois qu'on tient le bon bout, Mémé ! fit-il en lançant un coup de paume dans le dos de Brichot. Serveau a entendu parler d'un Ramatuel. Un nom connu dans les milieux occultistes. Il pense qu'il habite rue Gay-Lussac. Il n'en est pas tout à fait sûr, mais il croit ne pas se tromper. Pour lui, il s'agit d'un fumiste plus que d'autre chose, quelqu'un qui s'est décerné le titre ronflant de « Maître » sans y avoir vraiment droit. Si c'est vrai, ça colle avec la plaque, un rien prétentieuse dans la calligraphie, tu ne trouves pas ?

Corentin tendit l'index :

— Ça y est, Mémé, on a levé le lièvre.

Ils n'avaient pas eu à se promener longtemps, le nez dressé vers les entrées d'immeubles. Au numéro 26, le porche de la photo. Avec les deux têtes de diable, et la plaque : « Maître Ramatuel ».

Ils pénétrèrent sous le porche. Derrière, une cour. Ils n'eurent pas de mal à trouver le nom de Ramatuel inscrit sur un mur, à côté d'une porte en verre cathédrale.

Ils empruntèrent l'escalier aux marches craquantes.

Arrivés au premier étage, Aimé Brichot pressa la sonnette de la porte de gauche.

Il sursauta.

Une tête de mort grimaçante venait de surgir, sous l'impulsion électrique, d'un logement pratiqué dans le mur. En même temps, une voix sortit d'un petit haut-parleur métallique. Chevrotante, Anonnant une déclaration ahurissante : « Le temps est une illusion. L'éternité seule existe. Entrez, si vous avez pris rendez-vous avec l'éternité. Sinon, passez sans jamais revenir… »

Il y eut un arrêt. Un grésillement. Puis la voix reprit, plus prosaïque.

« Si vous voulez entrer, il suffit de tourner le loquet. »

Aimé Brichot se retint pour ne pas exploser de rire.

— Boris, fit-il, ça fait combien de temps qu'on fait équipe ?

Corentin parut réfléchir.

— Je ne sais plus.

— Moi non plus, reprit Brichot. En tout cas, on n'a encore jamais vu ça, une porte qui parle.

Il tourna le loquet et ouvrit.

Dedans, le noir total. Puis un nouveau grésillement. Une autre voix explosa. Amicale.

« Entrez, visiteur inconnu. Entrez. L'univers convergera bientôt vers un seul point, ici, 26, rue Gay-Lussac, métro Luxembourg. Mes préoccupations sont loin des vôtres, sûrement, mais devant l'éternité, je vous accorde une parcelle de ma personne. »

Nouveau grésillement.

« La porte du fond », reprit la voix.

Corentin fixa Brichot.

— Petit chaperon chauve, on fonce ou quoi ?

Ginette Rabisseau leva la main pour poster sa lettre dans la boîte jaune, tout à côté du bureau de tabac jouxtant sa maison.

Sa main n'atteignit pas la fente. Retenue par une autre main. Une main d'homme. Elle vira, ahurie.

— Oh, Loulou… fit-elle d'une voix blanche.

Loulou lui arracha l'enveloppe des mains et la décacheta d'un index nerveux. Il lut, rapidement, et enfourna la lettre dans sa poche.

— Viens, dit-il en la tirant par le bras.

Ginette valsait sur son lit. Vêtements arrachés, tête bringuebalant de tous côtés sous les gifles. Loulou frappait avec méthode. En professionnel. Sachant attendre pour faire jaillir sa paume que le visage se relève, reprenant souffle.

— A poil, fit-il enfin.

Elle s'exécuta, secouée de larmes, terrorisée.

— Viens ici. A quatre pattes.

Il l'obligea à le déboutonner elle-même. A le sortir. A l'avaler. Quand elle fut béante autour de lui, il la frappa sur la nuque, jusqu'à ce que son visage disparaisse dans son vêtement ouvert.

— Ne bouge surtout pas, grogna-t-il, et écoute-moi. J'ai des patrons qui ne plaisantent pas. Tu es mouillée avec moi. Tu as touché 5000 F.

Il lui releva les bras, cherchant les seins par en dessous. Il agrippa les pointes et tira.

— Je viens te voir quand je veux, reprit-il. Mets-toi bien ça dans la tête. Maintenant, tu vas te montrer plus réglo. Tu as intérêt, sinon, je te bousille.

Il accentua la pression sur les pointes des seins. Ginette vibrait. Il l'entendait râler autour de lui. Déjà, les larmes le mouillaient au ventre, ruisselant sur ses cuisses. Il lui reprit la nuque, empoignant les cheveux. Il dirigea lui-même les opérations, prenant son temps, cherchant le fond de la gorge.

Ginette se pencha, flageolante.

— Encore un glaçon ? demanda-t-elle, humble.

Loulou contempla la veuve de flic, nue devant lui.

— Un demi, fit-il, casse-le avec tes dents.

Elle s'exécuta, yeux fermés.

Il agita son Ricard devant ses yeux.

— Parfait, apprécia-t-il, juste ce que j'aime comme dosage.

Il sirota une gorgée.

— Si tu te voyais, fit-il, dégoûté, avec un geste de la main. Va-t'en, file à la salle de bains, remaquille-moi tout ça. Et en pute, hein ? Les paupières noires, la bouche débordante.

Resté seul, il se cala dans un fauteuil, cherchant une cigarette.

« Non mais des fois, murmura-t-il à voix basse, elle a failli me doubler, la salope… »

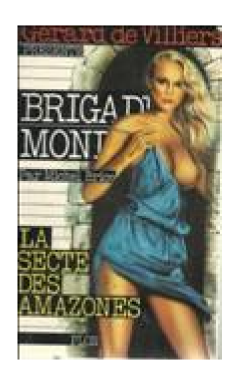
Il tira une bouffée de sa Marlboro.

« Ouf, reprit-il, je crois bien qu'elle a compris. »

Il grimaça en la voyant réapparaître, tremblante.

« Merde, il va falloir se la retaper, la vieille… »

CHAPITRE XII



Fanny reprit lentement conscience. Ça y était… Elle se rappelait. Le salon à tentures indiennes, les coussins partout… Et la bouche de Ma contre la sienne. Son sursaut. Son rejet, et la crise de rage de la vieille folle. Ce que Fanny avait supporté le premier soir, elle n'avait pas pu, le lendemain…

Elle comprit vite qu'elle payait. Crucifiée sur une table d'examen médical, elle était ligotée dans la position exacte d'une femme qui accouche. Chevilles relevées à l'équerre et entravées. Bras attachés en croix. Sous sa nuque, un gros coussin de cuir qui l'obligeait à regarder droit devant elle. Vers un écran sur lequel un film atroce se déroulait. Elle-même, violée sur le bureau de l'autre jour. On l'avait donc filmée…

Elle dut tout subir, les travellings, les gros plans. Avec le son, sa voix hurlante, ses sanglots. Enfin, le film s'arrêta. Elle ferma les yeux. La voix de Ma s'élevait dans le haut-parleur.

« L'accouplement est un acte d'avilissement total. »

Comme s'il s'était agi d'un accouplement libre et consenti…

Fanny ouvrit la bouche, cherchant de l'air : sur l'écran, le film repartait à zéro. Elle tourna la tête de *côté,* bien décidée à ne pas suivre. Une violente décharge électrique dans les reins la fit se cabrer dans ses liens. Elle examina la pièce, hagarde, cherchant l'œilleton qui la surveillait. Elle le trouva vite, dans un angle, à sa gauche. Elle dut l'observer trop longtemps car une deuxième décharge la transperça. Elle comprit ; on voulait qu'elle

regarde la projection. C'était bien ça : quand elle ferma les yeux, à un moment, elle se fit de nouveau rappeler à l'ordre.

Elle dut subir le spectacle, « son » spectacle, encore une fois. Puis une troisième, et une quatrième, et, chaque fois, la projection se concluait par l'énoncé de la sentence : « L'accouplement est un acte d'avilissement total. »

La lumière montait graduellement dans l'antichambre. Boris Corentin et Aimé Brichot finirent par se repérer. La lumière venait d'une petit niche où des images de kaléidoscope se succédaient lentement. Une chauve-souris aux yeux luisants, une figure de diable grimaçant, une sorcière chevauchant un balai.

Un petit toussotement sur leur gauche les fit se retourner.

Maître Ramatuel.

Assis derrière un bureau de haute Époque furieusement ouvragé, éclairé par un spot vert qu'il venait d'allumer, le maître était petit, très cambré, les joues creuses avec une barbichette très travaillée, blanche comme ses sourcils. Une chéchia molle de drap luisant surmontait son front. Les yeux étaient grands, presque féminins, brillant d'un feu doux sous les cils ourlés.

Corentin réprima un sourire.

— Ainsi, nous voilà arrivés, sourit-il avec amabilité.

Le personnage était exactement tel que Boris l'avait pressenti. Ahurissant, le nombre de déséquilibrés qui peuvent exister dans le monde. Celui-là, sa folie douce, c'était les sciences occultes, tout l'arsenal télépathique, alchimiste, chiromancien et astrologique. Mener avec lui une conversation normale était quelque chose d'absolument hors de question. Le tout était d'entrer dans son système à lui. Une fois qu'on avait pigé, ça marchait. Après, il suffisait de traduire en langage clair. Malheureusement, ça ne fonctionnait pas à tous les coups, loin de là.

Par exemple, dès le début, maître Ramatuel les avait appelés tous les deux par leur nom.

— Comment nous connaissez-vous ? avait demandé Corentin, dissimulant sa surprise.

— Par télépathie, avait répliqué le mage.

Son système pouvait se révéler un paravent bien pratique…

Du fatras compliqué du langage ésotérique injecté à dose massive, Corentin et Brichot finirent par pouvoir conclure qu'effectivement, maître Ramatuel connaissait Fanny Ambroso (« un médium-né, du type extra-métapsychique caractérisé »). Elle avait passé une petite demi-heure ici même à essayer de lui tirer les vers du nez (« Les grands Secrets du monde visible et invisible nécessitent une approche à laquelle une seule vie humaine ne peut suffire. ») Corentin imagina en souriant *in petto* l'ahurissement de la journaliste devant le pathos du maître, et comprit sa fuite au bout d'une demi-heure. Ramatuel finit quand même par lâcher, avec des efforts contrariés par l'intrusion qu'on lui demandait de faire dans la « temporalité séculière », que Fanny Ambroso était venue le trouver il y avait environ deux semaines.

Corentin se leva :

— Essayez de vous rappeler encore un détail, même insignifiant, reprit-il sans conviction. Tout peut nous être utile pour retrouver sa piste.

Le vieux fou les fixa sous ses sourcils broussailleux.

— Le monde réel n'est fait que de détails. L'éternité est une sublimation de détails.

Brichot recula vers la porte, effaré. Dans la niche, la succession kaléidoscopique d'animaux magiques s'accélérait.

— Allez, on se tire, souffla-t-il.

Resté seul, maître Ramatuel décrocha un téléphone dissimulé dans un tiroir, petite coquetterie de mage voulant cacher dans son antre tous les objets trop modernes.

— Ils viennent de partir, dit-il d'une voix absolument normale.

Au même moment, dans l'escalier, Aimé Brichot sortit de sa poche un mégot à bout doré.

— Tiens, fit-il, j'ai trouvé ça dans le couloir en sortant. Le même mégot que chez la journaliste, *isn't ?*

Corentin fit tourner le mégot entre ses doigts.

— Dommage qu’on ne l’ait pas trouvé en arrivant. On aurait pu lui poser quelques questions supplémentaires, regretta Brichot.

Corentin haussa les épaules.

— Tu aurais compris quelque chose à sa réponse, toi ?

Il remonta ses lunettes.

— Comme si j’y étais, fit-il en singeant la voix de maître Ramatuel : « Le doré du tabac est un langage codé que les forces invisibles nous adressent pour nous reconnaître les uns des autres… »

Corentin sourit.

— Tu es assez en forme, tu sais, Mémé.

Il lui rendit le mégot.

— Dans le genre dingo, *of course.* Mais au fond, tu as raison, inutile de l’interroger plus pour l’instant. Il n’aurait rien dit. Encore un qui ne perd rien pour attendre.

CHAPITRE XIII



Charlie Badolini se composa un visage aimable. Ce qui donnait, comme résultat, chez le petit Niçois né de parents corses, un rictus acide dans son visage maigre aux yeux exorbités.

— Corentin, fit-il d’une voix légèrement excédée dans un raclement de gorge tabagique, je suis désolé, mais je crois bien que vous vous trompez.

Corentin se cabra.

— Mais, Patron… C’est vous-même qui m’avez demandé d’enquêter sur la disparition de Fanny Ambroso ! Je ne fais que mon travail.

Le chef de la Brigade Mondaine s’enveloppa de fumée bleue.

— D’accord, seulement l’enquête tombe à l’eau. Abandonnez. Il y a d’autres enquêtes en souffrance. La journaliste n’a pas disparu, elle est en voyage.

Corentin jeta un regard noir à son supérieur. C’était vrai, il y avait du nouveau. Une heure plus tôt, Gaston Serveau, le directeur de la revue /’*Étrange,* avait appelé Charlie Badolini en personne. Passant par-dessus Corentin. Mais celui-ci pouvait pardonner l’inélégance : dans sa jeunesse, quand il était lui-même inspecteur, Charlie Badolini avait bien connu Gaston Serveau, alors spécialisé dans les faits divers pour *France-Soir.* En vérité, le coup de fil était arrivé pendant que Corentin et Brichot rendaient visite au mage. Gaston Serveau, peu avant, avait téléphoné à Ramatuel, lui demandant si deux inspecteurs, dont il avait donné les noms – c’était donc ça la fameuse télépathie du vieux singe… – n’étaient pas chez lui, et le chargeait de les prévenir. Ce que Ramatuel s’était bien gardé de faire.

Au passage, Corentin rangea sa critique à l’égard de Serveau. Il n’était donc pas passé par-dessus lui.

L’important c’était cette lettre. Reçue par Serveau, et expédiée par… Fanny Ambroso. Postée la veille. Donc sept jours après sa disparition…

Fanny Ambroso annonçait qu’elle changeait ses batteries. La secte des femmes, après renseignements, ne valait pas les articles escomptés. Rien que du banal. En revanche, elle avait eu vent d’un scoop en Italie, elle ne disait pas lequel, précisant toutefois qu’elle le réservait à la revue. Elle partait précipitamment pour l’Italie en voiture.

Ajoutant : « avec un ami ».

— Ça ne veut rien dire, insista Corentin, qui vous fait croire que la lettre est d’elle ? Et puis, vous ne trouvez pas bizarre qu’elle ait écrit ? La lettre est postée dans le XIIIe arrondissement, si je me souviens bien de ce que vous m’avez dit. Pourquoi n’a-t-elle pas téléphoné à Serveau ? Les

journalistes, ça n’écrit que leurs articles. Le reste du temps, ce sont des maniaques du téléphone.

Il se dressa.

— Vous permettez que j’appelle Serveau ?

Badolini se voûta, fatigué.

— Faites, mais à quoi ça servira ? Il m’a tout dit.

Corentin haussa les épaules, évasif.

— Laissez-moi encore cette chance, Patron. Si je ne lui tire rien de plus, j’abandonne l’enquête, c’est juré.

Il composa rapidement le numéro.

En raccrochant, il avait un léger sourire aux lèvres.

— Patron, fit-il en se rasseyant, vous êtes seul juge, mais écoutez-moi bien. Je passerais volontiers sur un premier détail qui ne vaudrait pas grand-chose sans le second. Mais, à la lumière du second, il prend toute sa valeur. Serveau m’a fait remarquer une chose curieuse pour lui : Fanny Ambroso ne lui a fixé aucune estimation d’honoraires pour ce reportage en Italie. Ce qui est absolument contraire à toutes ses habitudes. Il a été formel là-dessus.

Il alluma une Gallia. Charlie Badolini l’observait. Amusé et content. La crise morale soignée à la cuite, l’autre nuit, était bien passée. Il retrouvait son Corentin tel qu’il l’aimait : yeux noirs, jetant leur feu, mâchoires contractées. Fauve en chasse.

— Vous écrivez Fanny comment ? jeta Corentin.

Charlie Badolini se gratta le trou de l’oreille avec l’ongle du petit doigt gauche laissé plus long que les autres, exprès, à cet effet, à la niçoise.

— Avec un y à la fin, non ?

Corentin exhiba un sourire carnassier.

— Oui, c’est ainsi que Fanny Ambroso orthographie son prénom. Eh bien, dans la lettre à Gaston Serveau, elle signe Fannie, i, e.

Il se passa l’index sur les deux commissures des lèvres, successivement.

— Patron, je laisse toujours tomber l’enquête ?

Dans son taxi CX diesel, Loulou était affalé avec bonheur sur sa banquette arrière. Il avait eu du nez. Récupérée de justesse, la Ginette. Ouf…

Dans le taxi suivant, une 504 diesel, Ginette se penchait, attentive, les mains crochées dans le siège avant, à la droite de la conductrice.

Elle avait préparé son coup bien avant le départ de son amant. Dévorée d'inquiétude pour lui. Loulou faisait des bêtises. Il replongeait. Il fallait absolument l'arrêter à temps. L'aider. Comment ? C'était déjà beaucoup de savoir où il allait.

A la conductrice, pour expliquer sa « filature », elle avait joué les amantes vieillies et jalouses. L'autre avait son âge. Elle avait souri, pas bégueule, complice. Elle jouait du volant en virtuose dans les embouteillages.

Avenue Kléber, la CX s'arrêta devant un immeuble cossu, entre un magasin d'exposition de voitures de luxe anglaises et un consulat sud-américain. Loulou descendit de son taxi sans se presser et s'avança vers le porche. On l'attendait, quelqu'un se précipita vers lui. Jeune, longs cheveux blonds flottant au vent, hanches roulantes.

Un garçon. En jean moulé, bottines à hauts talons, blouson de nylon beige avec des initiales vertes cousues.

Le garçon se colla à Loulou. Cherchant son cou avec ses lèvres. Loulou se laissa faire. Ils s'en allèrent, serrés l'un contre l'autre, en direction du drugstore Publicis.

La conductrice de la 504 se tourna vers Ginette.

Je fais quoi ? dit-elle, d'une voix où il n'y avait pas la moindre intonation critique.

Blanche, Ginette vacilla, s'enfonçant les ongles dans les paumes des mains.

— Quoi ? fit-elle comme si elle s'arrachait à un cauchemar.

La conductrice s'adoucit :

— Vous croyez vraiment qu'il faut encore le suivre ?

Ginette se rabattit dans son siège.

— Non, vous avez raison, je rentre chez moi.

Ginette Rabisseau relut pour la troisième fois la lettre qu'elle avait mis une heure à tourner. Elle la froissa entre ses paumes. Non, ce n'était pas possible. Elle n'arrivait pas à s'exprimer. Jamais elle n'avait su écrire. Elle se leva, arpentant sa salle à manger, très droite, contractée, les lèvres serrées. Cette fois c'en était trop. Être trompée, soit, quand on est une vieille… Mais avec un garçon, non ! Inacceptable. Ginette avait le sang chaud et les idées larges, mais la morale, ça restait gravé en elle au fer rouge.

— Sale petit pédé ! grinça-t-elle.

Elle consulta sa pendule baroque : une nageuse 1900 naviguant autour du cadran comme si c'était un gros mérou dont elle était amoureuse. Seize heures moins le quart… Elle avait le temps d'aller Quai des Orfèvres. Elle saurait à qui parler.

Ma se lova voluptueusement dans les coussins de soie indienne. Ses gros seins à bouts presque noirs gonflaient la gaze de sa robe, jumelle de celle qu'elle avait fait porter à Fanny dans son bureau.

— Je suis contente, tu ne peux pas savoir, que tu reviennes à la raison.

Elle tendit la main vers un verre de whisky posé sur une table basse de métal enfoncée dans un épais tapis persan. Tout le sol du salon était couvert de tapis, les murs n'étaient que tentures indiennes à motifs érotiques, où les personnages représentés étaient exclusivement du sexe féminin.

— Tu veux boire quelque chose ? reprit-elle, affectueuse.

Fanny fit oui de la tête, souriante, douce, jouant parfaitement la comédie. Cette fois, elle s'était bien juré de ne plus commettre d'impairs. D'abord, elle avait docilement écrit la lettre, sous la dictée de Ma, le cœur battant à l'idée que celle-ci, à la relecture, pourrait s'étonner de l'orthographe de son prénom. Mais non, la vieille prêtresse n'avait pas tiqué. Ce qui la soutenait, c'était l'idée de son scoop. « Esclave de la secte des Amazones ». Elle avait déjà corrigé le titre. Ajoutant les sous-titres. « Une expérience ahurissante en plein XXe siècle », « Les femmes qui veulent prendre le pouvoir mondial ». Sa R 5, elle le savait, avait été conduite et abandonnée,

soigneusement lavée, à l’intérieur comme à l’extérieur, dans le parking de « Galaxie », place d’Italie. Même quand on la retrouverait, la police n’aurait aucun indice à se mettre sous la dent. A elle seule de se débrouiller. Mais elle avait repris courage et confiance en elle. Une chambre, une vraie, avec moquette et lit douillet, bien chauffée. Un bon dîner, qu’est-ce qu’il fallait de plus pour que tout aille bien ? Avec sa santé (de fer), elle n’avait même pas attrapé la moindre ébauche de rhume lors de l’épisode du supplice par le froid.

Elle écouta Ma avec attention.

Celle-ci renchérissait sur ses phantasmes de conquête mondiale. Le même disque, répété inlassablement. Mais cette fois, elle trouvait une auditrice parfaite. Immobile, ne se détournant jamais. Elle en rajouta, délira encore plus que la première fois.

— Ma chérie, finit-elle par minauder en se resservant un whisky, tu dois me croire folle ?

Fanny secoua la tête.

— J’avoue que je suis encore un peu abasourdie, dit-elle avec un air contrit, toutes ces idées s’entrechoquent dans ma tête.

Elle fronça les sourcils.

— Mais, à la réflexion, tout se tient, c’est vrai, je n’y avais jamais pensé…

Elle sourit :

— Vous devez vous dire que j’ai été victime d’un enseignement fait pour étouffer toute conscience chez les femmes…

Ma balança ses gros seins dans une inspiration puissante.

— Exactement, Fanny ! Exactement, tu mets le doigt sur le point capital.

Elle se rapprocha.

— Tu te demandes sans doute aussi beaucoup de choses. Sur le fonctionnement de la communauté ici, par exemple.

Fanny fit oui de la tête, tendant des oreilles avides, et furieuse de ne plus avoir son magnétophone. Il ne faudrait compter que sur sa mémoire.

L’abbaye de la Croix Noire était organisée comme une ruche. Au sens strict du terme. Au centre : Ma, toute-puissante. Assistée d’ouvrières spécialisées hiérarchiquement suivant leurs capacités. Fanny ne les avait pas

encore vues. Toute l'aile administrative : banquières, agents d'assurances, administratrices, gestionnaires. Après, il y avait l'intendance, puis la domesticité proprement dite. Femmes de ménage, serveuses, jardinières, femmes de peine.

— Tu verras mieux tout ça. Demain matin, tu iras visiter le potager.

Elle sourit.

— Je les choisis jolies. C'est tellement ravissant, une jolie fille qui repique des salades à quatre pattes. Nue, bien sûr, dès que le temps le permet.

Elle revint à la réalité de son exposé :

— Après, tu as les pondeuses, celles qui sont chargées de produire des filles. Parce que, comme tu sais, les garçons n'ont aucune chance ici…

Fanny s'efforça de ne pas blêmir.

— Les pondeuses, je les sélectionne médicalement. Elles sont faites pour ça. Accoucher. Inséminées artificiellement bien sûr. Trois ans de repos et hop, nouvelle insémination.

Elle gigota dans ses coussins.

— J'ai déjà trente-deux fillettes, tu sais ? L'aînée a cinq ans. Un amour joufflu qui sait déjà lire et écrire.

Elle rêva un peu…

— Ah, encore ! L'insémination. Là, c'est encore plus simple. J'ai mes reproducteurs, je te l'ai dit. Tout un réseau. Bien payés et de toute façon drogués, quand il le faut. Pour qu'ils ne gardent pas trop de souvenirs.

Elle caressa la main de Fanny.

— Tu as vu Claude ? Tu as pu constater que c'est un travesti ? Là aussi, j'ai mon réseau. Uniquement des travestis pour recevoir le sperme. Des travestis piqués, pour que les étalons entrent en érection.

Ma accentua sa caresse.

— Tu sais l'essentiel, maintenant.

Ses petits yeux noirs se durcirent.

— Fanny, murmura-t-elle, une dernière fois, prouve-moi que tu es vraiment sur la bonne voie. On va faire une expérience.

L’étalon introduit dans le salon était digne de celui de l’autre jour. Costaud comme un parachutiste. Drogué et avec l’immanquable marque au front.

Son sexe se dressa, tout de suite, énorme, dès qu’il vit Fanny. Une blonde, comme son subconscient préférait, et vêtue selon ses fantasmes précis : chemisier sage un peu trop ouvert, jupe serrée, taille prise dans une haute ceinture, bas noirs sur des talons hauts. Il se mit à ahaner.

Fanny se rétracta dans ses coussins.

« Qu’est-ce qu’il est beau, pensa-t-elle, je me l’offrirais bien. »

Mais son expression était celle d’un dégoût parfait. Pas tellement simulé, d’ailleurs. Une belle brute droguée, l’un dans l’autre, ça repousse, finalement, passé le premier enthousiasme.

Elle vira vers Ma.

— Non, murmura-t-elle, faites-le partir. Il va me sauter dessus.

Elle avait dû, mi-comédie, mi-sincérité, avoir tellement l’air terrorisée que Ma sourit, radieuse.

— Ça va comme ça, jeta-t-elle à l’homme, va-t’en.

Il sortit, aussitôt attrapé par le poignet par une gardienne.

Restée seule avec Fanny, Ma se coucha carrément sur elle.

— Ma chérie, murmura-t-elle d’une voix de gorge, j’en étais sûre. Tu as pensé au film. Tu as réalisé ce que c’est vraiment, un homme qui vous laboure ! L’horreur.

Ce qu’elle oubliait de dire, c’est que le « labourage » en question n’avait pas été désiré par la partenaire… Fanny se garda bien d’exprimer sa remarque à haute voix.

— Non, fit-elle, je n’avais jamais vraiment réalisé. Elle se cabra. Ma cherchait sa bouche.

— N’aie pas peur, reprit la vieille, dont le visage tournait à la sorcière parfaite, je ne te ferai pas de mal.

Elle commença à dénouer la ceinture de Fanny. Celle-ci se mit à réciter sa table de multiplication mentalement. Un truc infaillible, paraissait-il, si elle en croyait les confidences d’une épouse que son mari dégoûtait.

Ma enveloppa tendrement Fanny dans une couverture de soie.

— Va te coucher, mon petit.

Elle appliqua ses lèvres au creux de son cou.

— Tu as été merveilleuse.

Elle fronça les sourcils.

— Moi, j'ai du travail. Une nouvelle recrue. Arrivée tout à l'heure de Paris.

Elle rit :

— Tiens, une chose qui t'intriguait aussi peut-être avant : comment je recrute. Si tu savais comme c'est facile ! La méthode classique des sectes. De toutes les sectes. Dans la rue, comme Moon, comme les témoins de Jéhovah. Puis après, le travail forcé, le jeûne, le manque de sommeil, ça marche tout le temps.

Elle hésita :

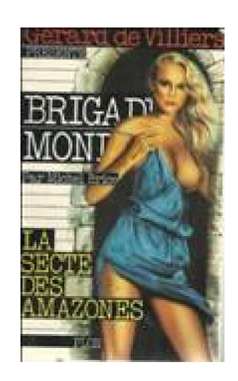
— Sauf que nous, nous ne sommes pas une secte comme les autres. Nous sommes les Femmes !

Elle poussa délicatement Fanny vers la porte.

— Toi, ma chérie, ce n'est pas pareil, tu n'as rien à craindre, ni jeûne, ni privation de sommeil, ni travail forcé. Tu es de la race des prêtresses, toi !

A peine étendue dans son lit, Fanny s'endormit aussitôt, épuisée. Avant de se coucher, elle s'était longuement lavée. Partout. Pour effacer à la fois le parfum de Ma et le souvenir de son contact.

CHAPITRE XIV



L’inspecteur divisionnaire Dumont se tourna vers Boris Corentin. Lui disant avec les yeux : « Laissez-moi faire. » Il propulsa sa lourde silhouette de bon vivant un peu fatigué par les excès jusqu’à Ginette Rabisseau.

Celle-ci pleurait sans retenue sur sa chaise, celle des inculpés, des suspects… Elle avait l’impression de toucher le fond de la honte. Ce matin encore, sur cette même chaise, un voyou de bas étage. Elle l’avait vu en faisant son ménage. Et maintenant, elle, veuve de policier tué en service commandé, et venue avouer ce qu’il peut y avoir de pire dans la grande famille de la police, qui l’avait aidée et soutenue au moment de son malheur : une trahison.

Dumont s’assit à califourchon devant elle.

— Allons, Ginette, fit-il, paternel, on t’aime tous. Tu as fait une bêtise énorme, c’est sûr. Mais ne nous cache rien. Tu peux compter sur nous. On veut la vérité. On étouffera, ça restera secret entre nous.

Ginette Rabisseau releva vers lui son visage inondé. Elle se moucha dans un beau mouchoir de coton, un de ceux qu’affectionnait son mari.

— Oui, fit-elle, subitement contractée, je vais tout vous expliquer.

Elle se tordit.

— Ça n’est pas beau, pourtant, vous savez…

Corentin fumait rêveusement à la fenêtre.

— Où ça peut mener, le démon de midi, chez une femme… murmura-t-il.

Aimé Brichot s’approcha.

— Moi, j’aurais aimé qu’elle vienne nous apporter l’adresse de cette secte où Fanny Ambroso est probablement prisonnière.

Corentin sourit.

— Tu as raison mais cela n’a rien à voir avec notre enquête. Bon, on se remet au boulot. Tu as bien obtenu le numéro de maître Ramatuel sur la liste des téléphones secrets ?

Brichot approuva.

— Le 589.62.03.

— Parfait, on fait une demande de mise sur écoute au sous-marin[7].

Zurich. Dans un somptueux hôtel particulier à l’architecture allemande ultra-patisserie, délicatement niché au creux d’un parc de vingt hectares, non loin du palace le *Dolder Hôtel,* sur les collines dominant le lac, une longue et belle élégante en tailleur Chanel composa sur son cadran un numéro à Paris.

La conversation fut rapide. Ophélia Zurbaran faisait beaucoup de mauvais rêves depuis quelque temps. La veille, elle avait rêvé que la tempête brisait net tous les arbres de son parc et que, de la blessure des troncs, des nuées d’abeilles s’échappaient en essaims furieux qui la poursuivaient, haletante et nue sur sa pelouse. Ce qu’elle demandait, c’était un philtre contre les cauchemars. C’était urgent. Pouvait-on le mettre par air fret ? Elle irait le faire chercher à l’aéroport. A condition, bien sûr, reprit-elle avec une humilité soudaine, qu’il existe bien un philtre contre les cauchemars.

En raccrochant, son beau visage lisse au nez relevé affichait une expression sereine. Signe qu’il devait bien exister, dans la pharmacopée de son correspondant, ce dont elle avait un si urgent besoin.

Elle se recontracta vite, se rappelant qu’on était vendredi. Comme tous les vendredis, son mari allait revenir du travail… pour repartir aussitôt. Et comme ça tout le week-end. La politique…

Elle soupira, étudiant le bout de papier qu’elle avait consulté avant d’appeler Paris.

Dessus, un numéro de téléphone, inscrit de cette écriture à la fois haute et ronde de celles qui ont été éduquées dans les bons collèges.

589.62.03.

Elle replia en deux la feuille minuscule et la glissa entre la couverture de cuir de son agenda et la feuille décollée sur un quart qui en tapissait l'intérieur.

Son mari ne devait jamais pouvoir trouver ce numéro. Une des conditions de l'« abonnement ». L'organisation ne plaisantait pas avec les règles édictées.

Ophélia Zurbaran retourna vers son canapé. Elle tendit la main vers sa discothèque et choisit un disque, à la lettre « T ».

Tailleferre, Germaine Tailleferre. La *Romance* pour deux pianos. Elle se laissa aller en rêvant, aussitôt le saphir posé sur le disque.

La discothèque d'Ophélia Zurbaran n'était pas très fournie. Pas par manque d'argent. Parce qu'il y a peu de femmes compositeurs.

Ma était dans sa « salle de commandement ». Une pièce voûtée en arc de cercle où la dizaine d'écrans de contrôle de sa télévision intérieure faisaient un étrange effet. Sur les écrans : des scènes de cuisine, de lingerie, de bureaux où des jeunes femmes attentives faisaient des comptes ou tapaient à la machine. Sur l'un des écrans, on voyait le potager du parc. Des filles entièrement nues, toutes ravissantes, s'activaient. Bêchant, plantant. Près d'elles, le long d'un haut mur, un abri avec des vêtements accrochés à des patères. Pour courir les mettre au cas où un hélicoptère s'annoncerait. Gendarmerie, protection civile… Tout était prévu chez Ma, même l'éventualité d'un regard venu du ciel. Pour le reste, une visite domiciliaire toujours possible, elle avait pris ses précautions. D'accord, elle dirigeait une communauté de femmes. Et alors, les communautés sont interdites ? Aucune des esclaves ne la trahirait. Quant aux étalons, ce serait les hommes de peine, et voilà tout. Les pièces secrètes, la salle de commandement, tout pouvait se dissimuler en cinq minutes par des pans de murs mobiles. Elle avait soigneusement fait garder des aspects de ruines du côté des couloirs interdits.

Ma se concentra sur l'écran où l'on voyait, dans une des cellules des « nouvelles », une fille brune et grasse de seize ans, « séduite » par un des étalons supérieurs, à savoir un de ceux qui acceptaient, moyennant finance, des à-côtés différents du pur ensemencement. A peine arrivée, la gosse avait rué dans les brancards.

Maintenant, elle se balançait à la chaîne qui reliait ses poignets au plafond. Nue. Devant elle : le climatiseur, réglé à neuf degrés.

Ma sourit. C'était le bon moment. Deux gardiennes venaient d'entrer. Bottées de cuir noir, short noir serré, seins libres, énormes, balancés, crâne rasé, gantées de cuir jusque sous les aisselles. La première releva brutalement le visage de la gosse et introduisit de force un entonnoir entre ses dents. Puis elle prit un arrosoir que lui tendait sa compagne.

La fille se laissa aller en arrière. Luttant contre l'inondation qui se déversait en cataracte dans sa gorge. Son ventre distendu faisait maintenant une boule énorme. Elle ne serait détachée qu'une fois devenue obéissante. Prête à écouter les ordres. Un dressage qui tuait une fille sur deux. Les rétives, qui ne voulaient pas plier. Avec les autres, le succès total. La « méthode ». Dire non, c'est mourir. Dire oui, c'est mettre fin à son supplice. Retrouver enfin sourires et douceur autour de soi…

Une fois l'arrosoir vidé jusqu'à la dernière goutte, la gouvernante se rapprocha de la fille :

— Alors ?

La gosse se détourna.

— Tant pis pour toi, on revient dans deux heures.

Une touche lumineuse grésilla sur le bureau. Ma la pressa :

— Ah, il est là ! Amenez-le.

Loulou s'était incliné en arrivant, à l'horizontale, pour baiser la main de Ma. Un rite absolu, qu'il avait depuis longtemps cessé de trouver idiot. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? D'une certaine façon, c'était lui qui roulait la prêtresse. Homme de main grassement payé, il n'avait pas à se plaindre. Et la bouche des travelos piqués, quand c'était son tour d'ensemencer, il aimait.

— Tu as un problème, toi, fit tout de suite Ma. Ça se voit.

Loulou grimaça. Ma voyait juste. Un problème appelé Ginette Rabisseau. La veuve de flic qui avait fourni les fiches.

— Je sais, coupa Ma, j'ai de la mémoire. Alors ?

— Elle va me doubler, j'en suis sûr, si ça n'est pas déjà fait.

La main de Ma siffla. Loulou se courba en deux, les paumes sur le visage. Ma portait beaucoup de bagues.

— Hé, haleta-t-il, ça ne va pas !

Ma le jaugea, princière.

— Tu veux que je recommence ?

Loulou se détourna, veule.

— Pardon, Ma, fit-il d'une voix sourde.

Elle s'avança vers lui.

— Ecoute-moi bien, abruti. Tu vas retourner tout de suite à Paris. Débarrasse-toi d'elle. Tue-la, trouve le moyen.

Il frémit.

— Mais… hasarda-t-il.

Elle planta son index dans la marque de son front.

— Je te retrouverai partout, tu le sais.

Il se voûta.

— D'accord, je vais essayer.

— A la bonne heure. Mais fais vite, et tu reviens aussitôt après. Pas seulement pour rendre compte, mais parce que c'est ton tour pour la semence.

Loulou la fixa, étonné : Ma avait une mémoire d'éléphant.

Quand il fut sorti, Ma sonna sur un clavier à touches multiples. Une jeune femme blonde, très jolie, avec de grands yeux verts à longs cils, s'avança jusqu'à elle.

— Micheline, fit Ma, mets Loulou sous surveillance.

Micheline s'inclina et se retourna, prête à partir.

Ma l'observait.

— Attends une seconde, fit-elle.

Micheline lui refit face.

— Dis-moi, reprit la prêtresse, tu ne dois pas recevoir la cravache, toi, tout à l'heure, pour je ne sais plus quelle faute de service ?

Les yeux verts de Micheline s'inondèrent de peur.

— Oui.

Elle se recula.

— Il faut que je me dépêche de donner les ordres. Les gardiennes viennent me chercher dans trois quarts d'heure.

Ma lui fit signe de se rapprocher. Elle se mit à déboutonner la longue robe-blouse bleu pâle, très style infirmière, dénouant la ceinture, ouvrant totalement. Elle ôta elle-même le vêtement et fit le tour de Micheline. Dessous, bien sûr, celle-ci ne portait rien.

— Je connais bien ta fiche, reprit Ma. Tu es intelligente, tu es très belle. Il est temps de cesser de commettre des erreurs dans le travail, tu ne trouves pas ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es fatiguée ? Tu flanches ?

Micheline vibra.

— Je fais de mon mieux mais…

La prêtresse sourit :

— Allons, je lève la punition.

Elle alluma une cigarette, princière.

— Seulement, reprit-elle, il faut mériter la faveur.

Elle sourit, trop douce pour être honnête.

— Je te donne le choix. Ou la cravache, ou bien…

Micheline baissa la nuque.

— Ma petite, reprit Ma, ôte tes chaussures. Tu vivras nue désormais. Intégralement, tu entends, ni bijoux, ni bas ; rien.

Elle eut une moue conciliante.

— Maquillage, bien sûr. Alors, ta réponse ?

Quand Micheline se baissa, ses seins se balancèrent entre ses avant-bras. Elle ôta ses chaussures, une à une.

— Même l'hiver ? hasarda-t-elle.

— Même l'hiver. Le sauna, c'est fait pour pouvoir aller prendre l'air l'hiver.

Elle agita la main.

— Retourne à ton travail. Et n’oublie pas de signaler aux femmes de chambre de vider ton armoire.

Elle dévora des yeux la chute de reins sous laquelle les fesses montaient et descendaient tandis que Micheline repartait.

— Ce soir, dit-elle, tu dînes avec moi. Parfum : Mitsouko.

Femmes entre elles…

CHAPITRE XV



La sonnerie du téléphone grésilla sur le bureau de Corentin. Il décrocha.

— Ah !… Bon. Vous dites : Zurbaran. Z.U.R.B.A.R.A.N. A Zurich, château de Bavière ? Merci.

Il se tourna vers Aimé Brichot.

— Au moins, on a une identification, fit-il.

Depuis le matin, ils travaillaient sur les enregistrements de la table d’écoutes branchée sur le 589.62.03. Beaucoup d’appels. A peu près tous demandant des philtres, contre toutes sortes de problèmes. Malheureusement, les conversations avaient été trop rapides pour réussir une localisation d’appel. Sauf dans un cas, celui de Zurich, justement, où

une voix de femme grave et chaude, avec un très léger accent allemand, demandait curieusement un philtre contre les mauvais rêves.

Ginette Rabisseau se balançait d'une hanche sur l'autre sur Ie seuil de sa porte d'entrée. Incapable de se décider sur la marche à suivre. Les idées se mitraillaient dans sa tête, que faire ?

Jacques Berthier, dit Loulou, ex-gigolo reconverti dans de mystérieuses activités où il lui avait fait jouer un rôle, à elle, se tenait sur le palier, souriant, charmeur. Le col de cuir de son blouson, un « Flying Jacquet » évidemment, était remonté sur son cou, à demi caché par les petites boucles blondes de sa nuque. Il était moulé dans un jean étroit, bleu délavé. Aux pieds, des Santiagues, ces boots de cow-boy jaunes à talons hauts coupés en biais.

Elle fixa, tétanisée, la marque ronde au milieu du front.

— Va-t'en, fit-elle douloureusement. L'image d'un enlacement contre nature sur le trottoir de l'avenue Kléber, venait de la traverser.

— Laisse-moi au moins m'expliquer, fit Loulou, très enfant battu.

Elle secoua la tête.

— J'ai eu toutes les explications nécessaires. Inutile de te fatiguer.

Elle attrapa la porte et s'arc-bouta. Le loquet refusa de prendre dans son logement, la pointe d'une Santiague bloquait le battant, au sol.

— Je vais hurler, menaça Ginette. Enlève ton pied.

La voix de Loulou lui parvint, comme émise d'un autre monde.

— Ne fais pas l'idiote, je viens m'excuser.

Elle hésita, étonnée. Des excuses, quelles excuses ?

— Je préférerais que tu t'en ailles, insista-t-elle.

En même temps qu'elle parlait, elle sentait qu'elle avait commis une erreur. D'abord dans le ton : mou, sans vraie conviction, et qui ne trahissait que trop sa faiblesse subite devant Loulou, plus beau que jamais. Puis dans la phrase. « Je préférerais », ça n'était pas vraiment une interdiction. Ni l'expression d'une femme blessée, au point de vouloir rompre définitivement.

Juste un souhait. Et une invite, au fond, à ne pas en tenir compte.

Loulou ne disait rien, de l'autre côté de la porte. Il se paya même le luxe de retirer son pied. Pari risqué. Mais qui ne pouvait que réussir, pensait-il. Les femmes adorent qu'on inscrive « PIEGE » en lettres majuscules, sur la chausse-trape qu'on leur présente. Jugement tout personnel sur le monde féminin, mais qui se vérifia.

— Allez, entre, c'est ta dernière chance, fit Ginette, vaincue, livrée d'avance pieds et poings liés à son amant.

Epuisée, Ginette gisait sur le lit, bras et jambes en croix, sans souci pour sa nudité offerte. En une heure, Loulou l'avait reconquise, encore une fois, totalement. Elle se moquait pas mal qu'il aime les hommes, pourvu qu'il lui donne du plaisir, à elle, et là, il était étonnant. Jamais vu un tel étalon, toujours dressé, toujours prêt à la satisfaire. Elle s'enfonçait dans des délires bienheureux. Il faudrait composer avec lui, lui fixer des jours, le laisser libre pour les autres. Sans doute, dans un coin de sa conscience, il y avait le souvenir d'une certaine confession faite la veille à la police… Mais elle en chassait la présence, voulant oublier que ses rêves allaient s'effondrer bientôt, à cause d'elle. Que Loulou serait arrêté. Au moins, avant, elle allait profiter encore de lui, au maximum. Elle inventait, dans sa demi-somnolence, des plans pour le cacher, le faire échapper aux griffes dont elle s'était elle-même faite la complice.

Un contact soyeux sur sa gorge lui fit ouvrir les yeux.

— Oh, fit-elle, intriguée, qu'est-ce que c'est ?

Loulou froissa le tissu qui craquait un peu et exhiba entre ses deux mains tendues un foulard où des chevaux imprimés se dressaient en quadrige.

— Hermès, fit-il, c'est un cadeau de réconciliation.

Elle tâtait avec des doigts hésitants la merveilleuse soie douce et légère. Jamais elle n'avait encore touché un tel tissu. Ça devait coûter presque un mois de son salaire de femme de ménage.

Les chaudes lèvres encore humides de Loulou s'arrondirent au-dessus d'elle.

— Laisse-moi te le nouer autour du cou, fit-il.

Il eut un rire enfantin.

— Ma mère m'a appris à bien faire le nœud d'un foulard.

Elle se dressa sur les coudes, seins écartés, gorge tendue, yeux mi-clos.

Les doigts de Loulou se faisaient tendres, ses ongles griffaient la chair du cou juste ce qu'il fallait pour que ce soit agréable. Elle ronronnait, abandonnée à la douceur de son amant.

— Ça ne va pas, fit-il d'un ton contrarié, il y a un pan plus long que l'autre, attends, je recommence.

Il tira les pointes, l'une contre l'autre.

— Voilà, c'est égal.

Il croisa. Noua, et écarta les pans.

Avant de tirer, mains brusquement contractées autour du tissu, il observa une dernière fois le visage offert de Ginette Rabisseau. Béate, lèvres entrouvertes, elle était merveilleuse de confiance. Un peu de fard avait coulé de sa paupière gauche, mais ça ne déparait pas son charme. Très réel, malgré son âge. La fatigue de l'amour lui allait bien.

La soie de chez Hermès est de bonne qualité. Le tissu cria un peu sous la tension haletante des triceps de Loulou. Le choc fut si fort que la gorge de Ginette se cassa en arrière.

— Merde, fit-il, à la fois ahuri et fier, je lui ai brisé la nuque.

Il s'était attendu à une longue lutte, où il faudrait dominer un corps secoué de soubresauts désespérés, tenir jusqu'à l'étouffement final de la strangulation. Mais non, Ginette, gorge renversée, était tout simplement morte sur le coup, comme un pendu à qui la corde rompt les vertèbres cervicales.

A présent, au lieu du visage bleui auquel il s'était préparé, il y avait, sous lui, dégagée du foulard à peine fripé, une femme abandonnée, calme et paisible, ouverte, encore chaude.

Il frémit.

— Et puis tant pis, grogna-t-il.

Il se mit à la massacrer comme un taureau en rut.

Tardet[8] bondit derrière la haute silhouette qui sortait de l'immeuble : l'individu signalé, jeune, grand, costaud, avec une marque au milieu du front. Loulou traversa en courant, à ras d'un poids lourd, sans deviner qu'on

le suivait. Quand la masse énorme du poids lourd fut passée, il n'y avait plus de Loulou sur le trottoir d'en face. Tardet fonça, le cœur cognant de rage dans la poitrine, agitant ses petites jambes le plus vite qu'il pouvait. Il arriva trop tard au guichet du métro, en bas. Dans la rame qui s'ébranlait, Loulou repliait soigneusement son écharpe, sans manifester la moindre émotion.

En remontant au jour, vexé, Tardet remarqua une jeune femme en trench-coat mastic, du côté de la station de taxis. Elle hochait la tête imperceptiblement en le fixant.

— Maladroit, ce flic, murmura-t-elle.

Elle entra dans le premier taxi et donna sa destination.

— Ça vous gêne si je fume ? demanda-t-elle, aimable, au conducteur.

Il fit signe que non.

— Merci.

Elle alluma une cigarette à bout doré et s'appuya à l'accoudoir. Il fallait rentrer faire son rapport à Ma, un rapport qui signifiait que le sort de Loulou était scellé. L'organisation était inflexible sur ce point ; susciter l'intérêt de la police, c'était signer son arrêt de mort…

Assis les fesses au bord de sa chaise, l'inspecteur Tardet gardait la position du coupable, épaules légèrement voûtées, mains posées bien à plat sur ses genoux serrés, nuque basse. Un typhon de honte se déchaînait, sous son apparente immobilité, à l'intérieur de son crâne.

La tuile maximum. Envoyé filer un suspect devant la porte de quelqu'un qui était un auxiliaire de police, toute femme de ménage qu'elle fût, il l'avait laissé repartir, et, dans l'appartement, deux heures plus tard, après introduction dans les formes légales, on avait trouvé celle-ci assassinée.

Autour de lui : l'inspecteur divisionnaire Dumont, les inspecteurs Corentin et Brichot. Tous très excités. Remuant des hypothèses, émettant des suppositions contradictoires qu'ils essayaient furieusement de se prouver les uns aux autres.

Le pire, c'était qu'on ne parlait même plus de sa gaffe. Il aurait tellement préféré une bonne engueulade. Il se voyait déjà viré aux sommiers judiciaires…

Boris Corentin reprit la photo d'identité judiciaire correspondant au signalement du fuyard donné par Tardet. Une photo retrouvée dans les doubles des archives. Et devenue brusquement très intéressante, étant donné que l'original, au fichier, avait disparu. La photo de Jacques Berthier, dit Loulou, le « héros » de la confession, l'autre jour, de Ginette Rabisseau.

— Curieux, fit-il, on nous le signale comme ayant une marque au front. L'inspecteur Tardet l'a vue, n'est-ce pas Tardet ?

Tardet approuva de la tête, toujours muet.

— Or, reprit Corentin, il n'a pas de marque sur cette vieille photo d'archives. Qu'est-ce que tout ça peut bien signifier ?

Charlie Badolini se bloqua, index tendu.

— Corentin, murmura-t-il, et si tout était lié ? Fanny Ambroso enquêtant sur une secte de femmes. Ginette Rabisseau cambriolant les archives PJ pour le compte d'un gigolo marqué au front. Il y a des sectes où l'on impose des marques au front. Krishna, pour ne prendre qu'elle.

Il roula des yeux.

— Quand même, il y a quelque chose que je ne pige pas : une dizaine d'autres gigolos aux fiches filmées ont disparu. Depuis huit jours, depuis le cambriolage des archives par la veuve Rabisseau. Pourquoi ? Et si c'était lié, aussi, à la disparition de la journaliste ?

Aimé Brichot s'avança.

— Patron, il faut retrouver ce Jacques Berthier, dit Loulou, au plus vite.

Charlie Badolini l'étudia.

— Brichot, vous avez l'art des bonnes suggestions.

Il se tourna vers Corentin.

— Pour votre proposition de tout à l'heure, d'accord. Prenez l'avion pour Zurich et voyez cette Ophélia Zurbaran. L'inspecteur Brichot assurera l'autre partie de l'enquête ici.

Dans le couloir, Corentin prit Tardet par l'épaule.

— Allez, petit, ne te fais pas de cheveux blancs pour ton histoire. Tu n'as pas encore l'âge. Le métier entre, voilà tout.

La vieille prêtresse fusilla des yeux Loulou avec une telle fureur qu'il paniqua. Ma venait de lui annoncer à la fois la découverte de ses mœurs homosexuelles et la filature par les flics. Lui qui était venu ici triomphant, annoncer la mort de Ginette Rabisseau…

Ma faisait émasculer ses étalons pour moins que ça.

— Je te donne une dernière chance, fit Ma, reprenant le contrôle d'elle-même, et c'est bien parce que tu as produit de belles filles. Tu vas partir pour Zurich. Un contrat à remplir. Micheline te donnera nom, adresse et argent.

Assise à gauche de Ma, Micheline souleva légèrement de ses cuisses nues le dossier où se trouvait tout ce qu'il fallait fournir à Loulou. Elle se tenait bien cambrée, comme Ma aimait, genoux serrés et pieds relevés sur les orteils.

Une fois les formalités réglées, la prêtresse chassa Loulou d'un geste agacé de la main. Il s'en alla, ravi, une fois encore il avait sauvé sa mise.

Micheline se leva. Ma l'étudia, troublée.

— Retourne à ton travail, finit-elle par dire, l'air de changer d'idée.

A peine seule, elle décrocha une ligne intérieure.

Fanny ? J'arrive, mets-toi nue, tu veux bien ?

CHAPITRE XVI



Fanny n’en revenait pas. Elle était en plein Paris. Libre. Enfin, avec les apparences de la liberté…

C’est-à-dire qu’elle était seule, en élégant tailleur très à la mode dont le bas flottait autour de ses jambes. On l’avait conduite dans une Mercedes jusqu’à la place de l’Étoile, et là, on l’avait lâchée sur le trottoir sans un mot. La Mercedes était repartie, conduite par une des gouvernantes.

Les marronniers resplendissaient de fleurs, l’air était doux. Fanny, après tant de journées de claustration dans le couvent des folles, était comme saoule. Autour d’elle, des filles et des garçons passaient, enlacés. Il flottait partout une ambiance d’amour, de rencontres, d’aventures… Elle sursauta. Un sifflement sonore provenait de ses pieds. Elle se pencha. Dans la tranchée, un ouvrier arabe, le torse musclé luisant de sueur, la regardait, l’œil précis. Elle lui sourit. L’hommage des travailleurs manuels est le seul véritable baromètre de la séduction, toutes les vraies femmes le savent. Aussitôt après, elle se recula, rougissante. Avait-il vu, par en dessous ? Sous son tailleur, elle ne portait rien. Ordre de Ma. Il fallait s’y plier, avait expliqué celle-ci. Toutes les « antennes » lâchées dans la nature s’habillaient ainsi.

C’était la veille au soir que la prêtresse avait subitement pris sa décision, dans le salon indien où pour la première fois Fanny avait eu le droit de partager le dîner de Ma. Foie gras, champagne, loup flambé, charlotte à la framboise. Et elle avait appris qu’enfin sa docilité payait. Ma était satisfaite d’elle. Elle avait passé avec succès les premières épreuves. Désormais elle aurait droit au régime de faveur. Chambre individuelle, nourriture raffinée, absence de corvées. « Tu seras à mon service exclusif, avait poursuivi la vieille sorcière avec un bon sourire appuyé. Tu me plais trop… je ferai de toi mon adjointe. L’association a besoin de filles intelligentes. »

Mais avant de passer aux vrais secrets de l’association, Ma voulait imposer une dernière épreuve à Fanny. Facile. Elle sortirait, seule. Elle irait à Paris. Elle monterait chez elle, se ferait voir de sa concierge. C’était capital : se faire voir. La police la cherchait sûrement. Il fallait brouiller les pistes. Faire abandonner aux policiers l’idée qui leur était sûrement venue, celle d’un enlèvement.

Puis Fanny rentrerait.

Si elle le voulait.

Mais si elle ne rentrait pas, Colette, la petite nouvelle de seize ans, serait tuée. Au froid…

Fanny se rejeta vivement en arrière, arrachée à ses pensées par une explosion d'avertisseurs déchaînés : elle s'était engagée sur la chaussée au feu vert. Elle réprima les battements de son cœur. Essayant de chasser de son cerveau l'image d'une gosse lentement gelée dans une cellule à climatiseur spécial.

Elle se dirigea vers chez elle, déhanchée sur ses talons hauts. Dans son sac, de l'argent, mais rien d'autre. Pas de papiers. Elle n'était qu'une « antenne » lancée dans Paris. Avec une mission précise facile et simple. Après, elle reviendrait au même endroit où la Mercedes la reprendrait et la ramènerait à la Croix Noire. Elle réfléchissait. Etait-elle devenue, vraiment, elle aussi, une de ces filles soumises à Ma que celle-ci pouvait faire sortir, sûre de leur retour ? Elle hocha la tête. Non, évidemment – mais la ressemblance était parfaite – sauf qu'elle avait décidé de revenir, sans trahir.

Bien sûr, il y avait l'atroce chantage. Mais aussi son enquête qu'elle était de plus en plus décidée à mener jusqu'au bout. Dans un mois au plus, estimait-elle, Ma lui aurait livré tous ses secrets. Un mois à tenir. Et il arriverait bien un jour où elle serait de nouveau lâchée en « antenne ». Alors, et alors seulement, elle préviendrait la police. Pour mettre au point l'opération de mise hors d'état de nuire de la folle de la Croix Noire.

Le train Zurich-Paris fonçait à toute vitesse dans la campagne française. Boris Corentin fumait une cigarette, appuyé à la vitre. Non loin de lui, dans un compartiment de première classe, Loulou, le gigolo au front marqué d'un rond étrange. Il dormait, épuisé.

Les yeux fixés sans le voir sur le paysage, Boris Corentin reprenait une nouvelle fois tout à zéro. Ce qui lui était arrivé à Zurich et justifiait son retour précipité à Paris, par le train, abandonnant son avion, était un de ces coups de hasard qui remettent en question toute une enquête.

Parti sur une affaire de coups de téléphone codés apparemment en rapport avec la disparition de Fanny Ambroso, Corentin était tout simplement tombé sur une autre affaire, celle du gigolo au front marqué, Jacques Berthier, dit Loulou, et assassin de Ginette Rabisseau.

Et les deux affaires étaient liées ! Lumineusement. Pour cause de présence dudit Loulou, à Zurich, chez Ophélia Zurbaran. Hier soir, au bout de deux heures de planque devant le château des Zurbaran, il avait vu entrer cinq femmes entre 40 et 50 ans. Toutes belles, toutes riches : des chauffeurs les avaient déposées peu après l'arrivée du gigolo. Corentin était accompagné d'un policier suisse, contacté par Interpol et venu l'attendre à l'avion. Ne comprenant que trop bien de quel genre de soirée il devait s'agir, il avait chargé son collègue zurichois de le relayer pour la planque. Ils s'étaient partagés la nuit, tirant à pile ou face celui qui commencerait. Corentin avait tiré la première veille, la meilleure… Quand, à deux heures, le Suisse, un gros costaud aux cheveux ras, était arrivé, personne n'était encore ressorti de la maison d'où provenait de la musique de jazz. Corentin était reparti à son hôtel, dormir un peu. Un coup de téléphone l'avait réveillé à six heures.

La soirée était terminée, toutes les femmes étaient reparties. Mais pas le gigolo.

Corentin était allé reprendre son tour de planque.

A neuf heures, le gigolo était enfin sorti, en Mercedes. Et Corentin, ahuri, avait reconnu Loulou. Corentin, conduit par un chauffeur de la police suisse, l'avait aussitôt pris en filature. Loulou se rendait à la gare. Corentin avait tout juste eu le temps de sauter dans le train. Trop pressé pour pouvoir téléphoner à Paris.

Corentin en était à sa troisième Gallia quand la porte du compartiment s'ouvrit à sa gauche. Il se concentra. Loulou sortait, se frottant les yeux.

— Pardon, fit le gigolo en passant à côté de Corentin.

Celui-ci le regarda partir, attentif. Il se décontracta.

Loulou ne prenait pas la direction du wagon suivant. Il tournait à droite, vers les toilettes. Corentin, tranquillisé, se remit à contempler le paysage en accumulant les hypothèses.

Après, tout se passa très vite.

Il y eut un cri. Inhumain. Du côté des toilettes. Corentin fonça. Pour tomber sur une portière battant sur la voie dans le hurlement de l'air qui s'engouffrait et des saccades métalliques des roues contre les rails. Hagard,

il vira de droite à gauche. Rien. Personne. Par acquit de conscience, il ouvrit les toilettes, vides.

Il poussa un juron sourd et tira frénétiquement le signal d'alarme.

— Patron, fit Corentin dans son téléphone, il n'y a pas que Tardet qui fasse des bêtises.

Derrière lui, la vitre d'un petit bureau de chef de gare de province. A sa gauche, une autre vitre donnant sur la voie. Et le train, avec tous les voyageurs agglutinés aux fenêtres…

D'une voix hachée, il raconta tout. La filature. L' « accident ». Le corps éclaté trouvé sur un talus. Le gigolo avait dû mourir sur le coup. Il n'avait vu personne le pousser. Pourtant, il en était certain, il ne pouvait s'agir que d'un crime.

— Patron, fit-il, je suis désolé.

Le téléphone toussa.

— Rentrez, dit Charlie Badolini d'une voix aigre.

CHAPITRE XVII



Ma fit signe au serveur de s’approcher d’un geste impérieux de l’index, l’homme, un petit blond aux cheveux flottant en boucles autour de son visage, vint présenter son plateau de gâteaux secs et d’amandes. Ma plongea la main et s’enfourna dans la bouche, d’un mouvement sec, une pleine poignée d’amandes séchées. Pas étonnant, avec son appétit, se dit Fanny, qu’elle soit si replète. Elle n’arrêtait pas de manger. Il fallait reconnaître qu’avec l’activité sexuelle débridée et incessante qu’elle affichait, Ma avait besoin de se « refaire » plus que toute autre.

— Pose le plateau là, ordonna Ma, sur la table basse ; Et sors, je n’ai plus besoin de toi.

L’étalon de service de soirée se pencha, très digne dans son uniforme de Stewart, veste blanche, pantalon et nœud papillon noir. Une nouvelle fois, Fanny était intriguée par les yeux. Très bleus, bordés de longs cils presque blancs, ils posaient sur tout le même éternel regard absent. Pupilles dilatées, bord des paupières légèrement rougi. Tous les signes d’une drogue douce. On devait leur en faire prendre régulièrement. Quelle drogue au juste ? En tout cas, si elle annihilait toute pensée autre que mécanique, elle n’avait aucun effet néfaste sur la virilité. Ma tenait trop à ce que ses étalons remplissent leur principal office.

Ma tortilla ses lourdes fesses sur le tissu indien qui recouvrait son canapé. Elle se pencha, main tendue vers le plateau.

Tout à coup, elle dérapa. Ses fesses entraînèrent le tissu, qui glissa sur le cuir du canapé. Ma se trouva projetée en avant à quatre pattes.

Le nez contre le pantalon de l’homme, juste au bon endroit.

Il y eut un silence épais tandis qu’elle se relevait, très digne, un peu rouge. Fanny s’était détournée, se mordant les lèvres quasiment au sang pour ne pas éclater de rire. Ma, le nez écrasé contre un sexe d’homme, même avec un tissu entre les deux, c’était un spectacle à ne pas oublier…

— Je t’ai dit de sortir ! siffla Ma en se rasseyant.

Le serveur ne bougeait pas, les traits toujours aussi inexpressifs. Mais dans son cerveau drogué, visiblement, quelque chose se passait… Il hésita un peu, balancé sur ses jambes et, soudain, se décida. II avança vers Ma et, carrément, lui prit la tête à deux mains, la collant à son ventre.

Pur réflexe conditionné de somnambule déclenché par un contact de peau.

Le hurlement de rage de Ma vrilla les tympans de Fanny.

— Ha, non ! Terreur, terreur ! bramait la prêtresse en se débattant comme une furie. Fanny, vite, aide-moi !

Fanny se précipita sur l'homme, le tirant en arrière par le tissu de sa veste. Il ahana encore un peu, puis consentit à reculer.

— Sors, tout de suite, articula Fanny en le fixant droit dans les yeux.

Il ferma à demi les paupières, avec un vague sourire, et obéit. Ma se jeta sur ses gâteaux secs.

— Ne raconte ça à personne, ordonna-t-elle avec fureur. A personne, tu entends !

Fanny jura de ne jamais rien dire. Pas mécontente de l'épisode. Outre la cocasserie, il avait son utilité : il la liait un peu plus à la prêtresse de la Croix Noire.

Ma serpenta pesamment dans le canapé vers Fanny, lui tendant une coupe de Dom Pérignon.

— Tiens, buvons à ce moment glorieux. Tu es revenue, tu ne m'as pas trahie. Maintenant, je sais que tu peux être des nôtres.

Elle la regardait, les yeux mouillés d'attendrissement.

— Laisse-moi t'avouer une chose : je n'ai encore jamais eu une recrue de ta qualité…

Fanny joua les modestes. Avec un fond d'inquiétude dans le cœur : combien de temps durerait la « lune de miel » ? A combien d'autres filles avant elle Ma avait-elle dit ça ? Elle la savait trop capricieuse pour ne pas être capable de coups de tête subits. Parmi les filles privées de nourriture et de sommeil qui travaillaient comme des bêtes dans le jardin, combien y en avait-il qui avaient eu un jour, comme elle, les faveurs de Ma, et que celle-ci avait brutalement jetées par la trappe, comme ça, par pur caprice ?… Pour l'instant, elle était dans le moelleux du salon indien, gâtée, choyée. Reine du jour. Pour combien de temps ? Elle frissonna, pensant aux cellules frigorifiques, aux fouetteuses…

Fanny attrapa son verre de champagne et, croisant ses jambes, gratta avec les ongles ses longs bas de nylon fin. Ma la but des yeux.

— Tu as des jambes, des jambes…

Fanny sourit, jouant les flattées, ce qui n'était pas trop se forcer dans le cas présent. Un hommage est toujours un hommage.

— Dès demain, je t'apprendrai les vrais secrets de la secte, reprit Ma. Tu es mûre.

L'œil de Fanny s'alluma. Un éclair tout professionnel qu'elle voila aussitôt d'un battement de cils énamouré. Enfin, elle touchait au but.

Elle se pencha, veillant à bien mettre en valeur la naissance de ses seins dans le décolleté de sa robe de soie de satin vert.

— Ma, fit-elle, vous me devez une promesse. Je suis revenue, cette fille…

Ma s'arracha douloureusement à la contemplation du décolleté.

— Ah, oui, fit-elle, presque contrariée, la petite conne en dressage. C'est vrai, je l'avais oubliée. Bon, je n'ai qu'une parole. Viens.

Elle se leva et se dirigea vers une des tentures murales du salon. Elle souleva la tenture, tourna le loquet d'une porte.

Le salon communiquait directement avec la salle de commandement. Assise devant le tableau de contrôle, face aux écrans, une fille de garde. Micheline. De service jusqu'à l'aube. Les seins de la fille bougèrent quand elle se tourna vers Ma.

— Tout est normal ? interrogea Ma, dure.

Micheline s'inclina.

— Rien d'anormal, dit-elle.

Ma se concentra sur un des écrans. La cellule de la gosse torturée. Fanny suivit son regard et se mordit les lèvres. La gamine était au bout du rouleau. Recroquevillée dans ses liens, tête pendante entre les épaules. Agitée de tremblements de froid incontrôlables.

— Dommage… murmura Ma.

Elle décrocha un téléphone. Donna des ordres à une gardienne. Très vite, la fille fut détachée.

La gardienne la sortit de sa cellule, la portant à demi.

— Attention, corrigea Ma, mauvaise, j'ai dit que je supprimais le froid. Mais son dressage va continuer, évidemment.

Elle sourit :

— Rassure-toi, ce sera plus doux.

Elle rêva :

— Je ne manque pas de moyens de pression, tu sais…

Elle prit Fanny par la main. La journaliste se laissa entraîner, épouvantée. Micheline la regardait, souriant d'un air pincé. Rongée de jalousie.

Ma repassa par le salon, ressortit par une autre porte dissimulée également sous une tenture. Un couloir, d'autres portes.

— Je t'emmène d'abord chez les étalons, tu vas voir les boxes. Génial…

Tout au bout du couloir éclairé par des lampes nues peintes en bleu pour donner la lumière juste nécessaire, Fanny se pencha à l'œilleton de la porte du box que Ma lui désignait. Elle se bloqua aussitôt, concentrée, notant, mémorisant, essayant de ne rien oublier. Le box de l'étalon était une cellule, mais différente des autres. Une jolie pièce confortable, avec moquette et tissu écru sur les murs. Un divan bas, une table, une penderie et, dans un angle, toilettes et w.c. Le prisonnier, allongé sur son lit, en jean, torse nu, pieds nus, feuilletait une revue. Un numéro de *Play Boy.* Il y en avait partout, en piles, à côté du lit, sur la table, avec des dizaines d'autres revues du même genre. Certaines couvertures étaient au-delà du pornographique.

— Il n'y a que ça qui les intéresse, murmura Ma qui avait un instant pris la place de Fanny. Je les fournis sans cesse. Ça les occupe. D'ailleurs, regarde, tiens…

Fanny se pencha : l'homme commençait à entrouvrir son pantalon… Elle se redressa, affichant un air dégoûté.

— Mais, il se fatigue.

Ma secoua la tête :

— Non, il s'entraîne. Crois-moi, je les choisis. Inépuisables. Ils ne pensent qu'à ça, je te dis, et puis, la drogue les surexcite, de ce côté-là.

Fanny fronça les sourcils. Posant la seule vraie question qui la passionnait :

— Une drogue, d'accord, mais comment peut-on les tenir ainsi, comme des bêtes, capables de servir, de travailler, de produire, mais incapables de conscience ? On les dirait décervelés par une opération.

Ma sourit mystérieusement.

— C’est un peu ça. J’ai mes secrets de traitement.

Fanny comprit qu’il ne fallait pas insister. Déjà, Ma lui reprenait la main.

— Viens, je vais te montrer autre chose.

Elle planta ses yeux dans les siens.

— Accroche-toi, petite.

Charlie Badolini se frotta les yeux. Épuisé. Une heure du matin passée, mais il était toujours au bureau. Il y a des moments où un chef de brigade doit savoir faire des heures supplémentaires, surtout quand une affaire se complique. D’accord, Boris Corentin s’était fait avoir. Après Tardet, décidément, la Brigade Mondaine ne brillait pas par la chance en ce moment avec les filatures… Mais on ne pouvait en vouloir à personne. Le métier de flic n’est pas toujours payé de succès. Au moins, une chose était claire désormais : le puzzle prenait figure. La disparition de Fanny Ambroso. La faute de la veuve Rabisseau. L’assassinat de celle-ci. Puis celui du gigolo au front marqué, comme par une secte… Tout était lié.

Charlie Badolini examina tour à tour Dumont, Corentin, Rabert et Brichot, tous aussi las que lui.

— Plus question de plaisanter, maintenant, fit-il, roulant des yeux.

« Comme si on plaisantait, avant », se dit Brichot *in petto,* mais sans manifester : le patron était dans un de ses grands soirs, vert de rage. Il se maîtrisait mais au fond, quoiqu’il se raisonnât, il avait horreur de la malchance chez ses inspecteurs.

— On est dans le bleu total, émit délicatement Dumont, enfonçant le fer dans la plaie.

Charlie Badolini soupira.

— A qui le dites-vous… Enfin, j’ai demandé une autopsie de ce surnommé Loulou. Elle sera faite dès demain à l’Institut médico-légal.

Il agita une main dubitative.

— Pas grand espoir que ça donne quelque chose, mais c’est l’usage, n’est-ce pas ?

Il s’arrêta. Un de ses cinq téléphones grésillait. Celui de la ligne directe police.

Dumont, Rabert, Corentin et Brichot l’observèrent, dé plus en plus intéressés. Plus la personne parlait, à l’autre bout du fil, plus le visage du patron prenait une intense expression d’incrédulité.

— Bon Dieu, marmonna Charlie Badolini en raccrochant, il ne manquait plus que ça !

Il alluma nerveusement une Gauloise.

— Il y a du nouveau, messieurs, dit-il avec emphase, le quart du VIIIe m’appelle. Un vieux collègue… La concierge de votre journaliste est venue voir ses hommes en fin d’après-midi. Le rapport a tardé. Celui qui a reçu la pipelette ne s’était pas rendu compte de l’importance du témoignage, en vérité banal quand on n’est pas au courant.

Il massacra sa cigarette entre ses doigts.

— La concierge, reprit-il avec effort, a vu Fanny Ambroso au début de l’après-midi. Elle est formelle, c’était bien elle. Elle paraissait normale. Vêtue d’un trench-coat mastic. Elles ont même échangé quelques banalités. La journaliste est montée chez elle, où elle a passé un moment.

Corentin fronça les sourcils.

— Une seconde, Patron. Vous avez dit : un trenchcoat mastic ?

Charlie Badolini roula des yeux.

— Mastic, oui, ça vous excite ?

Corentin n’écoutait plus.

— Patron, Tardet s’est heurté à une fille en trenchcoat mastic quand le gigolo lui a échappé, au bout de l’immeuble de Ginette Rabisseau, après l’assassinat de celle-ci. Il m’a dit ça, dans le récit de son aventure, quand je l’ai interrogé. Il l’avait remarqué uniquement parce qu’elle était jolie, et, sur le coup, quand il m’en a parlé, moi non plus je n’y ai pas fait attention. Mais le détail me revient. Trench-coat mastic.

La nuit, c’est le calme plat à la morgue de Paris, 2, place Mazas, tout est fermé. Il n’y a qu’un gardien, dans la loge près de la grille.

Un brigadier-chef, du « Cadre Noir », la couleur des supérieurs, vint sonner à la grille. Bien engoncé dans son uniforme, les hanches peut-être un peu rondes dans le pantalon et la silhouette un rien trop élégante.

Il insista, cognant de plus en plus fort.

— Gardien ! cria-t-il d'une voix qui se forçait à être grave.

Le gardien sursauta enfin, tiré de son sommeil. Il progressa péniblement jusqu'à la grille. Il ouvrit.

— Ah, pardon ? Quoi ?…

Il n'y eut aucune explication. Frappé d'une manchette rapide au creux de l'estomac, le gardien s'écroula lourdement.

Deux silhouettes féminines en jean et blouson, surgies d'une ambulance, jaillirent à l'intérieur, tirant le corps. Le pseudo-brigadier-chef courut jusqu'au bureau et étudia le tableau de clés des différents services… « Il » trouva vite la bonne clé.

— Ouste ! les filles, on y va, fit-« il », reprenant ses intonations normales de femme.

L'Administration fait bien les choses : dans la chambre froide, aux murs ripolinés, chaque tiroir frigorifique est étiqueté d'un tableau portant le nom du corps qu'il contient, ou la mention « non identifié » si on ne sait pas encore de qui il s'agit. Les trois femmes stoppèrent devant le tiroir étiqueté : « Berthier Jacques ».

Au-dessus du toit, le gyroscope lumineux tournoyait. L'ambulance fonçait sur l'A 4. Au volant, une des filles en jean et blouson. Derrière elle, le corps de Loulou. Nu, glacé, cassé, avec ses coutures fraîches sur le torse et le ventre et des plaies un peu partout sur les membres. Le visage était écrasé mais la marque restait intacte au front. Comme le sexe, que l'autre fille toucha, avec dans le geste, une rétraction sacrée.

La secte récupérait toujours les siens. Particulièrement ceux qui portaient la marque au front. Il restait une dernière formalité à remplir avec l'étalon jeté du train…

Le « brigadier-chef » se débarrassa de son uniforme. Apparaissant nue, lourde de graisse, la jeune femme s'étendit sur la couchette voisine de celle du cadavre.

— Viens, fit-elle en tendant les bras.

La fille en jean se propulsa à genoux vers la gouvernante.

Devant, sa semblable conduisait, rapide, sûre. Indifférente à ce qui se passait dans son dos.

Arrivées à la Croix Noire, elles roulèrent doucement devant le vieux cimetière, passant près de la sculpture indienne. On les attendait. Une porte de garage s'ouvrit, manœuvrée par deux filles nues, glacées de froid, avec des visages aux yeux cernés. Le garage avala l'Estafette. Une fois dedans, la gouvernante sauta au sol, rhabillée d'une blouse d'infirmière. Mais ses deux compagnes ne la suivirent qu'une fois déshabillées. Les quatre filles nues sortirent la civière, la portèrent cérémonieusement chacune par une des sangles. Le convoi macabre prit plusieurs couloirs. Pour déboucher enfin dans la vieille église désaffectée.

Ma pressa la main de Fanny.

— Calme-toi, ce n'est rien, juste un étalon mort.

Elle examina le cadavre.

— Mettez-le au froid, ordonna-t-elle, et qu'on vérifie bien que le couteau électrique fonctionne.

Elle se recoucha sur son divan, attirant Fanny à elle.

— Je ne comprends pas, s'étonna-t-elle, tu trembles ? Il fait très chaud ici, pourtant.

Elle battit des mains.

— Allez, les danseuses, on remet ça.

Sur une petite scène illuminée par des projecteurs, deux filles en tenue de Crazy Horse Saloon se remirent à gigoter.

CHAPITRE XVIII



Il était très tôt quand Boris Corentin monta les marches en bois, usées au milieu, du vieil escalier A menant aux bureaux de la Brigade Mondaine. L’heure où les femmes de ménage sont en pleine activité. Il les salua au passage, souriant. Mais en arrivant au deuxième étage, il avait l’impression que ses cuisses en avaient assez. Il s’inquiéta. Pas normal pour un spécialiste du jogging. Qu’est-ce que ça pouvait bien signifier ? Il ne le savait que trop au fond ; pas tellement la fatigue physique. Il récupérait bien de ce côté-là. Mais, son signe à lui de fatigue morale, c’était dans les cuisses qu’il se manifestait.

— J’ai vraiment besoin de vacances, se dit-il.

Il entra dans son bureau, rêvant à un décor de rochers battus par une tempête d’équinoxe. La Bretagne, le seul endroit au monde capable de lui faire oublier que la vie est un marécage grouillant de bêtes immondes prêtes à s’entre-dévorer les unes les autres.

— Tiens, fit-il, surpris, Tardet ? Tu es bien matinal, toi aussi.

Tardet sourit. Depuis sa gaffe de l’autre jour, il ne savait plus comment se faire pardonner. Accumulant les heures supplémentaires dans l’espoir de rentrer en grâce auprès de ses supérieurs.

— Voici le rapport des écoutes sur la ligne de maître Ramatuel, s’empressa-t-il.

Sans doute Corentin avait-il lui aussi commis une erreur. Mais ce n’était pas pareil. Il avait tant de succès derrière lui… On pouvait lui pardonner. Tandis que lui était en début de carrière…

— Merci, fit Corentin, amical, en tendant la main.

Il prit les fiches. Très vite, il nota que plusieurs des appels en direction du numéro de maître Ramatuel venaient du même endroit. Une cabine de la station de métro Saint-Sulpice. En plus, ces communications précises se localisaient toutes dans le même éventail horaire — soit de 8 heures à 9 heures 30, soit de 18 heures à 18 heures 30.

Il se concentra sur la transcription des communications. Les appels étaient tous codés, visiblement. Des questions apparemment incompréhensibles. La même revenait souvent : la demande d'un philtre contre les mauvais rêves. Comme cette Ophélia Zurbaran… Maître Ramatuel répondait dans le même langage mystérieux.

Corentin soupira : il avait fait l'expérience, lui-même, du pathos du vieux mage, sachant combien il pouvait être abscons.

Subitement, il consulta sa montre.

Huit heures cinq… Avec un peu de chance, et en voiture de service conduite par un chauffeur qualifié, il pouvait arriver à temps.

— Tardet, fit-il en fonçant vers la sortie, continue ton travail. Il est bigrement utile.

Corentin alluma le feu de ses yeux noirs. L'homme qui venait de sortir de la cabine téléphonique, au métro Saint-Sulpice, était jeune, costaud, comme tous les gigolos des fiches photographiées par la veuve Rabisseau. Et il avait au front, comme Jacques Berthier, dit Loulou, une marque ronde entre les sourcils.

L'homme entra dans une 304 verte rangée sur un bateau. Corentin courut jusqu'à sa R 16.

— On le suit, ordonna-t-il.

Le chauffeur l'examina, contrarié.

— Oh non, fit-il, il faut que je rentre. J'ai rendez-vous chez le médecin. Déjà, je suis en retard…

Corentin lui tapa sur l'épaule.

— O.K., voilà un ticket de métro, laissez-moi la voiture.

Arrivé à la hauteur d'Orly, Corentin chercha machinalement les touches du téléphone de police.

Rien.

— Merde, jura-t-il, j'ai une voiture banalisée, sans radio. La tuile.

Il oublia vite son problème de communication. La 304 filait devant lui, à allure paisible, respectueuse des limitations de vitesse.

Il se sourit pour lui-même Cette fois, il en était sûr, il tenait le fil d'Ariane.

CHAPITRE XIX



Ma claqua des doigts.

— Micheline, fit-elle, le projecteur à infrarouges.

La fille se précipita avec servilité.

Une image floue, striée d'étincelles lumineuses, apparut sur l'écran tendu au mur, face au projecteur de contrôle.

Ma se tourna vers Fanny.

— Je n'aime pas du tout ça, siffla-t-elle.

Fanny se pencha, les yeux rivés sur l'écran.

Il fallait décomposer la silhouette. Elle n'apparaissait pas normale, en noir et blanc, ombrée comme sur les écrans ordinaires. Il s'agissait plutôt de lignes parallèles aux vibrations heurtées, comme celles d'un synthétiseur électronique. Fanny apprit vite à lire sur l'écran. A traduire sa vision en signes optiques habituels. Ce qu'elle finit par repérer, c'était un homme grand et large d'épaules, allant à tâtons dans le cimetière qu'elle ne connaissait que trop bien. Il suivit la même progression qu'elle, s'arrêtant, interdit, devant la sculpture érotique indienne.

— Regarde bien, fit Ma. Il est téméraire, lui aussi, comme tu l'étais toi.

Fanny l'observa, étonnée. Elle avait donc aussi été suivie aux infrarouges ? Autre chose la préoccupa. Un sixième sens le lui criait : Ma n'était plus la même avec elle depuis un moment. Moins chaude, moins amoureuse. Y avait-il une concurrente ? Elle frémit. Elle se moquait bien de la concurrence… Seulement, commencer à ne plus plaire à Ma, ça pouvait être tragique…

Ou bien alors, Ma s'imaginait qu'elle avait finalement trahi, à Paris. Et que l'inconnu venait sur ses indications. Ce qui était faux. Fanny n'avait aucune idée de qui il pouvait être.

Elle étudia la silhouette de l'homme, sur l'écran, avec un intérêt renouvelé : sûrement un confrère en expédition…

— Qu'est-ce que tu crois ? reprit Ma dans son dos. Il faut quand même que tu apprennes la vérité, il y a mille façons de recruter, je te l'ai dit. Celui que tu vois là, je le recrute comme étalon. José m'a renseignée. Pas de radio sur sa voiture. Il ne s'est pas arrêté téléphoner. Personne ne sait qu'il est ici. Et moi, je sais qui il est. Un flic.

Elle rit.

— Quand je pense que José l'a traîné sur des centaines de kilomètres, tournant en rond pour ne le ramener ici qu'à la nuit. Je préfère la nuit pour les prises…

Fanny sentit qu'une main rêche s'adoucissait à caresser son épaule.

— Toi aussi, on t'a piégée la nuit. En te paniquant un peu avec les chiens, qu'on a vite rentrés au chenil, comme pour lui.

Fanny tordit sa nuque vers Ma.

— Que voulez-vous dire ?

Ma accentua sa caresse.

— Que je t'ai attirée ici, petite gourde. Maître Ramatuel, à quoi sert-il, je te le demande ? Maître Ramatuel m'a appelée.

Elle rit :

— Une jolie description de toi, au demeurant. La journaliste avide d'enquêter sur les sectes… Elle enchaîna.

Maître Ramatuel m'obéit. Il t'a envoyée ici sur mon ordre. De toute façon, c'était le meilleur moyen de te neutraliser. Après, j'avoue que j'ai eu une heureuse surprise avec toi. Je t'assure, je suis sincère.

Fanny préféra se retourner. Pour cacher sa vexation.

— Utile, maître Ramatuel, poursuivait Ma, très gaie.

Il a vite pigé la journaliste avide de « scoops » comme vous dites dans votre jargon professionnel. Je savais tout sur toi, avant que tu parles. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que tu t'es spécialisée dans la lutte contre les gourous, leur mégalomanie, leurs agissements ?

La main, sur la nuque de Fanny, se fit griffe, crochant ses ongles dans la chair.

— Rappelle-toi un certain succès d'enquête. Un leader spirituel que tes articles dans le mensuel *l'Etrange* ont obligé à quitter précipitamment la France… Il faut toujours se méfier des journalistes.

Fanny se voûta lentement.

— Ma, fit-elle, parfaite comédienne, tout ça c'est vrai, mais l'autre jour, je suis allée à Paris, seule, et je suis revenue. N'est-ce pas une preuve ?

Elle releva la gorge.

— Et nos étreintes, murmura-t-elle, est-ce que j'ai pu tricher ?

Ma l'observa, les yeux fous.

— Tais-toi, fit-elle, ne parle pas de ces choses-là.

Fanny la fixait longuement. Incapable de savoir si Ma avait décidé, et depuis le début, de la tuer après s'être servie d'elle, ou si elle, Fanny, avait réussi à redresser la barre, à éloigner le couperet.

Ma pressa d'un index rageur le bouton de commande du projecteur au moment où Boris Corentin s'approchait des murs de l'église.

L'écran scintilla dans une explosion d'étoiles, qui s'éteignirent aussitôt.

— Comme la phalène ! glapit la vieille prêtresse. Il a été attrapé par la lumière comme la phalène.

« Ma lumière…

CHAPITRE XX



La traverse de chemin de fer était posée sur le dallage de la vieille église. A chacune de ses extrémités, un cerclage de métal. Avec des rivets, retenant des anneaux, quatre anneaux en tout, auxquels étaient fixés des bracelets d’acier. Ils emprisonnaient les poignets et chevilles de Juliette, la gosse de quinze ans que Fanny avait vu le premier soir. Le corps de la pauvre fille était distendu à l’extrême, offert au fouet. Juliette se tenait quand même comme on le lui avait dit, menton bien à plat sur le bois, visage relevé entre ses nattes blondes le regard fixé sur Ma assise sur sa chaise à porteurs devant elle.

Elle vibrait, secouée de tremblements incontrôlables. Toutes les deux minutes, vérifiant le rythme sur sa montre-bracelet, Myriam, la fouetteuse en cuissardes, vidait sur elle un petit arrosoir de jardin. Prenant l’eau dans un grand bac de zinc où flottaient des glaçons.

Seul le tirage au sort avait cette nuit désigné Juliette pour le supplice. N’importe laquelle des autres filles présentes devant la prêtresse, en robe

lamée découvrant un de ses seins, à l'amazone, aurait pu se trouver à sa place, y compris Fanny.

Sur le dallage, une mare s'étalait, dans laquelle pataugeait les très hauts escarpins de Myriam. Le corps de la suppliciée frémissait, parcouru de brusques secousses des reins. Juliette ne gémissait pas, Ma le lui avait interdit. Punition, en cas de désobéissance : l'arrosoir. Celui qu'on vide, interminablement dans la gorge distendue par l'entonnoir, et qui fait grossir abominablement le ventre.

Fanny luttait pour ne pas hoqueter. Assise aux pieds de la chaise à porteurs, vêtue de sa robe de gaze translucide, elle n'avait plus qu'une envie. Fuir. Tant pis pour son enquête. Tant pis pour la police. Elle jetait l'éponge. S'en aller, partir très loin, prendre l'avion vers une plage chaude où il ferait bon se baigner dans une eau douce et bleue…

Elle observa à la dérobée l'homme entravé sur une chaise de bois. Nu. Splendide. Avec ce qu'elle préférait par-dessus tout chez un homme : des yeux noirs, précis, fiers.

L'homme lui rendit son regard. L'air de dire. « Confiance, on s'en sortira. »

Elle reçut le message avec ahurissement. Comment pouvait-il garder son contrôle dans la position où il était ? Hélas, elle ne savait que trop à quel destin il était promis.

Boris Corentin, lui, avait choisi de tout vivre avec fatalisme. La meilleure des recettes. Bien sûr, il avait été saisi d'horreur en étant introduit ici, comprenant tout d'un coup.

En plein XXe siècle, la folie totale. A cent kilomètres de Paris. On l'avait maîtrisé par-derrière, tout à l'heure, sur un contrefort de la vieille église. Quand il s'était réveillé, il était nu, entravé dans une cellule, gardé par deux filles, nues comme lui, cravache en main, muettes, dures, l'air drogué. Un haut-parleur s'était mis à grésiller :

« Tu es chez les amazones et tu vas mourir. »

Après, une incroyable litanie, une profession de foi démente : les femmes annonçant leur toute prochaine domination du monde…

Ma se pencha, sein découvert pesant hors de sa robe de lamé.

— Fanny, dit-elle, devant moi. Debout.

Elle marqua un temps d'arrêt. Le temps de laisser Fanny exécuter son ordre.

— Te voilà venue, reprit-elle emphatiquement, au moment suprême, celui de la proclamation des vœux.

Elle se cambra :

— Fanny, répète après moi : « Je dois obéissance absolue à Ma. » Répète.

Fanny obéit. Indifférente. Mécanique.

Dix bonnes minutes durant, elle dut répéter des promesses insensées, hors de toute raison, qu'elle s'efforçait de noter dans sa mémoire. A côté d'elle, Juliette, la gosse punie pour on ne savait quel crime, s'était mise à claquer des dents sous les arrosages glacés. En demi-cercle autour d'elle, l'ignoble brochette habituelle des soirées. Filles nues, harnachées, corsetées, bâillonnées, les esclaves tirées de leurs dortoirs pour la cérémonie.

Autour de l'abbaye de la Croix Noire, c'était la vie ordinaire. Les dernières émissions de la télévision, le bonsoir souriant d'une speakerine ravissante, les lumières qu'on éteint avant d'aller embrasser les enfants, le lit qui s'ouvre où on se glisse chaudement. Mais là, le cauchemar, le sadisme le plus atroce, le dérèglement mental le plus total, et le sang, les mortes, les morts, les mutilés, les torturés. Tout cela au nom d'une « Religion »…

Deux gouvernantes s'avancèrent vers le chœur de l'église. L'une portait un tabouret à pied central à vis, un tabouret de piano. L'autre, un gros livre à couverture noire. Elles se placèrent à côté de Fanny. La prêtresse leva la main dans un geste lent de souveraine. La musique qui sortait en sourdine des haut-parleurs depuis le début de la cérémonie s'arrêta. Myriam cessa de s'occuper de Juliette.

— Fanny, commença Ma d'une voix forte, le moment est venu de prononcer tes vœux.

Elle désigna de l'index Boris Corentin.

— Ici, à ta droite, l'Homme. Le Diable. Le représentant des monstres qui depuis l'aube des temps nous tenaient en esclavage. Tout à l'heure, il sera

sacrifié. Notre foi a besoin du sang des hommes. Toutes les religions sont sacrificielles.

Corentin, apparemment impassible, calculait ses risques. Et ses chances. Sacrifié ?… Le sang ?… Il ne pouvait évidemment s'agir que du sien, et vu le traitement infligé à la gosse sur sa traverse de chemin de fer, son sacrifice ne serait pas une partie de plaisir. Quant aux chances, il préférait s'en inventer. Pour se distraire. Pour chasser cette évidence de plus en plus certaine : il était fichu. Il s'était jeté tout seul dans le piège. Une furieuse envie de vivre, de revoir le jour, d'aimer, de serrer des femmes douces et tendres dans ses bras, lui tordait le ventre à la limite de la douleur. Il fallait chasser tout ça. Fini. Terminé. Sa vie allait s'arrêter ce soir. Mort en service commandé. Décoration à titre posthume. Une jolie fin, chez des folles sadiques, pour un policier de la Brigade Mondaine…

— Juliette, là-bas, poursuivait la prêtresse du même ton à la fois emphatique et monocorde, représente la mortification des femmes. Regarde-la bien. Fanny. Elle est innocente et pourtant elle souffre.

Elle marqua un temps d'arrêt :

— Depuis des siècles, nous autres femmes sommes innocentes ! hurla-t-elle, sa voix répercutée par les voûtes. Et pourtant nous souffrons.

Elle adressa un bon sourire à la gosse écartelée.

— Tu es un symbole, ce soir, Juliette. L'image vivante de notre calvaire à toutes. Accepte ta mortification. Bénis-la au nom de la Très Haute Déesse, Lilith, celle que Dieu rejeta dans les ténèbres de l'esclavage féminin… Nous souffrons toutes avec toi. Nous souffrirons, lors de chaque messe avec celle que le tirage au sort désignera pour prendre ta place.

Elle leva les bras en l'air, invoquant le ciel :

— Lilith, aide-nous. Donne-nous la force de vaincre. Alors, nous régnerons. Les supplices symboliques s'arrêteront. Nous n'en aurons plus besoin pour nous rappeler sans cesse, sans cesse, qu'il faut nous battre.

Dans l'église, toutes les filles buvaient, immobiles, les yeux exorbités, les paroles de leur prêtresse.

« Femmes toutes-puissantes

« Levez-vous. Ecoutez ma voix. »

Le psaume recommençait dans la bouche de Ma. Repris en chœur par toute l'assemblée. Fanny, luttant pour ne pas tourner son regard vers

l'homme nu, chantait avec les autres. En même temps, Boris et elle se souvenaient : Lilith, le démon femelle de la tradition rabbinique. Celle qui aurait été la première femme d'Adam, avant Eve. Aurait voulu le commander. Aurait perdu le combat, et se serait enfuie dans le monde de Satan. Voilà où était le secret de la secte. La résurrection de Lilith, la reprise de son combat.

Tout était clair, désormais, pensait Fanny tout en psalmodiant l'hymne fou qu'elle avait fini par savoir par cœur et qui paraissait ne jamais devoir finir. Le puzzle se mettait en place, pièce après pièce. Le réseau mondial, peut-être mythique, dont parlait Ma, les castrations, en réponse aux excisions que certains peuples font subir aux filles. Tout l'envers de ce que le monde masculin a de cruel. Car il l'est, souvent… Mais pas le monde masculin que connaissait Fanny. Celui des amours libres, du respect réciproque, de l'égalité. Elle hasarda son regard vers l'homme nu. Qu'il était beau, qu'il avait des yeux fiers et propres !… Elle se détourna. Préférant ne pas songer à ce qui l'attendait.

Et elle ? Qu'allait-elle devenir ? Intronisée, récupérée, Ma la laisserait-elle repartir en « antenne » ? Non, elle en était sûre, maintenant. La « lune de miel » était terminée.

Assise sur le tabouret de piano, dans sa robe translucide, Fanny regarda s'avancer Ma.

— Ne bouge pas, ne te lève pas, déclama celle-ci.

Elle prit le livre noir que lui tendait une des deux gouvernantes.

— Tiens. Pose-le sur tes genoux. C'est la Loi. Elle est tienne. Répète : « C'est la Loi. Elle est mienne. »

Fanny répéta, somnambule.

Puis Ma lui tendit un crucifix. A l'envers.

— Crache sur le fils de l'Homme.

Fanny se cabra. Non, ce n'était pas possible. On lui demandait trop. Elle parcourut des yeux, hagarde, l'assemblée des disciples. Au milieu, l'homme nu. Il lui souriait. L'air de dire : « Rien n'est réel, ici. Fais ce qu'on te dit. »

Elle cracha. Avec une nausée de dégoût dans la gorge.

Ma se pencha :

— Fanny ma sœur, notre sœur, balbutia-t-elle, bouleversée.

Ses lèvres happèrent celles de Fanny, qui subit jusqu’au bout l’ignoble baiser.

Les yeux de Ma luisaient dans l’éclairage des bougies. La musique spatiale revenue se répercutait sous les voûtes. La petite Juliette avait commencé de geindre, vaincue.

Il y eut un sifflement de fouet à chien. Une longue balafre noire sur des fesses roses. Un hurlement suraigu. Juliette se mit à chercher de quoi mordre dans le bois de la traverse : sur un geste de Ma, Myriam s’était mise à lui enfoncer, l’un après l’autre, des glaçons dans l’anus.

Boris Corentin ferma les yeux.

« Mémé, se murmura-t-il pour lui-même, cette fois, je crois que j’ai vraiment besoin que tu sois extra-lucide. Que tu me trouves. Que tu viennes. Vite. »

Il fut arraché à ses souhaits par un chuintement métallique.

Devant lui, des dalles venaient de s’ouvrir, tout à côté de la gosse torturée. Une table vernie noire montait lentement du sous-sol. Longue et large, découpée à un bout d’un arc de cercle profond. Dessus, un cadavre crucifié. Jambes ouvertes au-dessus du découpage de la table.

Horrifié, Boris Corentin reconnut Jacques Berthier, le gigolo à la marque sur le front.

Ma tendit la main, à peine sortie de sa chaise à porteurs. Micheline se précipita, offrant le couteau à découper. Puis elle se pencha, seins balancés entre ses bras, pour tirer vers Ma le fil électrique. Ma s’approcha du cadavre, se plaçant entre les jambes. De l’index, elle fit démarrer le couteau électrique. Puis elle l’abaissa vers le sexe de Loulou.

Petit, ridicule, gelé.

Dans un même geste de la nuque, Fanny et Boris se détournèrent. Regards croisés l’un vers l’autre…

Ma se promenait dans le demi-cercle de ses esclaves.

— Regardez, fit-elle, un homme c'est ça. Un bout de chair fripé.

Elle agitait le sexe tronçonné.

Elle éclata de rire.

— Bien sûr, avant, c'était gros, ça voulait entrer partout…

Elle vira vers Juliette, à demi évanouie sur sa traverse.

— Je vais vous montrer ce que ça fait, avant, à une femme, un sexe d'homme.

Sans avoir besoin du moindre ordre, Micheline avait tendu un leurre de plastique blanc fait à l'imitation exacte d'un sexe en érection.

Le leurre était creux, avec un couvercle rabattable à l'extrémité. Ma y introduisit les restes de la virilité de l'ex-étalon surnommé Loulou. Elle referma le couvercle qu'un clapet intérieur fixa en place. Puis elle alla vers Juliette et se pencha.

— Écoutez, reprit-elle, l'effet d'un sexe d'homme.

Elle écarta entre pouce et index les fesses de Juliette.

Puis elle s'assit à l'envers sur sa taille et elle se mit à enfoncer le leurre de plastique, lentement.

Elle ahanait, décoiffée. Sous elle, Juliette s'était mise à hurler. Une voix inhumaine, stridente, qui se répercutait à l'infini sous les voûtes de l'ancienne église. Ma avait enfoncé le leurre énorme jusqu'au bout. Maintenant, des fesses écartelées, on ne voyait plus dépasser que le couvercle.

Juliette se tut subitement. Immobile, le front contre la traverse. Ma lui releva le visage par les cheveux, ouvrant les yeux de l'index.

Pas de réaction. Pupilles vides.

Ma relâcha les cheveux et le visage revint heurter le bois de la traverse avec un bruit mat.

— Un homme, ça tue ! hurla-t-elle !

Elle alla jusqu'à Boris Corentin et lui souleva le menton.

— Ne te fais pas de souci, grogna-t-elle, bientôt, ce sera ton tour, sale flic…

« Ce qu’il faut, se disait Fanny, c’est tenir. Le plus longtemps possible. Que je suis bête ! Si c’est un policier, c’est que la police sait. Comment ? Peu importe. Mais elle sait. Alors, ils vont venir. Il faut qu’ils viennent. Tout de suite. Mon Dieu, faites qu’ils viennent tout de suite… »

Elle s’écarta, blanche, des points noirs s’agitant dans ses rétines : Deux gouvernantes passaient, emportant à bras-le-corps Juliette, la petite morte de quinze ans.

— Leur Christ est mort sur la croix ! se mit à hurler Ma. Juliette est morte sur la traverse. Elle est notre crucifiée, notre « Sauveuse ». Prions toutes pour notre sainte Juliette. A genoux, toutes !

Aimé Brichot eut un bon sourire d’excuse.

— Jeannot, fit-il, s’appuyant à deux mains aux chambranles de la porte, excuse-moi de te réveiller à cette heure-ci. J’ai besoin de toi. Tu ne peux pas savoir à quel point.

Jeannot la Science le contempla, effaré. Jamais il n’avait vu Brichot avec une tête pareille. Celle du désespoir.

— Entre, Mémé, fit-il, bouleversé, qu’est-ce qui se passe ?

Brichot se rua à l’intérieur.

— Jeannot, reprit-il d’une voix blanche, Boris a disparu. Je suis sûr qu’il est en danger de mort, j’ai une idée, toi seul peut la réaliser.

Il s’expliqua d’une voix hachée. Puisque maître Ramatuel répondait à des appels codés, pourquoi ne pas s’en servir comme appât ? Il suffisait d’écouter les bandes enregistrées et les voix de ses correspondants. Et puis, on reconstituerait une des voix. Ça se faisait, il le savait. Jeannot la Science, en tout cas, en était capable.

Jeannot se gratta la nuque.

— Mémé, fit-il, c’est vraiment pressé ?

Brichot se voûta :

— Je ne suis pas fou, tu le sais. Boris va mourir, crois-moi, si je ne fais rien. Mon intuition ne me trompe pas. Il faut que je sache où il est. Il faut !

Le laborantin attrapa son pantalon.

— Allez, on y va. Au labo.

Jeannot la Science tourna délicatement un bouton. Autour de lui, des fils, jaunes, bleus et gris. Des appareils compliqués, et un téléphone, avec un micro collé au combiné.

— On démarre, dit-il. Fais le numéro.

Fébrilement, Aimé Brichot composa le 589.62.03, le numéro de maître Ramatuel.

Sonnerie, longtemps…

Puis décrochement à l'autre bout de la ligne. Jeannot la Science pressa un bouton.

De son micro trafiqué, une voix de femme s'éleva, totalement artificielle. Fausse, reconstituée.

— Allô… Un événement grave s'est produit, venez tout de suite.

— Coupe, souffla Brichot.

Jeannot la Science pressa le bouton.

— Salut ! cria Brichot. Je fonce. Tardet est devant chez lui.

La 504 gagnait la porte d'Orléans. Au volant, une petite silhouette de chouette à barbichette blanche. Non loin derrière, une voiture de police, une R 14 banalisée. Avec antenne radio dans le porte-bagages juché sur le toit.

Ma se pencha sur l'athlète nu attaché bras et jambes en croix sur un lit de fer.

— Salaud, fit-elle entre ses dents. Tu aurais pu faire un étalon. Mais le sperme de flic, je n'en veux pas.

Il se cabra dans ses liens. Ma portait la main à son entrejambe, soupesant, jaugeant.

— Pas mal, pourtant, grogna-t-elle, joli morceau.

Elle se releva, l'abandonnant.

— Tiens, je vais te faire une faveur, avant la castration. Champagne, foie gras, ça te va ?

— Si je peux boire et manger avec mes mains…

Elle sourit :

— Faraud. Mais c'est d'accord.

Elle se tourna vers la gardienne.

— Détache-lui les bras et apporte ce que j'ai dit.

Il la remercia d'un mouvement de tête.

— Vous partagerez mon souper ?

Elle l'étudia, bouche bée.

— Tu veux des claques ?

Il se fit charmeur :

— Non, bien sûr, mais c'est vous qui devriez faire un peu la fête, on ne sait jamais. Des fois que le gagnant, ce serait moi.

Elle haussa furieusement les épaules.

— Ça va, fit-elle, je ne suis pas idiote, un flic ici, ça n'est pas bon signe. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Regarde-toi… Je vais peut-être perdre, mais sans te laisser intact, crois-moi.

Devant le portail de la vieille abbaye, maître Ramatuel vacilla, la main collée contre son cou. Dans sa main, une épingle, arrachée au revers de son veston, juste au moment où il avait compris qu'il était suivi.

Aimé Brichot qui avait rejoint son collègue Tardet se précipita. Le mage vacilla dans ses bras, gorge renversée.

— Mince, murmura Brichot. Il est mort.

Il se pencha.

— Cyanure…

Il retourna en courant vers la R 14.

— Tardet, hurla-t-il, ils sont loin ?

L'équipe alertée par radio, était en route, et menée par Dumont. Tardet fronça les sourcils, soucieux.

— A mon avis, fit-il, à trente bornes encore.

Brichot se prit la tête à deux mains. Derrière les hauts murs, une sonnerie stridente venait de retentir.

— Boris, murmura-t-il, j'ai pourtant fait ce que j'ai pu.

Toute la secte était réunie dans l'église. Au moins une centaine de filles. Debout, serrées les unes contre les autres. Les jardinières, les femmes de chambre, les cuisinières, tirées nues de leur sommeil, les secrétaires, les comptables, les manipulatrices des réseaux télex et des communications, les favorites, les danseuses, les fouetteuses, les masos, encore harnachées des entraves, corsets, muselières ou barres de force qui formaient l'accompagnement ordinaire de leurs nuits. Puis les mères, nues comme leurs filles. Tenant leur progéniture par la main si celle-ci était en âge de marche, la portant dans leurs bras s'il s'agissait encore d'un bébé à la mamelle. Derrière, les enceintes, gonflées, seins pesants.

Seul homme : Boris. Attaché sur la table.

Les étalons étaient restés dans leurs dortoirs. Dormant, indifférents à tout.

Ma arpentait ce qui avait été le chœur. Nue elle aussi.

— Tout est trop tard, répétait-elle d'une voix hachée, je n'ai plus le contrôle, c'est trop tard… La police des hommes arrive. Nous allons toutes mourir. Je n'ai encore vu personne qui ne meure pas.

Elle s'arrêta, poitrine vibrante.

— Le monde ne veut pas de nous. Ah, c'est tant pis !

Le meilleur témoignage que nous puissions donner au monde, c'est de le quitter.

Elle s'arrêta.

— Ce monde n'est qu'une saloperie ! hurla-t-elle.

Un murmure s'éleva dans l'église. Avec des applaudissements. Effarée, Fanny vit que les filles buvaient Ma des yeux. Toutes, y compris Micheline. La belle nudiste aux yeux si intelligents…

— Silence ! cria Ma. Silence tout le monde. Nous allons déposer notre fardeau.

Elle marqua un nouveau temps d'arrêt.

— Allons-nous les laisser tuer nos filles innocentes ? demanda-t-elle en tendant la main vers les fillettes.

Les plus grandes la fixaient. Aussi démentes que leurs mères. Déjà dressées. A tout, même à la mort.

— Quand les hommes vont commencer à lâcher leurs hordes, ils prendront toutes nos filles, toutes. Les laisserez-vous emmener nos enfants ? Parce qu'il y aura du viol, avant la mort !

Elle s'accroupit au bord du chœur :

— J'ai tout essayé pour empêcher ce dénouement. Mais je vois maintenant que la volonté de la déesse souveraine est que nous donnions nos vies en signe de protestation contre ce qui a été fait. Si les hommes viennent chercher nos enfants, elles souffriront à jamais dans le monde ignoble des hommes auquel nous avons juré de les faire échapper.

Elle tendit l'index vers Josiane, qui sanglotait à sa gauche.

— Il n'y a aucune raison de pleurer ! reprit-elle d'une voix de plus en plus suraiguë. Nous devons au contraire nous réjouir toutes. Je vois trop de filles qui pleurent. Je veux que vous cessiez de pleurer. Je vous en prie, pour l'amour de la Femme, finissons-en, nous avons vécu comme personne n'a vécu et aimé, nous avons eu de ce monde tout ce que nous pouvions avoir. Finissons-en. Je veux vous voir partir, je ne veux pas vous voir plonger dans l'enfer des hommes. Jamais ! l'enfer des hommes n'est pas pour les Amazones ! Lilith ne le veut pas.

Elle allait et venait, maintenant, yeux creusés, lèvres couvertes d'écume à force de trop crier.

— Allons-nous-en, allons-nous-en ! répétait-elle. Je vous en conjure, vite, vite, balayons cette vie de misère qui nous attend.

Elle pointa l'index vers une table basse. Dessus, l'extrémité femelle d'une prise électrique, tenue en place par le « Livre ». Derrière la prise, le fil courait jusqu'à un mur, où il était branché au réseau.

— La solution est là. Pour vous toutes. Quand je le dirai. Plus de souffrance, on touche et on s'endort. C'est ça la mort, le sommeil. Ayez confiance en ce que je dis. Il faut faire le pas !

Elle vacilla, saisie d'une oscillation sacrée.

— Nous n'étions pas chez nous dans ce monde. Il n'y a pas de place pour les Amazones, articula-t-elle en marquant les syllabes.

Fanny examinait celles qui, selon les propres mots de Ma, « avaient vécu comme personne n'a vécu ou aimé » ou bien encore « avaient eu de ce monde tout ce qu'elles pouvaient avoir ».

Suzanne, la rêveuse de l'autre soir, écartelée dans les barres de force qui l'obligeaient à se tenir à quatre pattes. Myriam, l'ex-fouetteuse devenue victime par un caprice soudain de sa prêtresse, et qui vivait désormais avec un collier de cuir haut de quinze centimètres qui l'obligeait à se tenir tête en l'air, nuque cassée. Micheline, celle qui avait juré de ne plus jamais porter le moindre vêtement, et les autres… Toutes béates, les unes hâves de manque de nourriture, les autres gonflées de sucreries pour faire de la graisse, toutes soumises aux moindres caprices de la prêtresse qui les avaient harponnées d'une poigne de fer, et transformées en objets. Exploitant avec génie la bêtise humaine. Et féminine…

Sur un signe de Ma, une gouvernante sortit de l'église. Quand elle revint, elle tirait un tuyau d'arrosage jaune avec un embout réglable. En forme de pistolet. Un joli modèle chromé américain qui permet de régler le jet d'une simple pression de la paume. La gouvernante se mit à arroser consciencieusement tout le dallage de l'église.

— Pieds nus, toutes ! cria Ma.

Elle se pencha vers la table basse et attrapa la prise électrique.

— Quand je la plongerai dans l'eau, priez. PRIEZ !

Ainsi, c'était le suicide collectif par électrocution que Ma avait choisi. 220 volts dans l'eau, cela suffit à transformer quiconque a les pieds dans cette eau-là en fil de lampe incandescent. La mort instantanée.

Ce qui ahurissait le plus Fanny dans ce qui lui restait de conscience au milieu de ce délire collectif, c'était l'abandon brutal de toute lutte, de toute idée de combat. Sans doute, dehors, un assaut devait se préparer. Lequel ? Fanny n'en savait rien. Mais la menace devait être suffisamment précise et sûre. Quand même, pourquoi Ma baissait-elle les bras ? Ne pouvait-elle pas fuir encore ? La seule explication possible, Fanny la pressentait peu à peu. Depuis toujours, Ma savait que son aventure était vouée à l'échec. Qu'un jour tout s'arrêterait. Mais elle avait décidé, avant, de s'amuser. C'était tout. En bonne joueuse, elle allait payer. Entraînant avec elle toute sa cour d'esclaves abêties…

— Toi ! jeta Ma d'une voix suraiguë. Viens ici.

Fanny hésita, jambes moites sous elle.

— Viens, je vais te marquer avant la mort. La marque au front des hommes, signe d'infamie pour une femme. Si les hommes sont là, qui nous cernent, c'est de ta faute. Je ne veux pas savoir si tu les as appelés. Ils te cherchaient, de toute façon. Viens, Fanny. Il le faut.

Deux gouvernantes attrapèrent Fanny sous les bras et la tirèrent en avant, pieds nus traînant sur le dallage inondé.

Ma leva une sorte de pistolet semblable à ceux qui servent à tuer les bœufs dans les abattoirs, mais en plus petit.

Devant elle, Fanny tordue, immobilisée. Le front offert entre les mains rêches d'une gouvernante.

— Nous avons à régler les derniers comptes avant la fin, siffla la prêtresse.

Elle avança le pistolet vers le front de Fanny. Plaquant le canon froid entre ses sourcils.

— Ma ! Non, non ! hurla Fanny.

Le claquement du ressort la fit se ruer dans les bras qui la maintenaient. Quand on l'abandonna, elle se glissa au sol, les deux mains collées au front.

— Là où Ma venait de lui infliger la marque.

Boris essayait de garder son calme. Pensant à des choses douces de la vie. Des bras de femme, des souvenirs d'enfance heureux, au bord de l'Océan, sur les grèves d'Audierne. Sa vieille maman dans sa petite maison. La seule chose, finalement, qui lui tordait la conscience c'était ça : sa mère, la douleur qu'elle aurait. Au moins, qu'on lui cache la vérité sur la manière dont il était mort.

Il se sentit inondé de sueur. Pourquoi penser à la mort ? Non, il n'allait pas mourir. Il le devinait maintenant. Ce serait pire. Ventre réduit à une cicatrice plate… L'horreur. Sa mémoire se remit à fonctionner. Il essayait de faire le compte de toutes les femmes qu'il avait aimées. Tout ce qu'il parvenait à faire, c'était de se dire : « J'ai vécu ».

Un instant, il se reprit à espérer. La folie suicidaire entretenue par la prêtresse avait sa raison. Dehors, un assaut se préparait. « Mémé, se dit-il, je sens que tu es là. J'en suis sûr. Grouille, bon Dieu ! »

Il se mordit les lèvres. Lui aussi, dans la démence générale, se mettait-il donc à délirer ? De toute façon, même si Mémé arrivait, il serait trop tard.

Déjà, un moteur électrique ronronnait. Une fille nue, avec qui il aurait tellement aimé passer les dernières heures de sa vie, déroulait un fil. Au bout du fil, un couteau-scie de cuisine électrique. Tenu par la prêtresse maintenant exorbitée.

Il se força à regarder les dents de scie en face. Ma soulevait son sexe, cherchant les testicules, qu'elle souleva aussi, pour faire bon poids…

— Adieu, Boris, se dit-il, yeux mi-clos.

Sa dernière image, quand il sentit, curieusement, la chaleur du couteau qui se rapprochait de lui, ce fut celle d'une jeune femme soulevée sur les coudes sur la pierre de l'ancien autel où l'on adorait Dieu autrefois. Elle était belle, très pâle, elle avait de beaux seins gonflés et lourds entre ses bras. Elle avait une marque au front, comme un coup. Les yeux verts en amande le fixaient avec une compassion inouïe. Plus loin, il vit la toison du ventre entre les cuisses blanches et lisses…

— Oh non, se dit-il en luttant pour ne pas se laisser vaincre par la boule d'angoisse qui gonflait dans sa gorge, elle doit être bonne à dévorer, si bonne…

Ma releva le couteau électrique. Ahurie.

Sous ses yeux, le sexe bougeait. Vite impressionnant. L'homme, nuque relevée, fixait quelqu'un, derrière elle, avec des yeux noirs brûlants.

Ma se tourna lentement.

Fanny…

— Diablesse ! hurla-t-elle. Jusqu'au bout, il sera donc dit que nous serons narguées dans notre fierté de femmes !

Elle agitait le couteau qui vibrait à son poing.

— Déshabille-toi, viens ici, salope ! Entre ses jambes ! Que son sexe tombe dans ta bouche ! Allez, à quatre pattes. Bouche ouverte, voilà, comme ça.

Elle ricana.

— Il y aura du sang. Ce sera chaud. Et tu mangeras, je le veux, avec les dents.

Fanny leva son visage couvert de larmes vers Boris, menton à ras du membre qui allait tomber.

— Pardon, beau flic, murmura-t-elle.

Elle réussit à sourire.

— Je ne mangerai pas, tu peux me croire.

Il but des yeux son visage. Puis son corps magnétique, offert sous lui, entre ses jambes.

— Tu sais, fit-il, quelle importance, tout ça ?

Ma lui rabattit la nuque contre la table d'une paume impérieuse.

— Ça suffit comme ça, grogna-t-elle, le moment est venu.

Elle abattit son couteau.

Sous l'explosion de la charge de plastic, la porte jaillit dans l'église avec une telle violence qu'elle alla se projeter contre un pilier à dix mètres. Plusieurs filles se mirent à hurler, tordues de douleur, sous les éclats de pierre arrachés au pilier.

Aimé Brichot surgit du trou fumant en hurlant à pleins poumons. Pur réflexe d'homme qui sait, depuis le fond des âges, qu'il faut tétaniser l'adversaire par des cris. Il ne fut pas le seul à se ruer, Smith and Wesson au poing, ni à crier. Avec lui, Tardet, et trois « spéciaux », des tireurs d'élite arrachés à leur lit de force et amenés ici par Dumont.

Arrivée à cinq mètres de Ma, Aimé Brichot se pencha, très fauve chauve tendu sur ses jarrets. Un fauve en pull anglais et pantalon à pinces sur des mocassins de cuir clair. Avec des chaussettes écossaises. La main gauche ouverte, paume sur le barillet de son revolver, il prit le temps de viser, calmement. Avec cette fausse lenteur des réflexes de ceux qui ont compris que, dans le feu de l'action, un quart de seconde perdu à se contrôler vaut mieux que tous les mitraillages à tout va. La balle de plomb oblongue, légèrement arrondie du bout et pesant douze grammes, vint se hacher sur les lames du couteau.

Ma poussa un cri d'accouchée passée à la césarienne sans anesthésie. Elle s'effondra, à genoux, tenant de sa main gauche son poignet droit. Au-dessus du poignet droit, plus rien. Sauf un magma de tendons et d'artères crachant leur sang.

Le couteau électrique, retourné par la balle comme une girouette folle, avait sectionné net la main droite de la prêtresse.

Après, ce ne fut plus qu'un problème de rétablissement d'ordre. Très vite, les « spéciaux » parquèrent les filles de la secte vers un angle de l'église.

Une litanie de sanglots monta sous les voûtes. Soudain, une des fillettes échappa à sa mère. Elle se mit à courir vers la table où Brichot détachait Corentin.

— C'est quoi ça ? demanda-t-elle, étonnée.

Elle caressait des ongles la poitrine de Corentin, grattant les poils noirs.

Fanny se mit à sourire dans ses larmes.

— Petite, fit-elle, bouleversée, ce n'est rien, c'est un homme. C'est gentil, tu sais, on ne te l'a pas encore dit ?

Elle tourna sa gorge vers Boris qui se relevait sur les poignets, lui offrant son visage au front marqué.

— Vous voyez, fit-elle, les yeux noyés de larmes, on a toutes besoin de vous, les hommes, même sans le savoir.

Les étalons, une quinzaine en tout, se balançaient sur leurs jambes, l'air ahuri, dans la salle du réfectoire. Les uns en jean, les autre en tee-shirt et rien d'autre, certains carrément nus.

— Vous avez perdu votre langue, ou quoi ? fit, excédé, un des « spéciaux ». Depuis un quart d'heure, il essayait d'obtenir des réponses à ses questions.

Aimé Brichot le tira par la manche au passage.

— Laisse tomber les questions pour l'instant, fit-il. Attends qu'ils dessoûlent.

— Qu'ils dessoûlent ? fit l'autre, bovin.

— Oui, je veux dire : que la drogue s'en aille de leurs veines. Tu es aveugle ou quoi ? Tu ne te rends pas compte qu'ils sont tous drogués ?

Le « spécial » voûta ses énormes épaules de lutteur de foire.

— Merde alors, lâcha-t-il. Moi qui les prenais pour des petits malins venus ici se payer des filles à l'œil…

Il vira vers le hall d'entrée. Les filles s'en allaient, longue procession gémissante et échevelée.

— Faut dire, gémit le « spécial », remué, elles ne sont guère ragoûtantes, à voir comme ça, en pleurnicheuses. Je comprends le coup de la drogue.

Il se bloqua, saisi d'une inspiration subite.

— Mince, fit-il, c'est une armoire à vins, là-bas, non ?

Il fonça.

Une minute plus tard, le Dom Pérignon de Ma moussait dans les verres du commando réuni au grand complet.

L'inspecteur divisionnaire Dumont tendit un verre à chacun des gendarmes du coin, tirés eux aussi du lit une heure plus tôt.

— A votre santé, fit-il aigrement, et merci de nous avoir alertés à temps sur les délicates pratiques de cette prétendue « communauté de femmes sans problèmes ».

Il sourit :

— Ce sont les termes exacts de votre rapport d'il y a un an, non ? Faites confiance à ma mémoire, je n'oublie rien.

Les bulles de champagne, dans la gorge des gendarmes, eurent le goût amer de la déconfiture.

Corentin agita la main en direction de Tardet.

— Viens, tu veux, et montre-nous un peu ce que tu as trouvé dans le bureau rempli de télex.

Tardet s'approcha, un dossier de carton à la main.

— Etonnant, fit-il. Le secret de la prêtresse. Son vrai nom, ses antécédents. Tout.

L'inspecteur divisionnaire Dumont reposa son verre sur une des longues tables du couvent où depuis des années des filles soumises à Lilith crevaient de faim aux heures des repas.

— Etonnant pourquoi ?

Tardet sourit.

— Il y a une photo d'homme dans le dossier. Entre parenthèses un dossier caché dans une boîte de cigarettes turques à bout doré… L'homme

est jeune, mais son visage d’aujourd’hui passe en moyenne trois fois par semaine dans les journaux ou à la télévision. Elle était mariée avec lui. Il t’a abandonnée.

Dumont fronça les sourcils.

— Tardet, murmura-t-il, vous nous direz le nom plus tard. En petit comité. Il y a trop de monde ici.

Une civière qui passait fit diversion. Dessus : Ma, blanche, yeux révulsés et fixes.

— Vite ! cria Fanny. Bon Dieu, dépêchez-vous, elle se vide. Qui sait mettre un garrot ici ?

Corentin l’attrapa par la taille.

— Laissez, fit-il, nous savons tous mettre un garrot ici. Vous ne voyez donc pas qu’il est trop tard ?

Fanny s’abattit dans ses bras, secouée de sanglots nerveux.

CHAPITRE XXI



Princier, Charlie Badolini ouvrit la boîte de cigares.

— Vous n’en voulez pas un ? demanda-t-il, aimable.

Boris Corentin se recula. Imité par Aimé Brichot.

— Non, Patron, c’est trop fort pour moi.

— Pour moi aussi, approuva Brichot.

Le petit Corse niçois haussa les épaules. Allumant son cigare avec une moue de dédain. Corentin et Brichot ne relevèrent pas. Il fallait bien que le patron trouve une compensation d’attitude après le succès si net de certains de ses subordonnés…

Charlie Badolini huma longuement le parfum subtil du havane qui s’extirpait en flocons mous de ses narines.

— Fameux, murmura-t-il. Comment ne me suis-je pas mis plus tôt au cigare ?

Il toussa, reprenant conscience.

— Messieurs, fit-il en étudiant Dumont, Tardet, Corentin et Brichot d’un regard militaire, récapitulons.

« Ça y est, se dit Brichot, il va nous faire la grande scène du un du patron qui ramène la couverture de la victoire à lui. »

— Un, fit Charlie Badolini, la prêtresse ne parlera plus. Dieu ait son âme, la vieille folle. Deux, les locaux de la salle Cuscos[17] sont remplis de filles à désintoxiquer, et je ne parle pas des enfants. Ça, ça va être un problème… Trois, je vous demande le silence intégral à tous. J’ai alerté Interpol, on va trier les filles qui ont eu des responsabilités. Ça promet, vu le paquet de documents découverts…

Boris Corentin rêvait. Il avait frôlé pire que la mort. L’émasculation. Son équipier, Aimé Brichot, l’avait sauvé in extremis. Au coup de génie, celui de la voix trafiquée au téléphone. Grâce à Jeannot la Science. Et tout ce que le patron trouvait à raconter, c’était un exposé en bonne et due forme d’un service de police nommé Brigade Mondaine, et dont il était évidemment le seul chef responsable. Et triomphant.

Il soupira.

Eternité de la race des chefs… Toujours prêts à récupérer les triomphes des autres…

Charlie Badolini posa son cigare avec délicatesse au bord de son cendrier.

— Une information, messieurs.

Il sourit.

— Vous savez qui était maître Ramatuel ?

Tardet plongea, naïf.

— Un mage, non ?

Charlie Badolini le fusilla des yeux.

— Une femme.

Il s’arrêta, jaugeant avec satisfaction l’effet produit.

— Ah oui, fit-il, faussement béat, j’ai oublié le résultat de l’examen du corps.

Il reprit son cigare.

— Excusez-moi, dit-il vicieusement, mais je n’ai pas osé vous ennuyer avec ça, vous étiez tellement fatigués.

J’ai fait procéder à une enquête, maître Ramatuel, lesbienne confirmée du nom de Claude Dupont était l’ex-compagne d’Eva Baumann.

— Eva Baumann ? fit Corentin.

— Oui, Ma, si vous préférez.

— Ah, voilà tout le secret, murmura Corentin. Deux lesbiennes qui se mettent ensemble sur un rêve fou. L’une se maquille en homme et drague, l’autre fonde le couvent…

Il se redressa :

— L’argent, qui l’avait ?

Charlie Badolini se gratta le nez.

— Eva Baumann était une riche héritière suisse.

Corentin se pencha :

— Une question, Patron, vous savez tout ça depuis quand ? Parce que si ça fait quinze jours…

Charlie Badolini se cabra dans son fauteuil Empire du Mobilier National.

— Je vous en prie, Corentin, pas d’insinuations malveillantes. Mes renseignements ne datent pas de plus de trois heures.

— Je préfère, reprit Boris Corentin. Avec dans les prunelles l’image d’un couteau électrique très proche d’une partie somme toute importante de sa personnalité.

Il sourit, dents découvertes.

— Puis-je vous rappeler que les notes concernant l'identité de l'ex-mari d'Eva Baumann datent de cette nuit ?

Le nom d'un homme politique très « en flèche » se promena dans le bureau directorial avec des ailes lourdes de secrets destinés à ne jamais franchir les portes dudit bureau. Sauf vers qui de droit. A savoir, un, le directeur de la P.J., deux, le ministre de l'Intérieur.

L'Inspecteur divisionnaire Dumont se gratta la gorge. Histoire d'intervenir pour calmer les esprits.

— Ce n'est pas tout, hasarda-t-il, il faut penser maintenant aux ramifications internationales de la secte. Il y a sûrement de part le monde d'autres bagnes de filles semblables à celui-là. Dieu merci, nous avons pu éviter le massacre. Mais quand les autres antennes de la secte vont apprendre… Parce qu'elles apprendront, ne serait-ce que par le néant subit des contacts.

Charlie Badolini tourna son cigare entre ses doigts jaunis.

— Croyez bien, fit-il, qu'au stade des ministères, j'ai tiré la sonnette d'alarme.

Il roula des yeux.

— Messieurs, fit-il avec une cérémonie corrigée d'affection, je suis content de vous. Vous avez fait, tous, du bon travail.

Il se concentra vers Boris Corentin.

— Bon Dieu, fit-il, vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir de vous voir là, devant moi, intact !

Il sourit.

— Même si c'est pour recommencer à vous saouler la gueule avec des filles de gouttière un soir de déprime, chat de gouttière vous-même.

Il ne laissa pas à Boris Corentin le temps de trouver une réplique.

— Quant à vous, inspecteur Brichot, reprit-il, je n'aurais pas assez de mots pour vous féliciter. Imagination. Efficacité. Rapidité d'exécution…

Il se redressa dans son fauteuil.

— Bref, vous avez été parfait.

Brichot toussota.

— Et Jeannot la Science ? émit-il, frondeur, il ne faudrait pas l'oublier dans la distribution des prix.

Charlie Badolini réfléchit.

— C’est vrai, fit-il, je l’oubliais. Tiens, je suis sûr qu’il mérite qu’on examine son dossier.

Boris Corentin rattrapa Aimé Brichot dans le couloir.

— Mémé, fit-il, sous le sceau du secret, tu lui avais dit, à Baba, pour la cuite, et la fille ?

Brichot arrondit ses yeux derrière ses lunettes Amor.

— Boris, gémit-il, comment peux-tu me prendre pour un faux frère !

Corentin soupira :

— Je préfère ça. Mais alors, de deux choses l’une : ou tu mens vraiment très mal, ou c’est un finaud, le Baba !

Il sourit :

— A la réflexion, je crois que les deux hypothèses se complètent.

Jeannette Brichot posa le plat fumant sur la table.

— Ça s’appelle un ragoût de mouton, proclama-t-elle. A la façon berrichonne.

Fanny leva le nez :

— Pourquoi : berrichonne ?

Jeannette sourit :

— C’est le pays natal d’Aimé. Ils mettent un peu plus de carottes dedans. Essayez, ça n’est pas du poison.

Fanny goûta, gourmande.

— Merci, fit-elle en gigotant des fesses sur sa chaise. Ça réveillerait un mort.

Ravi, Aimé Brichot contempla ses invités. Fanny et Boris, assis côte à côte. Fanny n’avait plus qu’une petite croûte au milieu du front. Un chirurgien, enrôlé par Charlie Badolini lui-même parmi ses hautes relations, l’avait débarrassée le matin même de ce petit détail gênant.

Il sourit :

— Boris, tu sais que c'est une autre fête ce soir ? Nos dix ans de mariage, Jeannette et moi.

Que pouvaient-ils faire, Boris Corentin et Fanny Ambroso, quand, devant eux, Aimé et Jeannette Brichot s'offrirent un bouche à bouche aussi pudique que tendre ?

Ils imitèrent.

Après le ragoût de mouton, Fanny Ambroso toussota :

— Je peux me permettre deux questions professionnelles ? fit-elle.

Corentin et Brichot firent oui de la tête avec un bel ensemble. Elle posa les coudes sur la table :

— D'abord, quel rôle ça a joué, les cigarettes à bout doré ?

Corentin haussa les épaules.

— Bonne question, et ma réponse va vous décevoir. C'est vrai, nous aussi, ça nous a intrigués. Et finalement, il faut se rendre à l'évidence. Ce détail n'a servi à rien. Même s'il aurait pu servir. Vous savez, les enquêtes policières sont remplies de détails à jeter au panier après les avoir cru très importants. Votre deuxième question ?

Fanny rejeta ses mèches blondes en arrière.

— Et mes articles à moi, dans tout ça, qu'est-ce qu'ils deviennent ? J'ai besoin de gagner ma vie.

Corentin lui tendit du feu :

— Je voulais vous en parler. N'ayez aucun souci à ce sujet. Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini est d'accord. Vous avez suffisamment payé de votre personne pour avoir le droit de faire votre métier. Racontez tout. En autant de parutions que vous voulez et où vous voulez. Une seule chose : ne révélez pas qui est l'ex-mari d'Eva Baumann.

Fanny sourit :

— Je comprends, rassurez-vous, je ne donnerai même pas son nom, on pourrait remonter la filière.

Corentin leva son verre :

— A votre talent, fit-il.

Il eut une moue complice :

— De ce côté-là, je vous fais confiance. Mais si vous me permettez un conseil, montez les prix avec Gaston Serveau, si c'est à lui que vous pensez pour la publication. Je l'ai eu tout à l'heure au téléphone, surexcité. Il faut le faire payer le maximum, le vieux roublard.

Fanny leva son verre à son tour.

— Faites-moi confiance là aussi. J'ai trop de dettes pour être généreuse avec les patrons de presse.

Ils échangèrent des regards complices. Quand on s'est vu nus, l'un et l'autre, et dans la situation où ça se passait, on est liés à vie…

Fanny suivait à petits coups d'ongles l'élévation d'un certain objet dont elle avait assisté aux « dernières minutes », il n'y avait pas si longtemps, dans un manoir de cauchemar.

— Vraiment, minauda-t-elle, admirative devant la forte nature qui s'exhibait sans complexe dans son lit, le massacre de ça aurait été dommage.

Boris se souleva sur ses coudes.

— Tu as dit dommage ?

— Oui, j'ai dit dommage, insista-t-elle, gourmande.

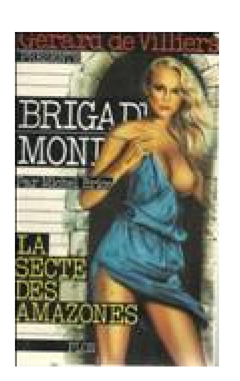
— Répète un peu. Juste pour mieux voir l'arrondi de ta bouche quand tu dis : domm-â-ge.

Fanny se pencha, épaules arrondies, seins balancés.

— Que tu es bête ! fit-elle, bouche offerte.

Elle plongea en ronronnant vers l'objet, insultant de vigueur, que le couteau de Ma, la lesbienne folle de la Croix Noire, n'avait pas eu le temps de découper en forme de trophée funèbre sur l'autel du sacrifice de la « Secte des Amazones ».

TABLE



---

[1] Stûpa : monument funéraire.

[2] Vedika : balustrade reliant la stûpa à la torana (porte).

[3] Voir Brigade Mondaine n° 23, « La Punition de l'Ambassadeur ».

[4] Autres clés de la Brigade, celles des bureaux du patron, des secrétaires et celle fermant la porte de la Brigade Mondaine, sont placées dans le même casier de la direction. Celles des autres brigades aussi.

Si un groupe de la Brigade Mondaine amène des délinquants la nuit, ce qui se produit très souvent, le chef du groupe en mission se fait connaître au surveillant et décroche la clé de la Brigade afin de pouvoir y œuvrer.

Le matin, vers 6 heures, arrive l'équipe des femmes de ménage. Ce sont les mêmes pour les différents services. Le préposé les connaît et leur remet les clés, sauf si des inspecteurs sont venus avant. La femme de ménage de la Brigade Mondaine prend toutes les clés, y compris celle des archives.

La femme de ménage cesse son service vers midi. Après l'arrivée des inspecteurs, elle fait les courses pour les détenus, prévenus, entendus (cigarettes, bières, tampons pour les femmes) et reçoit aussi des pourboires. Certaines mauvaises langues disent qu'elles font aussi des commissions, qu'elles téléphonent, déposent des lettres, etc… en cachette, et que des affaires ont été manquées ainsi.

[5] L'inspecteur Rabert, faisant équipe avec l'inspecteur Tardet. L'autre équipe des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine.

[6] Commission rogatoire

[7] Le centre d'écoutes téléphoniques. Avenue de Latour-Maubourg.

[8] Équipier de Rabert dans l'autre section des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine.